

789039

LES

4W 2114
Dg

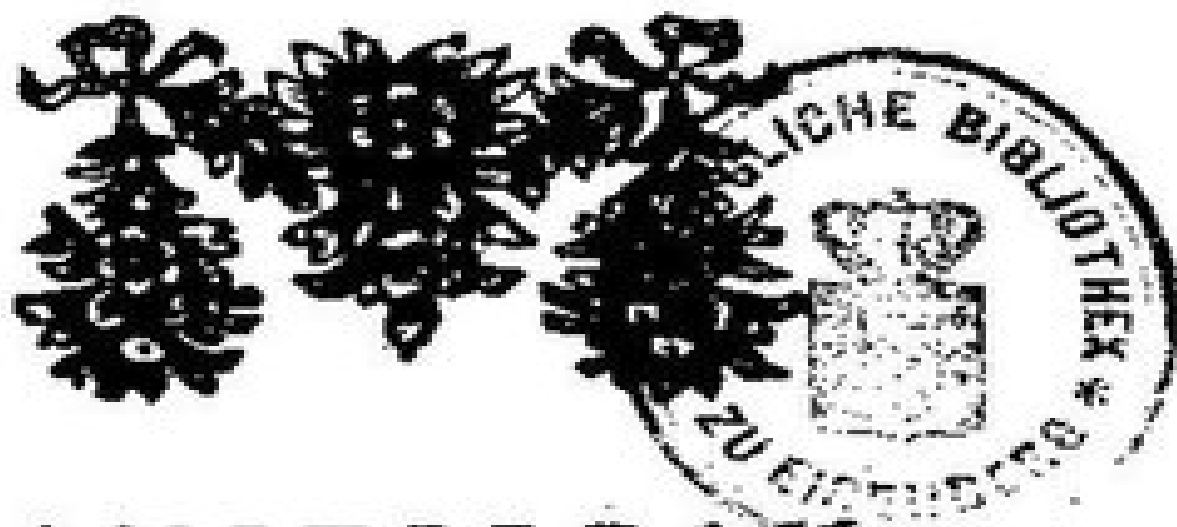
F E E S

C O N T E S

D E S

C O N T E S.

*Par Mademoiselle de ***.*



A A M S T E R D A M,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire,
chez qui l'on trouve toute sorte de
Musique.

Les Fées, Contes des Contes (1692)

Charlotte-Rose de Caumont La Force



chez Pierre Mortier, Libraire, À Amsterdam, 1711

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

[Du libraire au lecteur](#)

**TABLE
DES CONTES
CONTENUS
DANS CE VOLUME.**

[Plus Belle que Fée.](#)

[Perfinette.](#)

[L'Enchanteur.](#)

[Tourbillon.](#)

[Verd & Bleu.](#)

[Le Pays des Delices.](#)

[La Puissance d'Amour.](#)

[La Bonne Femme.](#)

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Ayant vû que les Contes des Fées avoient un si grand succès, j'ay demandé ceux-cy, qui sont composez il y a déjà quelque temps. Je ne les ay pû obtenir qu'avec peine. Ils ont eu une si grande approbation des personnes de qualité qui les ont vûs, que je ne crains point de hazarder en les nommant, *Les Contes des Contes*.



Une jeune femme fasse à un aigle sur le haut d'une falaise. En contrebat, une autre allongée écrit du doigt sur le sable.

PLUS BELLE QUE FÉE

CONTE.

IL y avoit une fois dans l'Europe un Roy, qui ayant eu déjà quelques enfans d'une Princesse qu'il avoit épousée, eut envie de voyager, & d'aller d'un bout à l'autre de son Royaume. Il s'arrêtoit agreablement de Province en Province ; & comme il fut dans un beau Château, qui étoit à l'extrémité des ses Etats, la Reine sa femme y accoucha, & donna la vie à une fille, qui parut si prodigieusement belle au moment de sa naissance, que les Courtisans, soit pour sa beauté ou par envie de faire leur Cour la nommerent plus belle que Fée ; l'avenir fit bien voir qu'elle meritoit un nom si illustre. À peine la Reine fut elle relevée de couche, qu'il fallut qu'elle suivit le Roy son mary qui partit en diligence, pour aller défendre une Province éloignée que ses ennemis attaquoient.

On laissa la petite Plus belle que Fée avec sa Gouvernante, & les Dames qui lui étoient nécessaires. On l'éleva avec beaucoup de soin ; & comme son pere eut à soutenir une longue & cruelle guerre, elle eut le loisir de croître & d'embellir. Sa beauté se rendit fameuse par tous les Pais circonvoisins, on ne

parloit d'autre chose ; & à douze ans on l'eût plutôt prise pour une Divinité, que pour une personne mortelle : un frere qu'elle avoit la vint voir pendant une Trêve, & se lia avec elle d'une parfaite amitié.

Cependant la renommée de sa beauté, & le nom qu'elle portoit irritèrent tellement les Fées contre elle, qu'il n'y eut rien qu'elles ne pensassent pour se venger de l'orgueil de son nom, & pour détruire une beauté qui leur caufoit tant de joloufie.

La Reine des Fées n'étoit pas une de ses bonnes Fées, qui sont les protectrices de la vertu, & qui ne se plaisent qu'à bien faire. Après le cours de plusieurs siècles, elle étoit parvenue à la Royauté par son grand sçavoir, & par son artifice. Le nombre de ses ans l'avoit renduë fort petite, & l'on ne l'appelloit plus que Nabote.

Nabote donc assembla son Conseil, & lui fit savoir qu'elle avoit resolu de venger tant de belles personnes qu'elle avoit dans sa Cour, & toutes celles qui étoient par toute la terre, qu'elle vouloit s'apfenter & aller elle même voir & ravir cette beauté qui faisoit un bruit si defavantaganx à leurs charmes : ainsi fut dit, ainsi fut fait. Elle partit, & prenant des vêtemens simples, elle se transporta au Château qui renfermoit cette merveille, elle s'y rendit bientôt familiere, & engagea par son esprit les Dames de la Princesse à la recevoir parmi elles. Mais Nabote fut frappée d'un grand étonnement, quand après avoir considéré le Château, elle reconnut, par la force de son Art, qu'un grand Magicien l'avoit construit, & qu'il y avoit attaché telle vertu, que dans toute son enceinte, & celle de ses promenades, on n'en pouvoit sortir que volontairement, & qu'il n'étoit pas possible de se servir d'aucunes sortes de charmes contre les personnes qui l'habitoient. Ce n'étoit pas un secret ignoré de la Gouvernante de Plus belle que Fée, qui conoissant bien le tresor sans prix qui étoit confié à ses soins, vivoit sans crainte, sachant que personne au monde ne pouvoit luy ôter cette jeune Princesse, tant qu'elle ne sortiroit pas du Château ni des Jardins. Elle luy avoit défendu expressément de le faire, & Plus belle que Fée, qui avoit déjà beaucoup de prudence, n'avoit garde de manquer à cette précaution. Mil Amans qu'elle avoit tentoient des efforts inutiles pour l'enlever, mais vivant assurée, elle ne redoutoit point leur violence.

Il ne falut pas beaucoup de temps à Nabote pour s'infinuer dans ses bonnes graces ; elle lui apprenoit à faire de beaux ouvrages, & pendant un

travail qu'elle rendoit divertissant, elle lui faisoit des historiettes agréables ; elle n'oublioit rien pour la divertir, & elle lui plaisoit si naturellement, qu'on ne les voyoit plus l'une sans l'autre.

Nabote dans tous ses soins n'étoit pas moins occupé de sa vengeance. Elle cherchoit le moyen de seduire Plus belle que Fée, & de l'obliger par finesse à mettre seulement le pied hors du seuil des portes du Château. Elle étoit toujours préparée à faire son coup & à l'enlever.

Un jour qu'elle l'avoit menée dans le Jardin, où de jeunes filles après avoir cueilli des fleurs, en ornoient la belle tête de Plus belle que Fée, Nabote ouvrit une petite porte qui donnoit sur la campagne ; & l'ayant passée, elle faisoit cent singerie, qui faisoient rire la Princesse & la jeune troupe qui l'environnoit, quand tout d'un coup la méchante Nabote fit semblant de se trouver mal, & le moment d'après elle se laissa tomber comme évanouie. Quelques jeunes filles coururent à son secours, plus belle que Fée y vola ; & à peine la malheureuse fut-elle hors de cette fatale porte, que Nabote se releva, la saisit d'un bras puissant ; & faisant un cercle avec sa baguette, il se forma un broüillard épais & noir ; qui s'étant aussitôt dissipé, la terre s'ouvrit : il en sortit deux taupes, avec des ailes de feuilles de roses, qui traînoient un char d'ébène ; & se mettant dedans avec Plus belle que Fée, elle s'éleva en l'air, & le fendit avec une vitesse incroyable, se perdant incontinent aux yeux des jeunes filles, qui par leurs pleurs & leurs cris annoncerent bientôt dans tout le Château la perte qu'on venoit de faire.

Plus belle que Fée ne revint de son étonnement que pour tomber dans un plus épouvantable. La rapidité avec laquelle ce char voloit en l'air, l'avoit tellement étourdie, qu'elle en avoit presque perdu la connoissance. Enfin reprenant ses esprits elle baissa les yeux. Qu'elle fut effrayée de ne trouver au dessous d'elle que l'étendue prodigieuse de la vaste mer ! elle fit un cri perçant, se tourna ; & voyant près d'elle sa chère Nabote, elle l'embrassa tendrement, & la tenoit serrée entre ses bras, comme on a coutume de faire pour se rassurer. Mais la Fée la repoussant rudement : Ritirez vous, petite effrontée, lui dit-elle, reconnoissez en moy votre plus mortelle ennemie. Je suis la Reine des Fées, vous m'allez payer l'insolence du nom orgueilleux que vous portez.

Plus belle que Fée, plus tremblante à ces paroles, que si le foudre fût tombé à ses pieds, en eut plus de frayeur encore que de l'horrible route

qu'elle tenoit. Le char fondit enfin au milieu d'une Cour magnifique du plus superbe Palais qui se soit jamais veu.

L'aspect d'un si beau lieu rassuroit un peu la timide Princesse, sur tout quand à la sortie de ce char elle vit cent jeunes Beutez qui vinrent toutes courtoisement faire la reverence à la Fée. Un si riant séjour ne sembloit pas lui annoncer d'infortune ; elle eut même une consolation : qui ne manque gueres de flater dans un aussi grand malheur que le sien : elle remarqua que toutes ces belles personnes étoient frappées d'admiration en la regardant, & elle entendit un murmure confus de louange & d'envie, qui la satisfit merveilleusement

Mais que ce petit moment de vanité dura peu. Nabote ordonna impérieusement qu'on ôtât les beaux habits de Plus belle que Fée, croyant lui dérober une partie de ses charmes. On la dépouilla donc : mais la fureur de Nabote n'eut par là que plus à croître. Que de beutez parurent au jour ! & que de confusion pour toutes les Fées du monde ! On la vêtit de méchants haillions : on eût dit dans cet état que la beauté simple & naïve vouloit triompher de la sorte sur la parure des plus grands ornemens ; jamais elle ne fut plus charmante. Nabote commanda qu'on la conduisît au lieu qu'elle avoit ordonné, & qu'on lui donnât sa tâche.

Deux Fées la prirent, & la firent passer par les plus beaux & les plus somptueux appartemens que l'on sauroit jamais voir. Plus belle que Fée les confideroit malgré la vûe de sa misere ; elle disoit en elle-même : Quelques tourmens qu'on me prepare, le cœur me dit que je ne feray pas toujours malheureuse dans ces beaux lieux.

On la fit descendre par un grand escalier, de marbre noir, qui avoit plus de mille marches ; elle crut aller aux abîmes de la terre, ou plutôt qu'on la conduisoit aux enfers. Enfin elle entra dans un petit cabinet tout lambrissé d'ébène, où l'on lui dit qu'elle coucheroit sur un peu de paille, & il y avoit une once de pain & une tasse d'eau pour son souper. De là on la fit passer dans une grande galerie, dont les murailles de haut en bas étoient de marbre noir, & qui ne recevoit de clarté que par celle qui venoit de cinq lampes de geais, qui jettoient une lueur sombre capable plutôt d'épouvanter que de rassurer. Ces tristes murailles étoient tapissées de toiles d'araignée depuis le haut jusqu'en bas, dont la fatalité étoit telle, que plus on en ôtoit, & plus elles se multiploient. Les deux Fées dirent à la Princesse, qu'il falloit que

cette galerie fût nettoyée au point du jour, ou bien qu'on lui feroit souffrir des supplices effroyables : & posant une échelle à deux mains, & lui donnant un balay de jonc, elles lui dirent de travailler, & la laissèrent. Plus belle que Fée soupira, & ne sachant point le sort de ces toiles d'araignée, quoique la galerie fût fort grande, elle se résolut avec courage d'obéir. Elle prit son balay, & monta légèrement sur l'échelle. Mais, ô Dieu ! quelle fut sa surprise, lorsque pensant nettoyer ce marbre & ôter ces toiles d'araignée, elle trouva qu'elles ne faisoient qu'augmenter ; elle se laissa quelque temps ; & voyant avec tristesse que c'étoit vainement, elle jeta son balay, descendit, & s'asseyant sur le dernier échelon de l'échelle, elle se mit tendrement à pleurer, & à connoître tout son malheur. Ses sanglots se précipitoient si fort les uns sur les autres, qu'elle n'avoit plus la force de soutenir son beau corps, quand levant un peu la tête, ses yeux furent frappés d'une vive lumière. Toute la galerie fut dans un instant éclairée, & elle vit à genoux devant elle un jeune garçon si beau & si agréable, qu'à l'habillement près, elle le prit pour l'Amour : mais elle se souvint qu'on peignoit l'Amour tout nud ; & ce beau garçon avoit un habit tout couvert de pierreries. Elle douta aussi si toute cette lumière ne partoît pas du feu de ses yeux, qu'elle voyoit si beaux & si brillants. Ce jeune garçon la considéroit toujours à genoux, elle s'y voulut mettre aussi. Qui êtes-vous, lui dit-elle toute étonnée ? Etes-vous un Dieu ? êtes-vous l'Amour ? Je ne suis pas un Dieu, lui répondit-il : mais j'ay plus d'amour moy seul qu'il n'y en a dans le Ciel ni sur la terre. Je suis Phraates, le fils de la Reine des Fées, qui vous aime & qui veut vous secourir. Alors prenant le balay qu'elle avoit jeté, il toucha toutes ces toiles d'araignée ; qui devinrent aussitôt un tissu d'or d'un ouvrage merveilleux, le feu des lampes demeura vif & lumineux, & Phraates donnant une clef d'or à la Princesse : Vous trouverez une serrure, lui dit-il, au grand carré de votre cellule, ouvrez-la tout doucement : Adieu, je me retire, de peur de me rendre suspect ; allez vous reposer, vous trouverez tout ce que vous est nécessaire. Et mettant un genou à terre » il lui baïsa respectueusement la main.

Plus belle que Fée plus étonnée de cette rencontre, que de tout ce qui lui étoit arrivé dans la journée, rentra dans la petite chambre, & cherchant à trouver cette serrure dont on lui avoit parlé, en s'approchant du lambris elle entendit une voix la plus aimable du monde, qui sembloit se plaindre avec

douleur : elle crut que c'étoit quelque miserable comme elle qu'on vouloit tourmenter. Elle prêta curieusement l'oreille. Mais que feray-je, disoit cette voix ; On veut que je change les glands qui sont dans ce boisseau en des perles Orientales. Plus belle que Fée, moins surprise qu'elle ne l'auroit été deux heures auparavant, frapa deux ou trois petits coups contre les ais, & dit assez haut : Si l'on donne des peines icy, il s'y fait en même temps des miracles ; espérez. Mais contez-moi, je vous prie, qui vous êtes, je vous diray aussi qui je suis. Il m'est plus doux de vous satisfaire, reprit l'autre personne, que de continuer mon employ. Je suis fille de Roy ; on dit que je nâquis charmante : les Fées n'assisterent point à ma naissance ; vous savez qu'elles sont cruelles à ceux dont elles n'ont pas pris la protection en naissant. Ah je se fay trop, reprit Plus belle que Fée : Je suis belle comme vous, fille de Roy & malheureuse, par ce que je suis aimable sans le secours de leurs dons. Nous voilà donc compagnes, reprit l'autre ? Mais êtes vous amoureuse ? Il ne s'en faut gueres, dit assez bas Plus belle que Fée ; continuez, reprit elle tout haut, & ne me questionnez plus. Je fus estimée, poursuivoit l'autre, la plus charmante chose qu'il y ait jamais eu, & tout le monde m'aima & me voulut posséder ; on m'appelle Desirs : toutes les volontés m'étoient soumises, & j'avois place dans tous les cœurs. Un jeune Prince plus rempli de moi qu'aucun autre, s'attacha uniquement à moy ; je le comblay d'espérance & de satisfaction. Nous allions nous unir pour toujours l'un à l'autre, quand les Fées jalouses de me voir la passion universelle, & ne pouvant souffrir les agrémens qu'elles n'ont pas donnez, m'enleverent un jour au milieu de ma gloire, & m'ont mise icy dans un vilain lieu. Elles m'ont dit qu'elles m'étoufferoient demain matin, si je n'ay pas executé un ordre ridicule qu'elles m'ont imposé ; dites-moy presentement qui vous êtes. Je vous ay tout dit, reprit Plus belle que Fée, à mon nom prés. On m'appelle Plus belle que Fée. Vous devez donc être bien belle, reprit la Princesse Desirs ; j'ay grande envie de vous voir. J'en ay bien autant de mon côté, répartit Plus belle que Fée. Y a-t-il une porte qui donne icy, car j'ay une petite clef qui peut être ne vous seroit pas inutile. Lors cherchant, elle en trouva une qu'elle pouvoit effectivement ouvrir. Elle la poussa, & paroissant tout d'un coup, elles se surprirent beaucoup l'une & l'autre par la beauté merveilleuse qu'elles avoient toutes deux. Après s'être fort embrassées & s'être dit bien des choses obligeantes, Plus belle que Fée se mit à rire de voir que la Princesse Desirs frotoit continuellement les glands

avec une petite pierre blanche, comme on lui avoit ordonné. Elle lui conta la tâche qu'on lui avoit donnée à faire, & comme je ne sçay quoi de si aimable l'avoit assistée miraculeusement. Mais que peut-ce être, lui dit la Princesse Desirs ? Je crois que c'est, un homme, reprit Plus belle que Fée. Un homme, s'écria Desirs ; vous rougissez, vous l'aimez. Non pas encore, reprit-elle : mais il m'a dit qu'il m'aime, & s'il m'aime comme il le dit, il vous assistera. À peine eut elle proferé ces paroles, que le boisseau fremit, & agitant ces glands comme le chêne sur lequel ils avoient été cueillis auroit pû faire, ils se changerent tout d'un coup dans les plus belles perles en poires & de la premiere eau : ce fut une de celles-là dont la Reine Cleopatre fit un si riche banquet à Marc-Antoine. Les deux Princesses furent tres-contentes de ce changement ; & Plus belle que Fée qui commençoit à s'accoutûmer aux prodiges, prenant Desirs par la main, repassa dans sa chambre, & trouvant le quarré où étoit la serrure dont on lui avoit parlé, elle l'ouvrit avec la clef d'or, & entra dans une chambre, dont la magnificence la surprit & la toucha, parce qu'elle y vit par tout des soins de son amant. Elle étoit jonchée des plus belles fleurs, elle exhaloit un parfum divin. Il y avoit à un des bouts de cette charmante chambre une table couverte de tout ce qui pouvoit contenter la délicatesse du goût, & deux fontaines de liqueurs qui couloient dans des bassins de porphyre. Les jeunes Princesses s'assirent dans deux chaises d'yvoire enrichies d'émeraudes, elles mangerent avec appetit ; & quand elles eurent soupé la table disparut, & il s'éleva à la place où elle étoit un bain délicieux, où elles se mirent toutes deux. À six pas de là on voyoit une superbe toilette & de grandes mannes d'or trait, toutes pleines de linge d'une propreté à donner envie de s'en servir. Un lit d'une forme singuliere & d'une richesse extraordinaire terminoit cette merveilleuse chambre, qui étoit bordée d'orangers dans de caisses d'or garnies de rubis, & des colonnes de cornaline soutenoient tout autour la voute somptueuse de cette chambre : elles n'étoient séparées que par de grandes glaces de cristal, qui prenoient depuis le bas jusques en haut. Quelques consoles, de matieres rares portoient des vases de pierreries pleins de toutes sortes de fleurs.

La Princesse Desirs admiroit la fortune de sa compagne ; & se tournant vers elle : Votre Amant est galant, lui dit-elle, il peut beaucoup, & il veut tout pouvoir pour vous ; votre bonheur n'est pas commun. Une pendule sonnant minuit leur fit entendre à chaque heure le nom de Phraates. Plus

belle que Fée rougit, & se jeta dans son lit : elle crut prendre un repos, qui fut troublé par l'image de Phraates.

Le lendemain il y eut un grand étonnement dans la Cour des Fées, de voir & la galerie si richement parée, & les belles Perles à plein boisseau. Elles avoient crû punir les jeunes Princesses ; leur cruauté fut déconcertée, elles les trouverent chacune retirées dans leur petite chambre. Agitant de nouveau leur conseil pour leur donner des emplois où elles les vissent succomber, elles dirent à Desirs d'aller sur le bord de la mer écrire sur le sable, avec ordre exprès que ce qu'elle y mettroit ne s'effaçât jamais : & commanderent à Plus belle que Fée de se rendre au pied du Mont aventureux, de voler au haut, & de leur apporter un vase plein d'eau de vie immortelle. Pour cet effet elles lui donnerent des Plumes & de la cire, afin que se faisant des aîles elle se perdît comme une autre Jeare. Desirs & Plus belle que Fée se regarderent à cet affreux commandement, & s'embrassant tendrement elles se quitterent, comme en se disant le dernier adieu. On en conduisit une près du rivage, & l'autre au pied du Mond aventureux.

Quand Plus belle que Fée se vit ainsi seule, elle prit les plumes & la cire, & les acommodoit fort mal ; après avoir travaillé tres inutilement, elle tourna sa pensée vers Phraates : Si vous m'aimiez, dit-elle, vous viendriez encore à mon secours. À peine eut elle achevé le dernier mot, quelle le vit devant ses yeux, plus beau mille fois que la nuit dernière. Le grand jour lui étoit fort avantageux Doutez vous de mon amour, lui dit-il, est il rien de difficile pour qui vous aime ? Lors il la pria d'ôter une partie de ses habits, & ayant pris sa récompense ordinaire, qui étoit un baiser sur sa main, il se transforma tout d'un coup en Aigle. Elle eut quelque chagrin de voir changer ainsi cette aimable figure, qui se mettant à ses pieds en étendant les aîles, lui fit aisément comprendre son dessein. Elle se baissa sur lui, & serrant son col superbe avec ses beaux bras, il s'éleva doucement en haut. On ne sauroit dire quel étoit le plus content, ou d'elle d'éviter la mort, en executant les ordres qu'on lui avoit donnez, ou lui d'être chargé d'un fardeau si précieux.

Il la porta doucement au haut du Mont, où elle entendit une agreable harmonie de mille oiseaux qui vinrent rendre hommage au divin oiseau qui l'avoit portée. Le haut de ce Mont étoit une plaine fleurie, entourée de beaux Cedres, au milieu desquels étoit un petit ruisseau, qui couloit ses eaux

argentées sur un sable d'or semé de diamans brillans. Plus belle que Fée se courba sur le genouïl, & avant toutes choses elle mit dans sa main de cette eau précieuse & en but. Après elle remplit son vase, & se tournant vers son Aigle : Ha ! dit-elle, que je voudrois que Desirs eût de cette eau, à peine eut-elle lâché la parole, que l'Aigle vola en bas, prit une des pantoufles de Plus belle que Fée & revenant il puisa de l'eau dedans, & en alla porter à la Princesse Desirs au bord de la mer, où elle étoit inutilement occupée à écrire sur l'arène.

L'Aigle revint trouver Plus belle que Fée, & reprit sa belle charge, hélas dit-elle, que fait Desirs ? mettez nous ensemble. Il luy obéit ; ils la trouverent écrivoit toujours, & à mesure qu'elle écrivait, une onde venoit qui effaçoit ce qu'elle avoit écrit. Quelle cruauté, dit cette Princesse à Plus belle que Fée, d'ordonner ce qu'on ne peut faire ! Je juge à l'étrange monture que je vous vois, que vous avez réussi : Plus belle que Fée descendit ; & touchée du malheur de sa compagne, elle prit ainsi la parole se tournant vers son amant. Faites moi voir votre toute puissance ; ou plutôt mon amour, répartit ce Prince, en reprenant sa forme ordinaire. Desirs voyant la beauté & les graces de sa personne fit briller de la surprise & de la joye dans ses yeux. Plus belle que Fée en rougit par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse. & se mettant devant lui pour le cacher à sa compagne ; faites ce qu'on vous dit, continua-t-elle, avec une inquiétude charmante ; Phraates connut son bonheur, & voulant terminer promptement sa peine, lisez, lui dit-il, en disparoissant plus vite qu'un éclair.

Au même instant une vague vint se briser aux pieds de Plus belle que Fée, & en s'en retournant on vit une table d'airain aussi enchassée dans l'arène, que si elle eût été de toute éternité, & comme y devant demeurer jusqu'à la fin du monde, & à mesure qu'elle la regardoit elle appercevoit des lettres qui se formoient profondément gravées, qui composoient ces vers :

*La foi des vulgaires Amans,
Leur ardeur & tous leurs sermens,
Ne s'écrivent que sur l'Arène,
Mais ce qu'on sent pour vos beaux yeux,
En caractere d'Astre est écrit dans les
Cieux,
Qui voudroit l'effacer la peine en seroit vaine*

Je le comprends, s'écria Defirs, qui vous aime vous doit toujours aimer, que votre aimable Amant fait bien exprimer sa tendresse ; & lors elle embrassa Plus belle que Fée, que dissipant entre ses bras sa confusion sur la petite jalousie qu'elle venoit d'avoir, elle l'avoüa a son amie sur la guerre qu'elle lui en fit, & toutes deux satisfaites de leur amitié, s'abandonnerent à la douceur d'un entretien agreable & plein de sincerité.

La Reine Nabote envoya au pied du Mont, pour savoir ce que Plus belle que Fée seroit devenuë. On trouva les plumes éparfées & une partie de ses habits, on jugea qu'elle étoit écrasée comme on le defiroit.

Dans cette pensée les Fées coururent au bord de la mer ; elles s'écrierent à la vûë de la table d'airain, & furent épouvantées d'appercevoir les deux Princesses qui se joüoient tranquillement sur la pointe d'un rocher ; elle les appellerent. Plus belle que Fée donna son eau de vie immortelle, & rioit tout doucement avec Defirs de la fureur de ces Fées.

La Reine n'entendoit pas raillerie, elle connut qu'un Art aussi grand que le sien les assistoit, & sa rage en crût à tel point, que sans hesiter, elle conclut leur ruïne totale par la derniere & la plus cruelle des épreuves.

Defirs fut condamné à aller le lendemain à la Foire des temps, chercher le fard de jeunesse, & Plus belle que Fée de se rendre dans la Forêt des Merveilles pour prendre la Biche aux pieds d'argent.

La Princessse Defirs fut conduite dans une grande Plaine, au bout de laquelle étoit un bâtiment prodigieux tout partagé en sales & en galeries pleines de Boutiques si superbes, qu'il n'y a, pour y trouver une comparaifon, qu'à se souvenir des magnifique Banques de Marly. À chacune de ces Boutiques il y avoit de jeunes & d'agreables Fées, & auprès d'elles, pour les aider, les personnes qu'elles aimoient le mieux. Aussi tôt que Defirs parut, les agrémens charmerent tous le monde, elle prit possession de tous les cœurs. Aux premieres Boutiques où elle s'adressa, elle fit grande pitié en demandant le fard de jeunesse, aucun ne lui voulut dire où il se trouvoit, parce que quand ce n'étoit pas une Fée qui le venoit chercher, il designoit un supplice pour la personne qui étoit chargée de cette dangereuse commission.

Les bonnes Fées disoient à Defirs qu'elle s'en retournât, & qu'elle ne demandât plus ce qu'elle cherchoit. Elle étoit si belle, qu'on couroit au devant d'elle aux lieux où elle passoit. Son malheur la mena à la fatale boutique d'une mauvaise Fée. À peine eut-elle demandé le fard de jeunesse de la part de la Reine des Fées, que lui lançant un regard terrible, elle lui dit qu'elle l'avoit, & qu'elle le lui donneroit le lendemain, & lui commanda de Passer dans une chambre pour attendre qu'il fût préparé. Mais on la mena dans un lieu ténébreux & puant, où elle ne voyoit goutte. Elle fut atteinte de quelque terreur : Ah ! dit-elle ! aimable amant de Plus belle que Fée, hâtez vous de me secourir, ou je suis perduë.

Il fut sourd à sa voix ou dans l'impossibilité d'agir en ce lieu là, comme il avoit dans les autres. Defirs se tourmenta une partie de la nuit, elle dormit l'autre, & se sentit reveillée par une agreable fille que lui vint dire en lui portant un peu de nourriture, que c'étoit de la part du favori de la Fée sa maîtresse, qui étoit resolu de la secourir ; qu'elle seroit heureuse si cela étoit, parce que la Fée avoit envoyé chercher un méchant esprit, afin qu'il vint lui souffler au nez de la laideur, & qu'en cet état difforme & plein d'ignominie, elle la renverroit à la Reine des Fées, afin qu'elle servît au triomphe de leurs ressentimens. La Princesse Defirs pensa mourir de frayeur à cette menace de perdre tout d'un coup tous ses charmes, & elle souhaita de mourir.

Son tourment étoit horrible ; elle se promenoit à tâtons dans sa noire demeure, quand on la prit par le bras, elle sentit en son cœur une émotion fort douce. On la mena vers un peu de lumière, & quand sa vue fut rassurée, elle l'eut frappée de l'objet de tous le plus charmant, elle reconnut ce cher Prince qui l'aimoit tant, & de qui on l'avoit séparée la veille de ses nêces. Ses transports & sa joye furent extrêmes ; est ce vous, lui dit-elle cent fois ; Enfin quand elle en fut bien persuadée, oubliant tous ses malheurs presens. Mais est-ce vous qui êtes le favori de cette malheureuse Fée, continua-t-elle ; est ce avec ce beau titre que je vous vois ? N'en doutez point, lui répondit-il, & nous luy devons la fin de nos peines & nôtre bonne fortune.

Alors il luy conta qu'au desespoir de son enlèvement il étoit allé trouver un Sage, qui lui avoit appris où elle étoit, & qu'il ne la recouvreroit jamais qu'au Royaume des Fées, qu'il luy avoit donné le moyen de le trouver, mais qu'il avoit été arrêté d'abord par cette cruelle Fée, qui étoit devenue amoureuse de luy ; que suivant le conseil de son Sage il l'avoit amusée, &

que par la douceur il s'étoit si bien rendu le maître de son esprit, qu'il gardoit tous les trésors, & qu'il étoit ministre de toutes les volontés, qu'elle venoit de partir pour un voyage de six mille lieues, qu'elle ne reviendrait de douze jours, qu'ainsi il se falloit sauver, qu'il alloit dans son cabinet prendre une partie de la pierre de l'Anneau de Gigès, qu'elle le mettroit sur elle, qu'ainsi étant invisible elle passeroit par tout, que pour lui il pouvoit se montrer librement ; n'oubliez pas, lui dit-elle, le fard de jeunesse. J'en veux mettre & en donner à une compagne que j'ay.

Le Prince rit. Où irons nous, continua-t-elle ? chez la Reine des Fées, reprit-il. Non pas cela, s'écria-t-elle, nous y péririons. Le Sage qui me conseille, poursuivit-il, m'a dit de vous remener au dernier lieu, d'où vous seriez partie, si je voulois être assuré de mon bonheur. Il ne m'a jamais menti en quoi que ce soit, à la Bonne heure, dit Desirs, allons donc.

Le Prince lui donna une précieuse boîte, dans laquelle étoit le fard de jeunesse, & dans l'envie de paroître plus belle aux yeux de son Amant, elle s'en frotta précipitamment tout le visage, oubliant qu'elle étoit invisible par la pierre qu'il lui avoit donnée. Elle le prit sous le bras. Ils traversèrent de la sorte toute la Foire, & furent ainsi jusques auprès du Palais de la Reine.

Là, le Prince reprit la pierre de Gigès. L'aimable Desirs se montra, & il se rendit invisible au grand regret de la Princesse qu'il prit sous le bras à son tour, & se rendirent devant Nabote & la Cour.

Toutes les Fées se regarderent avec un merveilleux étonnement en voyant Desirs de retour avec le fard de jeunesse, & la Reine fronçant le sourcil, qu'on la garde sûrement, dit elle, nos adresses sont vaines, il faut la faire mourir sans y plus chercher tant de façons.

Voilà l'arrêt prononcé. Desirs en trembla de crainte, son amant la rassura autant qu'il le pût.

Mais revenons à plus belle que Fée. On l'avoit conduite jusques dans la Forêt des Merveilles, & voici le sujet pourquoi on l'exposoit à courre la Biche aux pieds d'argent.

Il y avoit eu autrefois un Reine des Fées qui avoit succédé naturellement à ce grand titre, elle étoit belle, bonne & sage, elle avoit eu plusieurs amans dont l'amour & les soins se pordoient auprès d'elle uniquement occupée à protéger la vertu, elle ne s'amusoit point à conter les soupirs de ses amans.

Elle en avoit un que ses rigueurs rendirent le plus malheureux, parce qu'il l'aimoit mieux qu'aucun autre.

Un jour voyant qu'il ne la pouvoit fléchir, il luy protesta dans son desespoir qu'il se tueroit ; elle ne fut point émuë de cette menace, & la considéra comme une de ces folies, dont l'esprit de l'homme est souvent atteint, mais qui ne passeroit pas plus avant. Cependant elle sçût quelque temps après qu'il s'étoit précipité dans la mer.

Un Sage qui avoit élevé ce jeune homme, se plaignit aux Intelligences suprêmes, & la chaste Fée fut comdamnée à être Biche cent ans durant, pour faire penitence de sa rigueur, avec tel fi, qu'une beauté accomplie qui voudroit s'exposer à la courre durant dix jours dans la Forêt des Merveilles, pourroit la prendre & lui redonner sa premiere forme. Il y avoit déjà près de quarante ans qu'elle païssoit ainsi transformée.

Au commencement plusieurs beautez s'étoient risquées, pour tenter une si belle aventure, & qui promettoit tant de gloire, chacune croyoit être la plus heureuse : mais comme elles se perdoient, & qu'au bout des dix jours on n'en entendoit plus parler, cette ardeur s'étoit refroidie, & l'on ne voyoit plus depuis très long temps aucune Belle qui s'offrît, de maniere que celles qu'on y conduisoit depuis, n'y alloient que par l'ordre des Fées pour les abandonner à une perte assurée.

C'étoit aussi pour se défaire de Plus belle que Fée qu'on la mena dans la Forêt des Merveilles. On luy donna une legere provision de vivres, pour la forme seulement, un cordon de soye à la main avec un nœud coulant pour arrêter la Biche. Voilà tout son équipage de chasse.

Elle mit ce qu'on luy donna au pied d'un arbre, & quand elle se vit seule elle porta sa vûë dans cette vaste forêt, où elle n'aperçût dans ce profond silence, & dans cette solitude qu'un objet de desespoir.

Elle voulut demeurer au bord de la forêt, & ne s'engager pas plus avant, & pour se reconnoître, elle marqua l'endroit d'où elle partoît. Mais qu'elle étoit abusée. On étoit toujours égaré dans cette forêt sans en pouvoir sortir, elle apperçut dans une route la Biche aux pieds d'argent qui marchoit gravement. Elle alla après elle avec son cordon à la main, croyant la prendre : mais la Biche se sentant pourfuivie couroit, & de temps en temps

s'arrêtant, elle tournoit la tête vers Plus belle que Fée. Elle furent ensemble tout le jour sans s'approcher, & la nuit les sépara.

La pauvre chasseur se trouva très-lasse & avec beaucoup de faim, mais elle ne savoit plus où étoit la petite provision qu'on luy avoit donnée, & de repos elle n'en pouvoit prendre que sur la terre dure. Elle se coucha donc sous un arbre bien tristement, elle ne put de long temps dormir ; elle avoit peur, la moindre chose l'épouvantoit, une feuille qui s'agitoit la faisoit fremir ; elle tourna, dans cet état misérable, la pensée vers son amant, elle l'appella plusieurs fois, & voyant qu'il luy manquoit dans un si grand besoin, ah ! dit elle, en répandant quelques larmes, Phraates, Phraates, vous m'abandonnez. Elle commençoit à s'endormir, quand elle sentit quelque agitation sous elle, & il luy sembla qu'elle étoit dans le meilleur lit du monde. Son sommeil fut long sans être interrompu ; elle fut reveillée le matin par le chant de mille Rossignols, & tournant ses beaux yeux, elle se vit à deux pieds de terre, l'herbe avoit poussé sous son beau corps, & avoit pris la vertu de faire une couche délicieuse. Un grand Oranger jettoit ses branches sur elle, pour luy servir de pavillon, elle étoit couverte de ses fleurs. À côté d'elle, deux Tourterelles luy annonçoient par leur amour ce qu'elle devoit espérer de celui de Phraates. La terre étoit tout autour couverte de fraises, & de toute sorte des plus excellens fruits, elle en mangea, & se trouva aussi rassasiée & aussi forte que si c'eût été des meilleures viandes. Un ruisseau qui couloit tout auprès servit à la rafraîchir. Ô soins de mon amant ! s'écria-t-elle, quand elle se trouva satisfaite, que vous m'étiez nécessaires ! je ne murmure plus, mais ne me donnez pas tant, & montrez vous.

Elle eût poursuivi si elle n'eût apperceu la Biche aux pieds d'argent qui étoit sur son cul, & qui la regardoit tranquillement. Elle crut à cette fois la tenir, elle lui presenta d'une main une poignée d'herbe ; & de l'autre elle tenoit son cordon ; mais la Biche s'éloigna à petits bonds, & quand elle avoit un peu couru, elle s'arrêtoit & la regardoit. Elles firent cet exercice toute la journée. La nuit vint & elle se passa comme l'autre. Le réveil fut pareil au premier, & quatre jours & quatre nuits se passèrent de même façon. Enfin la cinquième matinée Plus belle que Fée en ouvrant les yeux crut voir une clarté plus brillante que celle du jour ; quand elle appercût dans les yeux de son amant tout l'amour qu'elle luy avoit donné. Il étoit assis un pas

d'elle, & baiſoit le bout de ſon pied. Sa preſence & ſon action reſpectueuſe luy plurent fort.

C'eſt donc vous, luy dit-elle, ſi je ne vous ay point vû tous ces jours cy, j'ay au moins reçu des marques de vôtre bonté. Dites de mon amour, Plus belle que Fée, réprit-il ; ma mere ſe doute que c'eſt moy qui vous aſſiſte, elle m'a gardé, je m'échappe un moment par le moyen d'une Fée de mes amies : adieu, je viens ſeulement vous raſſurer, vous me verrez ce ſoir, & ſi fortune le veut, demain nous ſerons heureux.

Il ſ'en alla & elle courut encore toute la journée. Quand la nuit fut venuë, elle apperçut près d'elle une petite lumiere qui ſuffiſoit pour lui faire reconnoître ſon amant.

Voilà ma baguette allumé, lui dit-il, mettez-la devant vous, & allez ſans vous effrayer par tout où elle vous conduira. Lors qu'elle ſ'arrêtera vous rencontrerez un grand amas de feuilles ſeches, mettez y le feu, entrez dans le lieu que vous, verrez, & ſi vous y trouvez la depoüille de quelque bête, brûlez là ; les Autres nos amis feront le reſte. Adieu.

Plus belle que Fée auroit bien voulu recevoir une plus ample : mais voyant qu'il n'y avoit plus de remede, elle poſa devant elle la baguette qui luy montra le chemin. Elle marcha près de deux heures aſſez ennuyé de ne faire que cela. Elle ſ'arrêta enfin, & effectivement elle apperçût un grand amas de feuilles ſeches, auxquelles elle ne manqua pas de mettre le feu. La clarté fut bien-tôt ſi grande, qu'elle put remarquer une aſſez haute Montagne, où elle apperçût une ouverture à demy cachée par des broſſailles, elle les écarte avec ſa baguette, & entra dans un lieu obſcur, mais un peu après elle ſe trouva dans un grand Salon, orné d'une admirable Architecture, éclairé de pluſieurs lumieres ; mais ce qui la frappa de quelque étonnement, ce fut de voir les peaux de pluſieurs bêtes ſauvages & terribles, penduës à des crochets d'or, qu'elle prit d'abord pour les bêtes mêmes. Elle détourna ſes yeux avec quelque horreur, & les arrêta ſur le milieu du Salon ; où il y avoit un beau palmier, & ſur une de ſes branches la peau de la Biche aux pieds d'argent.

Plus belle que Fée fut ravie de la voir, & la prenant avec ſa baguette elle la porta promptement dans le feu qu'elle avoit allumé à l'entrée de l'antre. Elle fut conſumée au même inſtant, & rentrant toute joyeuſe dans le Salon,

elle pénétra dans plusieurs magnifiques chambres. Elle s'arrêta dans une, où elle vit sur des tapis de Perse plusieurs petits lits dressés, & un plus beau que tous les autres sous un pavillon de drap d'or. Mais elle n'eut pas le loisir de considérer long-temps une chose qui lui paroissoit si singulière, elle entendit de grands éclats de rire, & parler fort haut diverses personnes.

Plus belle que Fée tourna ses pas de ce côté là. Elle entra dans un lieu merveilleux, où il y avoit quinze jeunes personnes d'une beauté divine.

Elle ne les surprit pas moins qu'elle fut surprise, l'excellence de sa personne les charma toutes, & il se fit en elles une suspension de tous leurs sens. Un silence attentif avoit succédé à des cris d'admiration. Mais une de ces belles personnes & plus belle que toutes les autres s'avança d'un air riant & gay vers notre charmante Princesse. Vous êtes ma liberatrice, lui dit elle, je n'en saurois douter : nulle personne n'entre icy qui ne soit revêtue de la peau d'un de ces animaux que vous avez eus à l'entrée de cette caverne ; C'a été le sort de toutes ces belles personnes que vous voyez auprès de moy. Après dix jours de course inutile pour me prendre, elles étoient changées en autant d'animaux durant le jour, & la nuit nous reprenons nos figures humaines ; & vous, charmante Princesse, si vous ne m'eussiez pas délivrée, vous auriez été changée en lapin blanc. En lapin blanc, s'écria Plus belle que Fée, ah Madame ! il vaut mieux que j'aye conservé ma forme ordinaire, & qu'une si merveilleuse personne que vous ne soit plus Biche. Vous nous rendez à toutes notre liberté, reprit la Fée, passons joyeusement le reste de la nuit, & demain nous irons au Palais remplir toute la Cour d'étonnement.

On ne sauroit exprimer l'allégresse dont retentissoit cette charmante demeure, & le ravissement où toutes ces belles personnes étoient d'aller jouir de la douceur de revivre, pour ainsi dire, elles étoient toutes dans le même âge auquel elles avoient commencé leur course dans la Forêt des Merveilles, & la plus âgée n'avoit pas vingt ans.

La Fée voulut se mettre au lit pour trois ou quatre heures, elle fit coucher Plus belle que Fée avec elle, & desira savoir son aventure. Elle la luy conta d'un ton de voix si touchant, son discours étoit si simple & si plein de vérité, qu'elle l'engagea sans réserve à servir ses amours, & à la rendre heureuse. Elle n'oublia pas de luy parler de Desirs, & d'abord la Fée luy fut favorable.

Elles s'endormirent après un entretien assez long, & qu'elles interrompoient agreablement par les charmantes caresses qu'elles se faisoient.

Le lendemain elles prirent toutes le chemin du Palais, voulant surprendre agreablement les Fées. Elles quitterent sans regret la Forest des Merveilles, & arriverent sans bruit au Palais. Quand elles furent près de la dernière Cour, elles ouïrent mille sons harmonieux qui composoient une excellente Musique. Voici quelque Fête, dit la Fée, nous arrivons à propos, & avançant elles trouverent cette Cour toute remplie d'une foule incroyable.

La Fée la fit ouvrir, & passa avec sa troupe. Les premiers qui la connurent poussèrent des cris jusqu'au Ciel, & bientôt on sçut le sujet d'une si grande joye ; mais en avançant toujours elle fut frappée par un étrange spectacle. Elle vit une jeune fille plus charmante que les Graces, & faite comme Venus, qui étoit attachée à un poteau près d'un bucher, où apparemment on l'alloit brûler.

Plus belle que Fée fit un grand cri reconnoissant Desirs : mais elle fut bien surprise quand au même moment elle ne la vit plus, & qu'il parut en sa place un jeune homme si beau & si bien fait, qu'on ne se pouvoit lasser de le regarder. À cette vûë Plus belle que Fée fit encore un cri plus grand, & courant sans garder nulle mesure, elle se jeta à son col, en disant mille fois, c'est, mon frere.

C'étoit son frere aussi qui étoit cet heureux amant de la Princesse Desirs, craignant qu'on ne la fît mourir, venoit de luy donner la Pierre de Gigés pour la soustraire à la cruauté de la Reine Nabote, il s'étoit ainsi par ce moyen découvert.

Le frere & la sœur se donnoient cent témoignages de tendresse, l'invisible Desirs y mêloit les siens, & sa voix se faisoit entendre quand son corps ne paroïssoit pas, tandis que toutes les Fées dans un étonnement sans pareil, donnoient en mille manieres différentes d'éclatantes marques de leur joye, de revoir leur vertueuse Reine. Les bonnes Fées venoient se jeter à ses pieds, luy baiser la main & ses habits. Elles pleuroient, elles perdoient la parole, chacune s'exprimoit selon son caractere. Les mauvaises Fées ou les partisans de Nabote faisoient aussi les empressées, & la politique donnoit un air de sincérité à leur fausse démonstration.

Nabote elle-même au defefpoir de ce retour, fe contraignoit avec un art dont elle feule étoit capable. Elle voulut d'abord ceder fon pouvoir à la veritable Reine, qui d'un air grave & majeftrueux demanda pourquoi la jeune fille qu'elle avoit vûë meritoit un pareil fupplice, & depuis quel temps on folemnifoit une mort cruelle par des fêtes & des jeux. Nabore s'excusoit fort mal, & la Reine l'écoutoit impatiemment, quand l'amant de Defirs prenant la parole : On punit cette Princeffe, dit il, parce qu'elle eft trop aimable. On tourmente de même la Princeffe ma fœur. Elles font nées toutes deux telles que vous les voyez. Il pria lors fa maîtrefle d'envelopper la pierre de Gigés, & elle parut. Defirs reparoiffant charma tout ce qui la vit. Elles font belles, pourfuivit-il, elles ont mille vertus qu'elles ne tiennent point des Fées, voilà ce qui les foulève & les oblige à les perfecuter. Quelle injufte de vouloir étendre un pouvoir tyrannique fur tout ce qui ne dépend point de vous ?

Le Prince fe tût. La Reine fe tourna vers l'afsemblée d'un air agréable. Je demande, leur dit-elle, qu'on me donne ces trois perfonnes. Elles auront le fort le plus heureux que des mortels puiffent avoir. Je dois affez à Plus belle que Fée, & je recompenseray ce qu'elle a fait pour moy par les bonheurs les plus confans.

Vous regnerez, Madame, pourfuivit-elle, en fe tournant vers Nabote, cet Empire eft affez grand pour vous & pour moy. Allez dans les belles Ifles qui vous appartiennent. Laissez-moy vôtre fils, je l'affocie à mon pouvoir, & je veux qu'il époufe Plus belle que Fée. Cette union nous réconciliera tous.

Nabote enrageoit de tout ce qu'ordonnoit la Reine. Mais quoi, elle n'étoit pas la plus forte ; elle n'avoit qu'à obéïr. Elle l'alloit faire de mauvaife grace, quand on vit arriver le beau Phraates, fuivi d'une galante jeunefle qui compofoit la Cour ; il venoit rendre fes hommages à la Reine, & fe rejoïr de fon rerour. Mais en paffant, il atacha la vûë fur Plus belle que Fée, & luy fit voir par des regards paffionnez que c'étoit fon premier devoir.

La Reine l'embraffa & luy prefenta Plus belle que Fée, le priant de la recevoir de fa main. Il ne faut pas demander, s'il obeït avec joye, s'écriant avec tranfport.

*Dieu des amans, vous payez la conftance
De mille travaux amoureux,*

*Vous allez devenir pour combler tous mes vœux,
Mon plaisir & ma récompense.*

Les deux Mariages se célébrerent dès le même jour : ils furent si heureux qu'on dit que ce sont les seuls époux qui ont gagné la vigne d'or, & que ceux dont on a à parlé depuis n'ont été que des idées.

Ainsi la vertu triomphe des malheurs qu'on lui suscite. L'envie & la jalousie ne servent qu'à la faire briller, & souvent la justice du Ciel permet qu'elle soit heureuse.

Il est une destinée qui veille à la conduite des hommes, & qui leur fait surmonter tout ce que l'on veut opposer à leur bonheur.

*Naîssez sous un astre prospère,
Sans être façonné par l'art.
Tout vous réussira, la plus cruelle affaire
Se rendra bonne un jour par un coup de hazard.
La fortune un temps nous accable,
Mais c'est après pour nous mieux assister ;
Le bonheur se fait bien goûter
À qui se ressouvient d'un état misérable.
Mauvaise Fée étale son pouvoir,
À la vertu toujours elle fait des obstacles,
Fée en ce temps se fait encore voir,
Mais on ne voit plus de miracles.*



PERSINETTE.

CONTE.

Deux jeunes Amans s'étoient mariez ensemble après une longue poursuite de leurs amours : rien n'étoit égal à leur ardeur : ils vivoient contens & heureux, quand pour combler leur felicité la jeune épouse se trouva grosse ; & se fut une grande joye dans ce petit ménage, ils souhaitoient fort un enfant, leur desir se trouvoit accompli.

Il y avoit dans leur voisinage une Fée, qui sur tout étoit curieuse d'avoir un beau jardin, on y voyoit avec abondance de toutes sortes de fruits, de plantes & de fleurs.

En ce temps là le persil étoit fort rare dans ces contrées ; la Fée en avoit fait apporter des Indes, & on n'en eût sçû trouver dans tout le païs que dans son Jardin.

La nouvelle épouse eut une grande envie d'en manger, & comme elle favoit bien qu'il étoit mal aisé de la satisfaire, parce que personne n'entroit dans ce jardin, elle tomba dans un chagrin qui la rendit même méconnoissable aux yeux de son époux. Il la tourmenta pour savoir la cause

de ce changement prodigieux qui paroissoit dans son esprit aussi bien que sur son corps : & après luy avoir trop résisté, la femme luy avoua enfin qu'elle voudroit bien manger du persil. Le mary soupira, & se troubla pour une envie si mal-aisée à satisfaire : néanmoins comme rien ne paroît difficile en amour, il alloit jour & nuit autour des murs de ce jardin pour tâcher d'y monter ; mais ils étoient d'une hauteur qui rendoit la chose impossible.

Enfin un soir il aperçût une des portes du jardin ouverte. Ils s'y glissèrent doucement, & il fut si heureux, qu'il prit à la hâte une poignée de persil : il refortit comme il étoit entré, & porta son vol à sa femme, qui le mangea avec avidité, & qui deux jours après se trouva plus pressée que jamais de l'envie d'en remanger encore.

Il falloit que dans ce temps-là le persil fût d'un goût excellent.

Le pauvre mary retourna ensuite plusieurs fois inutilement : mais enfin sa persévérance fut récompensée ; il trouva encore la porte du jardin ouverte : il y entra, & fut bien surpris d'apercevoir la Fée elle-même, qui le gronda fort de la hardiesse qu'il avoit de venir ainsi dans un lieu dont l'entrée n'étoit permise à qui ce fût. Le bon homme confus se mit à genoux, luy demanda pardon, & luy dit que sa femme se mouroit si elle ne mangeoit pas un peu de persil ; qu'elle étoit grosse, & que cette envie étoit bien pardonnable. Eh bien, luy dit la Fée, je vous donnerai du persil tout autant que vous en voudrez, si vous me voulez donner l'enfant dont votre femme accouchera.

Le mary après une courte délibération le promit, il prit du persil autant qu'il en voulut.

Quand le temps de l'accouchement fut arrivé, la Fée se rendit près de la mere, qui mit au monde une fille, à qui la Fée donna le nom de Perfinette : elle la reçût dans des langes de toile d'or, & luy arrosa le visage d'une eau précieuse qu'elle avoit dans un vase de cristal, qui la rendit au moment même la plus belle creature du monde.

Après ces ceremonies de beauté la Fée prit la petite Perfinette, l'emporta chez elle, & la fit élever avec tous les soins imaginables. Ce fut une merveille, avant qu'elle eût atteint sa douzième année, & comme la Fée connoissoit sa fatalité, elle résolut de la dérober à ses destinées.

Pour cet effet elle éleva par le moyen de ses charmes une Tour d'argent au milieu d'une forêt : cette mystérieuse Tour n'avoit point de porte pour y entrer ; il y avoit de grands & beaux appartemens aussi éclairés que si la lumière du soleil y fût entrée, & qui recevoient le jour par le feu des ascarpoucles dont toutes ces chambres brilloient. Tout ce qui étoit nécessaire à la vie s'y trouvoit splendidement ; toutes les raretés étoient ramassées dans ce lieu. Perfinette n'avoit qu'à ouvrir les tiroirs de ses cabinets, elle les trouvoit pleins des plus beaux bijoux, ses garderobes étoient magnifiques autant que celles des Reines d'Afie, & il n'y avoit pas une mode qu'elle ne fût la première à avoir. Elle étoit seule dans ce beau séjour, où elle n'avoit rien à désirer que de la compagnie ; à cela près tous ses desirs étoient prévenus & satisfaits.

Il est inutile de dire qu'à tous ses repas les mets les plus délicats faisoient sa nourriture : mais j'assurerais que comme elle ne connoissoit que la Fée, elle ne s'ennuyoit point dans sa solitude, elle lisoit, elle peignoit, elle jouoit des instrumens & s'amusoit à toutes ces choses qu'une fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point.

La Fée lui ordonna de coucher au haut de la Tour, où il y avoit une seule fenêtre ; & après l'avoir établie dans cette charmante solitude, elle descendit par cette fenêtre, & s'en retourna chez elle.

Perfinette se divertit à cent choses différentes dès qu'elle fut seule. Quand elle n'auroit fait que fouiller dans ses caissettes, c'étoit une assez grande occupation ; combien de gens en voudroient avoir une semblable :

La vue de la fenêtre de la Tour étoit la plus belle vue du monde, car on voyoit la mer d'un côté, & de l'autre cette vaste forêt ; ces deux objets étoient singuliers & charmans. Perfinette avoit la voix divine, elle se plaisoit fort à chanter, & c'étoit souvent son divertissement, sur tout aux heures qu'elle attendoit la Fée. Elle la venoit voir fort souvent ; & quand elle étoit au bas de la Tour ; elle avoit accoutumé de dire : Perfinette, descendez vos cheveux, que je monte.

C'étoit une des grandes beautés de Perfinette que ses cheveux, qui avoient trente aunes de longueur sans l'incommoder : ils étoient blonds comme fin or, cordonnés avec des rubans de toutes couleurs ; & quand elle

entendoit la voix de la Fée, elle les détachoit, les mettoit en bas, & la Fée montoit.

Un jour que Perfinette étoit seule à la fenêtre, elle se mit à chanter le plus joliment du monde.

Un jeune Prince chassoit dans ce temps-là, il s'étoit écarté à la suite d'un Cerf ; en entendant ce chant si agréable, il s'en approcha & vit la jeune Perfinette, sa beauté le toucha, sa voix le charma. Il fit vingt fois le tour de cette fatale Tour, & n'y voyant point d'entrée, en pensa mourir de douleur ; il avoit de l'amour, il avoit de l'audace, il eût voulu pouvoir escalader la Tour.

Perfinette de son côté perdit la parole quand elle vit un homme si charmant : elle le considéra long-temps toute étonnée : mais tout à coup elle se retira de la fenêtre, croyant que ce fut quelque monstre, se souvenant d'avoir ouï dire qu'il y en avoit qui tuoient par les yeux, elle avoit trouvé les regards de celui-cy très-dangereux.

Le Prince fut au désespoir de la voir ainsi disparaître ; il s'informa aux habitations les plus voisines de ce que c'étoit, on luy apprit qu'une Fée avoit fait bâtir cette Tour, & y avoit enfermé une jeune fille. Il y rodoit sous les tours ; enfin il y fut tant, qu'il vit arriver la Fée, & entendit qu'elle disoit : Perfinette, descendez vos cheveux, que je monte. Au même instant il remarqua que cette belle personne défaisoit les longues tresses de ses cheveux, & que la Fée montoit par eux, il fut très-surpris d'une manière de rendre visite si peu ordinaire.

Le lendemain quand il crut que l'heure étoit passée que la Fée avoit accoutumé d'entrer dans la Tour, il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience, & s'approchant sous la fenêtre il contrefit admirablement la voix de la Fée, & dit : Perfinette, descendez vos cheveux, que je monte.

La pauvre Perfinette abusée par le son de cette voix, accourut & détacha ses beaux cheveux, le Prince y monta, & quand il fut au haut, & qu'il se vit sur la fenêtre, il pensa tomber en bas, quand il remarqua de si près cette prodigieuse beauté : néanmoins rappelant toute son audace naturelle, il sauta dans la chambre, & se mettant aux pieds de Perfinette, il luy embrassa les genoux avec une ardeur qui pouvoit la persuader : elle s'effraya d'abord, elle cria, un moment après elle trembla, & rien ne fut capable de la rassurer,

que quand elle sentit dans son cœur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du Prince. Il luy disoit les plus belles choses du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'espérance au Prince : enfin devenu plus hardy, il luy proposa de l'épouser sur l'heure ; elle y consenti sans savoir presque ce qu'elle faisoit, elle acheva de même toute la cérémonie.

Voilà le Prince heureux, Perfinette s'accoûtume aussi à l'aimer ; ils se voyoient tous les jours, & peu de temps après elle se trouva grosse. Cet état inconnu l'inquieta fort, le Prince s'en douta, & ne luy voulut pas expliquer de peur de l'affliger. Mais la Fée l'étant allée voir, ne l'eut pas si tôt considérée qu'elle connut sa maladie. Ah malheureuse ! luy dit elle, vous êtes tombée dans une grande faute, vous en serez punie, les destinées ne se peuvent éviter, & ma prévoyance a été bien vaine. En disant cela elle luy demanda d'un ton impérieux de luy avouer toute son aventure ; ce que la pauvre Perfinette fit les yeux tous trempés de larmes.

Après ce récit la Fée ne parut point touché de toute l'amour dont Perfinette luy racontoit des traits si touchans, & la prenant par ses cheveux elle en coupa les précieux cordons ; après quoi elle la fit descendre, & descendit aussi par la fenêtre. Quand elles furent au bas elle s'envelopa avec elle d'un nuage, qui les porta toutes deux au bord de la mer dans un endroit très-solitaire, mais assez agréable : il y avoit des prez, des bois, un ruisseau d'eau douce, une petite hutte faite de feuillages toujours verts ; & il y avoit dedans un lit de jonc marin, & à côté une corbeille, dans laquelle il y avoit de certains biscuits qui étoient assez bons, & qui ne finissoient point. Ce fut en cet endroit que la Fée conduisit Perfinette, & la laissa, après luy avoir fait des reproches qui luy parurent cent fois plus cruels que ses propres malheurs.

Ce fut en cet endroit qu'elle donna naissance à un petit Prince & à une petite Princesse, & ce fut en cet endroit qu'elle les nourrit, & qu'elle eut tout le temps de pleurer son infortune.

Mais la Fée ne se trouva pas une vengeance assez pleine, il falloit qu'elle eût en son pouvoir le Prince, & qu'elle le punît aussi. Dès qu'elle eut quitté la malheureuse Perfinette, elle remonta à la Tour, & se mettant à chanter du ton dont chantoit Perfinette, le Prince trompé par cette voix & qui revenoit pour la voir, luy redemanda ses cheveux pour monter comme il avoit

accoutumé ; la perfide Fée les avoit exprés coupez à la belle Perfinette, & les luy tendant le pauvre Prince parut à la fenêtre, où il eut bien moins d'étonnement que de douleur de ne trouver pas sa maîtresse. Il la chercha des yeux ; mais la Fée le regardant avec colere : Temeraire, luy dit-elle, vôtre crime est infini, la punition en sera terrible. Mais luy sans écouter des menaces qui ne regardoient que luy seul : Où est Perfinette, luy répondit-il ? Elle n'est plus pour vous, répliqua-t-elle. Lors le Prince plus agité des fureurs de sa douleur, que contraint par la puissance de l'art de la Fée, se précipita du haut de la Tour en bas. Il devoit mille fois se briser tout le corps ; il tomba sans se faire autre mal que celui de perdre la vûë.

Il fut très étonné de sentir qu'il ne voyoit plus, il demeura quelque temps au pied de la Tour à gémir & à prononcer cent fois le nom de Perfinette.

Il marcha comme il put en tâtonnant d'apord, ensuite ses pas furent plus affurez ; il fut ainsi je ne say combien de temps sans rencontrer qui que ce fût qui pût l'assister & le conduire : il se nourrissoit des herbes & des racines qu'il rencontroit quand la faim le pressoit.

Au bout de quelques années il se trouva un jour plus pressé du souvenir de ses amours & de ses malheurs qu'à l'ordinaire, il se coucha sous un arbre & donna toutes ses pensées aux tristes reflexions qu'il faisoit. Cette occupation est cruelle à qui pense meriter un meilleur sort ; mais tout à coup il sortit de sa rêverie par le son d'une voix charmante qu'il entendit. Ces premiers sons allerent jusqu'à son cœur, ils le penetrerent, & y porterent de doux mouvemens avec lesquels il y avoit long-temps qu'il n'avoit plus d'habitude. Ô Dieux ! s'écria-t-il, voilà la voix de Perfinette.

Il ne se trompoit pas ; il étoit insensiblement arrivé dans son desert. Elle étoit assise sur la porte de sa cabane, & chantoit l'histoire malheureuse de ses amours : deux enfans qu'elle avoit plus beaux que le jour se joüoient à quelques pas d'elle ; & s'éloignant un peu ils arriverent jusques auprès de l'arbre sous lequel le Prince étoit couché. Ils ne l'eurent pas plutôt vû, que l'un & l'autre se jettant à son col l'embrassèrent mille fois, en disant à tout moment, c'est mon pere. Ils appellerent leur mere, & firent de tels cris, qu'elle accourût ne sachant ce que ce pouvoit être : jamais jusqu'à ce moment-là sa solitude n'avoit été troublée par aucun accident.

Quelle fut la surprise & la joye quand elle reconnut son cher époux ? C'est ce qu'il n'est pas possible d'exprimer. Elle fit un cri perçant auprès de luy, son faiblissement fut si sensible, que par un effet bien naturel elle versa un torrent de larmes. Mais ô merveille ! à peine les larmes précieuses furent elles tombées sur les yeux du Prince, qu'ils reprirent incontinent toute leur lumiere, il vit clair comme il faisoit autrefois, & il reçût cette faveur par la tendresse de la passionnée Perfinette, qu'il prit entre ses bras, & à qui il fit mille fois plus de caresses qu'il ne luy en avoit jamais fait.

C'étoit un spectacle bien touchant de voir ce beau Prince, cette charmante Princesse, & ces aimables enfans dans une joye & une tendresse qui les transportoit hors d'eux-mêmes.

Le reste du jour s'écoula ainsi dans ce plaisir : mais le soir étant venu, cette petite famille eut besoin d'un peu de nourriture. Le Prince croyant prendre du biscuit, il se convertit en pierre : il fut épouvanté de ce prodige, & soupira de douleur, les pauvres enfans pleurerent ; la desolée mere voulut au moins leur donner un peu d'eau, mais elle se changea en cristal.

Quelle nuit ! ils la passerent assez mal, ils crurent cent fois qu'elle seroit éternelle pour eux.

Dés que le jour parut ils se leverent & resolurent de cueillir quelques herbes. mais quoy ! elles se transformoient en crapaux, en bêtes vinimeuses ; les oiseaux les plus innocens devinrent des dragons, des harpies qui voloient autour d'eux, & dont la vûë caufoit de la terreur. C'en est donc fait, s'écria le Prince, ma chere Perfinette, je ne vous ay retrouvée que pour vous perdre d'un maniere plus terrible. Mourons, mon cher Prince, répondit-elle, en l'embrassant tendrement, & faisons envier à nos ennemis même la douceur de nôtre mort.

Leurs pauvres petits enfans étoient entre leurs bras dans une défaillance qui les mettoit à deux doigts de la mort. Qui n'auroit pas été touché de voir ainsi mourante cette déplorable famille ; aussi se fit-il pour eux un miracle favorable : la Fée fut attendrie, & rappelant dans cet instant toute la tendresse qu'elle avoit sentie autrefois pour l'aimable Perfinette, elle se transporta dans le lieu où ils étoient, elle parut dans un Char brillant d'or & de pierreries, elle les y fit monter, se plaçant au milieu de ces amans fortunez, & mettant à leurs pieds leurs agréables enfans sur des Carreaux

magnifiques : elle les conduisit de la sorte jusqu'au Palais du Roy pere du Prince. Ce fut là que l'allegresse fut eccessive, on reçût comme un Dieu ce beau Prince, que l'on croyoit perdu depuis si long-temps ; & il se trouva si satisfait de se voir dans le repos après avoir été si agité de l'orage, que rien au monde ne fut comparable à la felicité dans laquelle il vécût avec sa parfaite épouse.

*Tendres époux apprenez par ceux-cy,
Qu'il est avantageux d'être toujours fideles,
Les peines, les travaux, le plus cuisant soucy,
Tout enfin se trouve adoucy,
Quand les ardeurs sont mutuelles :
On brave la fortune, on surmonte le fort,
Tant que deux Epoux sont d'accord.*

AVIS

Pour le Conte suivant.

L'Enchanteur est pris d'un ancien Livre Gothique nommé Perseval. On y a retranché beaucoup de choses qui n'étoient pas suivant nos mœurs. On y en a ajouté bien d'autres aussi. Quelques noms sont changez. C'est le seul Conte qui ne soit pas tout entier de l'Auteur ; tous les autres sont purement de son invention.



L'ENCHANTEUR.

CONTE.

IL y eut autrefois un Roy, que l'on appelloit le bon Roy, parce qu'il étoit vertueux & juſte, aimé de ſes ſujets, cheri de ſes voiſins.

Comme ſa renommée étoit répandue par toute la terre, un autre Roy vint dans ſes États pour luy demander une femme. Le bon Roy honoré d'une telle confiance, choiſit la plus charmante de toutes ſes Nieces, & la luy promit : on l'appelloit Ifene la belle.

On fit ſavoir par toute la terre un ſi illuſtre mariage, afin que chacun le vît celebrer par des fêtes & des jeux : il y vint tant de monde que c'étoit merveille.

Entre tant de Princes le Seigneur des Iſles lointaines ſe fit extrêmement remarquer. Il étoit bien fait & grand Enchanteur.

Dés qu'il vit Ifene la belle il en devint amoureux, & fut très-faché de voir qu'elle alloit être à un autre : il ſe flattoit que ſ'il fût arrivé plutôt, & qu'il l'eût demandée au bon Roy, il l'auroit obtenuë.

Dans cette penſée il ſ'affligeoit, & tourmentoit ſon eſprit ſur les expediens dont il pourroit ſe ſervir pour avoir la poſſeſſion d'une beauté ſi accomplie.

Le mariage ſe fit enfin à ſon grand regret : mais il diſpoſa ſi bien de ſes arts, que la nuit des nôces quand on eut couché la mariée, on la laiſſa ſeule ſelon la coûtume de ce temps-là, & elle par une puiffance ſecrete ne put demeurer dans ſon lit : elle en fortit, & entra dans un cabinet qui étoit à côté de ſa chambre. Elle ſ'afſit ſur un petit lit de repos, ſ'amuſant à regarder les raretez de ce beau lieu, ce cabinet étant tout éclairé : mais elle eut bientôt une autre occupation quand elle vit entrer le Seigneur des Iſles lointaines.

Il ſe mit à genoux devant elle, luy dit qu'il l'aimoit ; & elle ſentit une ſi grande inclination pour luy, que toute la magie ne peut former rien de ſemblable, ſ'il n'eſt pris dans un ſentiment naturel.

Il dit à la Reine les plus belles choſes du monde ; elle y répondit ſi bien qu'il ſe crut heureux, & il luy avoua qu'il avoit mis dans le lit du Roy une eſclave, qu'il prendroit pour elle. Ifene en rit, & paſſa la nuit à ſe mocquer de ſon mary ; & le jour étant venu, elle parut comme ſi de rien n'étoit.

Le Roy fort charmé de la bonne fortune qu'il avoit eue, ſe trouvoit le plus content de tous les hommes : mais l'Enchanteur étoit le plus amoureux & le

plus satisfait. Il remporta tous les prix des tournois, il donna cent marques d'amour à Ifene la belle, où perfonne ne prit garde : ils fe regardoient à la dérobee, s'ils danfoient enfemble ils fe ferroient la main, ils beuvoient à table dans le même verre ; rien n'eft comparable à la felicité des commencemens d'amour.

La feconde nuit l'Enchanteur fut encore avec la Reine, & il mit fon efclave dans le lit du Roy. La journée fe paffa en ces témoignages d'amour, qui bien que donnez myfterieufement ont un charme infini pour les ames delicates.

La troifième nuit fut femblable aux deux autres : fi l'Enchanteur eut les mêmes douceurs, le Roy en crut trouver auffi auprès de celle qu'il avoit mife au côté de ce Prince.

Les fêtes finies chacun fe retira, & ce Roy prit congé du bon Roy, & mena fa nouvelle époufe dans fes Etats.

Peu de tems après elle s'apperçut qu'elle étoit groffe ; & le terme étant venu, elle accoucha du plus beau Prince qu'on eût jamais vû : il fe nommoit Carados.

Le Roy l'aimoit paffionnement, par ce qu'il en croyoit être le pere, & la Reine le cheriffoit avec une grande tendrefle.

Il grandiffoit à vûe d'œil, & devenoit plus beau de jour en jour : on eût dit à douze ans qu'il en avoit dix-huit. Dés qu'on luy montroit quelque chofe, il la favoit le moment d'après mieux que les maîtres : il danfoit bien, il chantoit de même, montoit bien à cheval, faifoit dans la perfection tous les exercices, favoit l'Hiftoire, & n'ignoroit rien de ce qu'un grand Prince doit favoir.

Il entendoit fi fouvent parler de la Cour du bon Roy, qu'il luy prit une forte envie d'y aller : il la témoigna au Roy & à la Reine, qui la blâmerent, ne pouvant confentir à voir éloigner un enfant fi aimable.

Mais le jeune Carodos ne put fouffrir la refiftance qu'on luy faifoit, il en tomba malade de chagrin ; & fon pere & fa mere voyant qu'il empiroit de jour à autre, fe refolurent à le contenter. Ils luy firent un bel équipage, & après l'avoir embraffé mille fois ils le laiffèrent partir.

Je ne diray point comme il fut reçu à la Cour du bon Roy, cela se doit entendre ; on luy fit cent caresses, & tout le monde étoit étonné de le voir si bien fait, si beau & si charmant.

Il acheva de se perfectionner dans cette Cour, il fut à la guerre, & fit des actions si belles qu'on ne parloit que de sa valeur.

Il avoit dix-huit ans quand la fête du Roy arriva ; c'étoit le jour de sa naissance, qu'il avoit accoutumé de celebrer avec beaucoup de splendeur.

Il tenoit une Cour pléniere, & accordoit ordinairement tout ce qu'on luy de mandoit. Son trône étoit élevé dans une salle prodigieusement grande, dont le devant qui donnoit dans la campagne étoit fait en grandes arcades qui prenoit depuis le haut jusques au bas, ainsi l'on pouvoit aisément voir ceux qui venoient ; & c'étoit là qu'une belle & innombrable assemblée entouroit le trône du Roy.

Il avoit une fort belle femme qui étoit auprès de luy, avec un très-grand nombre de Princesses & de Dames.

On ne songeoit qu'à se réjouir, & tous les esprits étoient disposez à la joye. Carados brilloit dans cette assemblée comme la rose au dessus des autres fleurs, quand on apperçut dans la plaine un Cavalier sur un beau cheval blanc à crin isabelle, qui s'avançoit de la meilleure grace du monde.

Etant assez près pour être discerné, on remarqua qu'il étoit vêtu de verd, ceint d'une magnifique écharpe, à laquelle pendoit une épée si brillante de pierreries, qu'on n'en pouvoit supporter l'éclat. Ce jeune homme étoit divinement beau, cent boucles de cheveux blonds luy couvroient toutes les épaules ; il avoit une couronne de fleurs sur sa tête, un air vif & gay animoit son visage, & il alloit en chantant très-agreablement.

Quand il fut près de la Salle il descendit legerement à terre, & les gens du bon Roy bien appris emmenerent son cheval & en eurent soin.

Il entra dans le lieu où étoit le bon Roy d'une façon si agreable, qu'il attira les regards de toute l'assemblée, les Dames sur tout le trouverent charmant. Il s'avança vers le trône du bon Roy avec une noble hardiesse, après avoir salué une si illustre compagnie.

Il se mit à genoux devant le Roy, détacha son épée, & la mit à ses pieds. Sire, luy dit-il, je viens demander un don à vôtre Majesté, j'espere de sa

bonté qu'elle ne me le refusera pas en un jour fi solennel.

Parlez, agreable Etranger, luy répondit le bon Roy ; je ne refuse rien en un jour comme celui-cy, & ce ne feroit pas par vous que je commencerois un refus qui ne m'est pas ordinaire : je vous donne ma parole que quoi que vous demandiez vous l'obtiendrez.

Cela étant, repliqua le jeune homme, je vous demande, Sire, l'acolée pour l'acolée.

Que veut dire cela, s'écria le Roy tout surpris ? Vous proposez une énigme au lieu de demander une grace, je ne vous entens point. Et lors le bon Roy se tournant vers toute l'assemblée, il leur demanda s'ils savoient ce que ces paroles vouloient dire ; & luy ayant été répondu qu'on ne favoit ce qu'elles signifioient, il dit encore au jeune homme de s'expliquer mieux.

L'acolée pour l'acolée, répondit le jeune homme, ne veut dire autre chose, Sire, si ce n'est qu'il faut que quelqu'un de cette noble assemblée me coupe la tête avec mon épée que voilà.

À cette demande l'assemblée fit une longue exclamation d'étonnement ; le Roy en pensa tomber de son trône de surprise, la Reine en fronça le sourcil d'horreur, & toutes les belles Dames qui étoient avec elle en témoignèrent du chagrin.

Le bon Roy voulut s'excuser de tenir une si barbare promesse, & dit qu'on l'avoit surpris : mais le jeune homme obstiné tint ferme, & dit au Roy que son honneur y étoit engagé. Le Roy étoit dolent au possible ; il eut beau demander si quelqu'un vouloit faire cette horrible execution, personne ne disoit mot, dont le Roy étoit encore plus fâché. En vain il témoignoit à ce jeune homme qu'il venoit troubler cruellement la joye de ce jour ; il demeura inflexible à vouloir qu'on luy coupât la tête.

Enfin Carados s'avança, & dit au Roy qu'il luy étoit trop dévoué pour souffrir l'affront que ce jeune homme luy vouloit faire, par l'impossibilité qu'il croyoit avoir mise au don qu'il avoit accordé, & qu'il étoit prêt de dégager sa parole.

Le jeune homme fit un sourire agreable en regardant Carados, & luy dit qu'il étoit prêt à recevoir la mort. On apporta un billot, Carados tira la fatale épée, le jeune homme se mit à genoux, & tous les yeux étoient attentifs à un spectacle si étonnant, quand Carados separa d'un coup la tête du corps, qui

fit trois tours ; & bondissant trois fois, elle alla se replanter sur son tronc, & le jeune homme se releva avec une disposition toute gaillarde.

Si on avoit été surpris de la demande qu'il avoit faite, on le fut bien plus de sa resurrection. Après de grands cris, un silence d'admiration tint long temps tous les esprits comme enchantez.

Le bon Roy fut fort aise de cette aventure, & le jeune Carados encore plus que luy, de n'avoir commis qu'un meurtre si innocent : mais ce jeune homme se rapprochant gayement du Roy se remit à genoux.

Sire, luy dit-il, je vous somme de me tenir le don que vous m'avez accordé ; & quoi, repliqua le Roy, ne l'ay-je pas fait ; Non, Sire, poursuivit-il, il n'y en a que la moitié. Je vous ay demandé l'acolée pour l'acolée, Carados me l'a donné, il faut à présent que je la luy rende, & que je luy coupe la tête aussi.

À cette proposition tout le monde éleva la voix, sur tout on entendit mille cris feminins qui sembloient s'opposer à une demande si barbare, le Roy fut consterné, la Reine & toutes les Dames éperduës, l'assemblée troublée, tant on aimoit Carados ; luy seul parut tranquille, & dit au Roy qu'il étoit trop heureux de repandre son sang pour degager son honneur.

Le jeune homme le regarda encore en soupirant, & se tournant vers le bon Roy : Sire, lui dit-il, j'ay assez troublé le plaisir de cette fête, ce seroit trop d'agitation pour un jour, je remets l'exécution de cette affaire d'aujourd'hui à un an, où je supplie tous ces Princes & ces Seigneurs de s'y trouver, je reviendray à pareil jour, pour l'exécution de vôtre parole, & nous verrons si Carados aura autant de courage pour souffrir la mort, qu'il a eu de fermeté à me la vouloir donner.

Après cela on se mit à table, le banquet fut fort mélancolique, & tous les conviez étoient tristes pour le destin de Carados.

L'année se passa en des occasions de gloire pour ce Prince ; il fit cent belles actions, & il fut le premier qui au bout de l'an se rendit dans la salle de l'assemblée : tout le monde étoit consterné, & on avoit la vûë incessamment attachée du côté de la campagne, esperant toujours que peut-être on ne verroit pas celui dont on craignoit tant l'arrivée.

Il parut enfin monté sur le même cheval, avec son habillement verd, son écharpe, sa belle épée & sa couronne de roses, il chantoit comme l'autre

fois, & il fut du même air aux pieds du Roy, luy demander l'accomplissement de sa parole. Le bon Roy le pria vainement de s'en déporter ; & la Reine voyant que le Roy ne gaignoit rien sur son esprit, vint avec toutes les Dames le conjurer de laisser la vie à Carados, luy offrant la plus belle des Nièces du Roy avec la moitié de son Royaume : mais les prières & les larmes de la Reine n'obtinrent rien.

Le seul Carados ne paroissoit point ému du peril qui le menaçoit ; il s'avança d'une contenance assurée vers le bon Roy, & le pria de faire finir promptement une chose, qui aussi-bien étoit inévitable.

Le billot fut porté & le Prince tendit la gorge ; le jeune homme leva son épée, & la tint si long-temps en l'air, que Carados jettant sur luy des regards qui eussent attendri la cruauté même : Achevez, luy dit il, vous me donnez mille morts pour une.

À ces paroles le jeune homme haussa davantage le bras, & après cela il remit tranquillement son épée au fourreau, & tendit la main à Carados pour le relever. Levez-vous, jeune Prince, luy dit-il, vous aviez donné en cent occasions des marques de votre courage, je suis bien aise qu'on en ait vu une de votre fermeté.

Mille cris de joye furent poussez jusques au Ciel pour un succès si peu attendu. Le bon Roy descendit du trône, & vint embrasser le jeune homme, la Reine, les Dames, toute l'assemblée paroissoient plutôt des personnes troublées que des personnes raisonnables.

Le Festin fut rempli d'allegresse, & le jeune homme demanda à parler en particulier à Carados ; ils passerent tous deux dans une galerie, où le jeune homme après bien des caresses qu'il fit à Carados, luy apprit qu'il étoit le Seigneur des Isles lointaines, & qu'il étoit son pere. À cette nouvelle le Prince rougit, & son visage s'alluma de colere ; il dit à l'Enchanteur que cela n'étoit point vray, qu'il vouloit noircir la reputation d'Ifene la belle, & que le Roy son mary étoit son pere. L'Enchanteur fut surpris de trouver un si mauvais naturel. Vous êtes un ingrat, luy répondit-il : mais vous n'en êtes pas moins mon fils c'est moy qui vous ay doué de tant de belles qualitez qui vous font aimer de tout le monde. Ah ! Carados j'ay peur que vous ne vous repentiez de la dureté que vous me témoignez.

Ils se séparèrent, & quelques jours après. Carados qui n'avoit pas sçu être le fils de l'Enchanteur, eut envie d'aller voir celui qu'il vouloit qui fût son pere, il prit donc congé du bon Roy & de la Reine, & fut trouver le mary d'Ifene la belle.

Il fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié par le Roy & la Reine ; & quand il fut seul avec le Roy, qui luy parloit de la crainte qu'il avoit eüe pour sa mort qu'un inconnu poursuivoit, Carados fut assez imprudent pour luy conter tout ce que l'Enchanteur luy avoit dit.

Le Roy qui aimoit Carados avec une tendresse infinie fut frappé à son récit, & l'assura que quoi qu'il en fût il ne l'aimeroit pas moins, qu'il le regardoit toujours comme son fils & son successeur, & qu'il n'en auroit point d'autre : mais qu'il falloit éclaircir le fait de la Reine, qui pouvoit bien avoir quelques galanteries avec le Seigneur des Isles lointaines.

On envoya chercher Ifene la belle, qui se pâma entendant dire la verité, & qui n'en parut que trop convaincuë ; elle ne s'amusa pas à la nier, mais sa plus grande douleur étoit de se voir accusée, & convaincuë par son propre fils.

Le Roy consulta Carados, pour le remede qu'il y avoit à chercher à un si grand mal : Carados dit que bien que la honte du Roy eût été secrette, il falloit une vengeance d'éclat ; qu'il falloit donc que le Roy envoyât chercher des ouvriers de toutes parts, & qu'il employât tous ses tresors à faire construire une Tour d'une force imprenable, & que l'on y enfermât la Reine dedans, avec une bonne & sûre garde.

Ce conseil plut au Roy, & il fut executé ; en peu de jours la Tour fut batie, & la Reine fut enfermée dedans.

Après cela Carados, qui ne sentoit nuls remords du traitement qu'il faisoit à sa mere, partit pour s'en retourner à la Cour du bon Roy.

Il n'étoit plus qu'à deux journées de la Ville Capitale de son Royaume, quand il apperçut de loin dans un Pré quelque chose de fort brillant ; & en étant plus près, il connut que c'étoit des tentes, dont sur la plus élevée il y avoit sur une boule d'or, un grand Aigle de même matiere, qui sembloit s'élever vers le Ciel.

Carados s'avança vers ces tentes, il ne vit personne tout autour, il descendit de cheval, & entra dans celle qui luy parut la plus belle : il y avoit

dedans un fort beau lit, dont les rideaux étoient relevez, & sur ce lit une jeune personne nompareille en beauté, qui dormoit.

Le Prince fut d'abord charmé de la vûë d'un si aimable objet. Le premier moment fut donné à l'admiration & le second à l'amour. Il aima sans pouvoir s'en deffendre & contre la coûtume du temps des grandes passions, il fut hardy comme on l'est à present, il fut hardy aussi-tôt qu'amoureux.

Il mit au commencement un genou à terre, & prit une des mains de cette jeune fille, qu'il baïsa : mais son audace augmentant elle s'éveilla, & fut effrayée de se trouver entre les bras d'un homme qu'elle ne considéra pas d'abord : elle cria donc, & vouloit se jeter au bas de son lit, lors qu'une esclave Grecque sortit d'un cabinet & accourut ; elle tendit d'abord les mains à sa maîtresse pour l'aider, mais jettant les yeux sur Carados, elle s'abandonna à une grande surprise.

Regardez celui que vous fuyez, dit-elle à sa jeune maîtresse, qui tourna la tête du côté du Prince avec des yeux farouches, mais ils s'adoucirent tout à coup ; & souriant ensuite d'une maniere agreable : C'est Carados, dit-elle avec beaucoup de joye, c'est Carados.

Je suis sans doute Carados, luy répondit le Prince, charmé de sa douceur. Mais comment me connoissez-vous : Attendez un moment, reprit-elle, & courant dans un Pavillon prochain avec son esclave, elle en revint incontinent, tenant un grand rouleau qu'elle déploya, & elle fit voir à Carados son Portrait.

Voilà vôtre Portrait, luy dit-elle ; dès que je le vis je vous aimay, & aussi-tôt que je vous aimay je me destinay à vous, & j'obtins de mon frere que je n'aurois jamais d'autre mary. Nous allons à la Cour du bon Roy, où il va luy demander une épouse, & vous demander pour mon époux. Mon frere est le Roy Candor, & je m'appelle Adelis.

Comme elle achevoit ces mots, le Roy Candor, presque aussi beau que sa sœur, entra dans la tente. Adelis luy presenta Carados ; ils s'aimerent dès lors comme freres, & s'en allerent ensemble à la Cour du bon Roy.

On y fut charmé de la bonne minne & de la beauté du frere & de la sœur ; le bon Roy presenta toutes ses Nièces au Roy Candor, il choisit la plus aimable qu'il épousa.

L'on alloit celebrer le mariage de Carados & d'Adelis, quand il arriva un Messager de la part du Roy, qu'il croyoit son pere, qui le mandoit en toute diligence. Il partit, laissa la belle Adelis, & promit un prompt retour ; mais ne fait-on pas que les choses qui dépendent du destin ne sont pas en nôtre puissance ;

Quand Carados fut arrivé, le Roy luy dit qu'il étoit dans une peine étrange ; qu'on entendoit toutes les nuits dans la Tour d'Isene la belle des melodies charmantes, & qu'apparemment l'Enchanteur prenoit le soin de la divertir dans sa captivité.

Il ne se trompoit pas ; le Seigneur des Isles lointaines avoit été au desespoir de ce qu'on faisoit souffrir à la Reine pour l'amour de luy, & voulut luy en adoucir la rigueur par de continuels témoignages d'amour. Il avoit pris douze belles filles qu'il mit auprès d'elle ; il eut des hommes bien faits, & composa une Cour agreable ; il eut des meilleurs Musiciens qu'il y eût alors, de bons Danseurs, d'excellens Comediens ; elle avoit la Comedie trois fois la semaine, l'Opera les autres nuits, ou des fêtes tres agreables avec des festins splendides.

Il trompoit ainsi le temps qu'on vouloit faire passer à la Reine avec tant d'ennuy, & il accompagnoit tous ces plaisirs par celui de sa presence.

Carados se douta bien que son amour le faisoit agir. Il dit au Roy qu'il le falloit surprendre, & que la chose seroit aisée, puisqu'il ne s'en défioit pas.

Il alla la nuit même à la Tour quand il crut que tout y étoit occupé par le plaisir de quelque fête, il entra sans bruit, & se coula secrettement avec des Gardes, il se rendit maître de la personne de l'Enchanteur, & quand il fut pris, ses charmes n'eurent plus de vertu.

Isene la belle fut si effrayée d'abord, qu'elle n'eut pas la prudence de cacher sa passion, & un long évanouissement acheva de la trahir.

L'Enchanteur fut mené devant le Roy qui voulut le faire mourir : mais Carados luy representa qu'il ne seroit pas assez puni, & qu'il falloit le tourmenter d'une peine ignominieuse. Après qu'il eut bien pensé, il s'avisa qu'il le falloit faire souffrir en son amour, & que rien ne seroit plus cruel pour luy, que de le condamner à la même destinée qu'avoit eu le Roy. On luy donna donc durant trois nuits différentes une esclave, en qui une savante Fée avoit mis la ressemblance d'Isene la belle. Il ne pouvoit se garantir de ce

piège ; son savoir & son art luy devenoient inutiles étant sous le pouvoir d'autrui.

Il se consolait dans ses cachots, croyant avoir la Reine auprès de luy. Il souffroit seulement des rigueurs qu'elle ressentait, & dont il se croyait la cause. Dans le temps qu'il luy disoit les choses les plus sensibles, les plus délicates & les plus passionnées, la Fée démasqua l'esclave. Elle parut avec ses traits naturels, il connut sa faute, & la tromperie qu'on luy avait faite.

Rien ne peut-être comparable à la douleur du Seigneur des Isles lointaines ; on le laissa ensuite aller sans luy faire promettre de ne voir plus Isene la belle, & par malheur on oublia ce point qui étoit le plus important.

On le laissa vivre afin de luy laisser une honte éternelle de son infidélité ; il la sentit bien & se transporta dans la Tour auprès d'Isene la belle, à qui on avait ôté toute son aimable compagnie.

Il l'aborda, le tein pâle, les cheveux négligés, les yeux baissés, sans avoir pour toute parole que des soupirs pressés, qui sortoient avec une expression de douleur qui eût attendri une âme moins intéressée en sa peine, que celle d'Isene la belle.

Elle le regardait tristement ; & quand il fut revenu de sa confusion, il luy conta avec mille sanglots le supplice où l'on avait soumis son amour. Isene en pâlit à son tour, & trop vivement offensée contre le cruel Carados : Est-il possible, s'écria-t-elle, que ce soit notre fils ! qu'il meure je ne le connois plus. Mais non, reprit-elle, qu'il souffre comme vous avez souffert.

Après cela ils se concerterent, & le lendemain la Reine envoya chercher Carados, luy mandant qu'elle luy voulait parler. Il se rendit auprès d'elle, il la trouva les cheveux épars ; elle luy dit qu'elle ne croyait pas qu'il vint fûtôt, qu'elle s'alloit dépêcher de se coiffer, mais qu'il ouvrît son armoire, & qu'il luy donnât un beau peigne d'ivoire qu'on luy avait envoyé de Rome.

Carados voulut obéir, il ouvrit l'armoire : mais à peine avançoit-il la main qu'une serpente le picqua au bras, & y fit trois tours avec son corps, La picqueuse fut si douloureuse, que Carados poussant un furieux cri, se laissa tomber à terre.

Les gardes accoururent, & l'emportèrent au Palais. On fit venir tous les gens experts en Chirurgie, on ne put le guerir, ni luy arracher du bras cette cruelle serpente.

Les nouvelles de cet accident parvinrent bientôt aux oreilles de tout le monde, & fur tout à la Cour du bon Roy, où tout le monde en eut de la douleur : mais rien ne fut comparable à celle de la belle Adelis, qui partit aussi tôt avec le Roy Candor son frere pour aller voir son malheureux amant.

Elle se en mit son chemin tandis que Carados souffroit des peines vehementes. Il étoit dans son lit, où rien ne le soulageoit ; il languissoit & déperissoit sous la rigueur de son mal.

Un soir qu'il étoit plus abbatu que de coûtume, voicy qu'on luy vint dire qu'il venoit d'arriver un Messager de la part d'Adelis. Il se troubla a ces paroles, il commanda qu'on le fit entrer, & quand il fut auprès de luy il eut toujours la tête tournée du côté du mur, afin qu'il ne le vit pas si défait & si changé.

Le Messager luy dit qu'Adelis & le Roy Candor arriveroient le lendemain ; il en parut satisfait, & le congedia. Quand il se vit tout seul il se tourna vers son Page ; & le pria d'aller bien fermer la porte par derriere ; après quoi il luy demanda s'il avoit bien de l'amitié pour luy : le pauvre Page en pleurant luy protesta qu'il l'aimoit tant, qu'il luy donneroit sa vie s'il en avoit besoin.

Carados parut un peu réjoüi à cette assurance ; il se fit habiller comme il put, luy commanda de prendre ses pierreries & les outils dont ils auroient besoin : cela fait, ils descendirent tous deux dans le jardin, & firent un trou à la muraille qui donnoit dans une forêt. Carados luy même travailla de son bon bras.

Quand ils furent dans la forêt, ils marcherent plus de trois jours sans se reconnoître, se nourrissant pauvrement de ce qu'ils trouvoient. Enfin ils apperçurent un hermitage qui étoit agreablement situé au bord d'un petit ruisseau, avec un joly jardin plein de fruits & de legumes.

Un Hermite blanc fortoit de la Chapelle ; Carados l'aborda, & luy conta son infortune, dont le Pere avoit déjà entendu parler, & le pria de le cacher, & de trouver bon qu'il passât avec luy les restes de sa douloureuse vie.

Le bon Hermite luy promit le secret, & fut acheter deux habits blancs pour Carados & pour son Page ; & il fut si bien caché sous cet ameublement, que jamais personne ne le connut, non pas même les gens que le Roy avoit

envoyés après luy pour le chercher, & qui le virent & le prirent pour un Hermite.

Cependant le Roy Candor & sa sœur arrivent où ils croyoient trouver Carados, & dès aussitôt Adelis se fit mener à la chambre où il demeuroit ; on trouva la porte fermée, on heurta, & l'on dit qui c'étoit qui vouloit entrer : mais mot.

La belle Adelis surprise, parla elle-même : Ouvrez, ouvrez ami, disoit-elle, c'est votre Adelis qui est icy, mot encore. Enfin Candor impatient fit enfoncer la porte, & on ne trouva rien, ni dans la chambre ni dans le lit. Qui fut bien surprise, ce fut la pauvre Adelis. Elle pleura, elle s'arracha les cheveux ; & le Roy Candor voyant une douleur si vive, jura de ne cesser point de courre le país durant deux ans, jusqu'à ce qu'il eût trouvé son bon ami Carados. Il s'en alla donc tout seul par le monde ; il s'informoit par tout de tout ce qu'il cherchoit, & il n'en apprenoit point de nouvelles. Le temps qu'il avoit prescrit à sa quête s'écoula insensiblement ; sa douleur luy étoit toujours nouvelle, & il revint plein de desespoir dans le Royaume du Roy qui passoit pour le pere de Carados.

Il sentoit quelque consolation de revoir sa sœur ; & il étoit un jour dans une forêt, où trouvant un ruisseau agreable, il descendit de cheval pour se reposer, & pour éviter les grandes chaleurs.

Il marcha quelque temps pour trouver un lieu commode ; & il en avoit rencontré un tres agreable, quand il entendit le son d'une voix triste qui se plaignoit amerement : il s'arrêta, & fut étrangement surpris de connoître par les paroles qu'on proféroit que c'étoit Carados luy-même qui se plaignoit.

Sa joye étoit si grande, qu'il doutoit encore s'il ne se trompoit pas : mais s'avancant doucement, il vit un homme vêtu de blanc couché sur le bord de l'eau ; & il auroit crû à la figure de son habit que c'étoit un Hermite, s'il n'eût pas remarqué le bras à la serpente hors de la grande manche.

À cette vûë le Roy Candor fit un grand cri & se jetta tout éperdu au col de son amy.

Jamais confusion ne fut égale à celle de Carados de se voir ainsi découvert ; il pleura de honte & de tendresse. Candor l'embrassa mille fois sans pouvoir parler. Les grandes joyes sont muettes. Enfin la parole leur vint

à tous deux, & ils s'expliquèrent comme font deux amis qui s'aiment sincèrement.

Après bien des reproches legitimes du côtés de Candor, & de mauvaises excuses de la part de Carados, Candor obtint de luy qu'il l'attendroit là sans s'enfuir comme il avoit déjà fait, & il luy promit qu'il feroit de retour avant six jours.

Après avoir pris ces assurances, le bon Roy Candor quitta son ami, & fut à toute hâte chez le Roy, à qui, sans rien dire autre chose, il demanda la permission d'aller voir Ifene la belle !

Quand il l'eut il monta à la Tour, & fit à Ifene une peinture touchante de l'état malheureux où il avoit trouvé Carados, & la conjura par les tendresses du sang d'oublier les offenses qu'il luy avoit faites, & de le vouloir guerir : & comme il vouloit réussir à toucher & à persuader la Reine, il la conjura même par le Seigneur des Isles lointaines de luy accorder ce qu'il luy demandoit.

Ifene la belle avoit eu le temps d'adoucir sa colere. Elle répondit au Roy Candor qu'elle voudroit guerir son fils : mais que le seul remede qu'on y avoit mis luy paroissoit impossible, puis qu'il falloit trouver une pucelle qui fût aussi constante que belle, qui voulût souffrir pour Carados. Après cela Ifene luy dit la ceremonie du reste du remede.

Candor rêva un peu ; & ayant remercié la Reine il la quitta, & fut trouver la belle & triste Adelis. Elle fut transportée de joye de revoir son frere ; elle luy demanda s'il n'avoit point eu de nouvelles de Carados ? Il luy repondit qu'il l'avoit trouvé, mais dans le plus pitoyable état du monde ; & enfin qu'il y avoit aussi un remede, mais difficile pour le guerir. Elle voulut savoir avec empressement de quoi il étoit question.

Ma sœur, luy dit-il, il faut trouver une pucelle qui ait autant de fidelité que de beauté, qui veuille souffrir pour luy. Ha ! dit elle, pucelle suis, je suis fidelle ; mais de beauté je ne say s'il y en aura à suffisance : n'importe, continua-t-elle, éprouvons ce qui est en moy.

Alors ils donnerent tous les ordres necessaires pour faire porter ce qu'il falloit à l'Hermitage, & le frere & la sœur s'y acheminerent.

Quand la belle Adelis fut devant son Amant, il baissa la tête, & se couvrit le visage pour cacher son horrible changement ; il étoit tel que l'œil d'une

Amante le pouvoit méconnoître, si ce cas pouvoit arriver. D'aussi loin qu'elle le vit, elle courut l'embrasser, & elle fut si faïsie, qu'on crut qu'elle en mourroit.

Enfin on dit à Carados en partie de quoi il s'agissoit ; car s'il eût sçu le peril où Adelis s'exposoit, il l'aimoit trop pour y avoir jamais consenti.

On fit porter deux grandes cuves, l'une pleine de vinaigre, & l'autre pleine de lait, qu'on mit à trois pieds l'une de l'autre. Carados se devoit mettre dans celle de vinaigre, & Adelis dans celle de lait. La Princesse se hâta elle-même de deshabiller Carados ; (cet employ luy étoit bien doux) & quand il fut dans la cuve, elle se mit promptement dans l'autre. La serpente qui étoit au bras de Carados, & qui haïssoit le vinaigre, devoit se détacher de son bras, & sauter dans la cuve de lait qu'elle aimoit fort, & devoit s'attacher au sein d'Adelis.

Le Roy Candor étoit au milieu des deux cuves, son épée en l'air pour fraper la serpente dans le temps qu'elle s'élanceroit.

La fidelle Adelis avoit le bout du sein hors de la cuve, & appelloit tendrement la serpente ; & voyant qu'elle ne venoit pas assez tôt selon ses desirs, elle se mit à chanter ces paroles d'une voix charmante.

*Serpente avise mes mammelles,
Qui sont tant tendrettes & belles,
Serpente avise ma poitrine,
Qui plus blanche est que fleur d'épine.*

À cet aimable chant la serpente ne fit qu'un bond pour s'élancer dans la cuve de la Princesse, & se prit au bout de son sein. Le Roy Candor ne fut ni assez prompt ni assez adroit, & croyant couper en deux la serpente, il emporta avec sa tête le bout du sein de sa sœur ; la serpente mourut : mais Adelis fut en grand danger, son sein eut bientôt changé le lait en une pourpre vermeille ; elle s'évanoüit, & le bon Hermite qui connoissoit la vertu des simples, en eut bientôt mis sur sa blessure qui étrancherent son sang, & peu après elle fut guerie.

Carados étoit si touché à ce spectacle, qu'il ne sentoit pas la joye de son soulagement ; (tout veritable Amant doit être de même) il faisoit des cris horribles dans sa cuve, mais on ne l'écoutoit pas ; & par l'ordre du Roy Candor on le mit dans un bain, comme l'avoit ordonné Ifene la belle. Il en

fortit plus beau qu'il n'avoit jamais été, en un mot le plus charmant de tous les hommes & le plus desirable pour Amant.

En cet état il s'alla presenter à Adelis, qui ne pouvoit assez remercier la bonne fortune qui avoit délivré Carados d'un mal si terrible. Il y avoit même dans cette guerison des circonstances qui étoient d'un prix & d'un goût infini pour Carados (peu de Dames auroient les qualitez requises pour finir un tel mal.

La joye étoit grande, & elle fut bientôt repandue jusques dans la Cour du bon Roy, qui s'appareilla pour venir à la solemnité du mariage de Carados & d'Adelis.

Dés que Carados fut arrivé chez le Roy, qu'il aimoit comme son pere, il demanda la liberté de sa mere, elle luy fut accordée ; il vola plein de joye à la Tour, se jeta à ses pieds, luy demanda pardon, & la mena au Roy qui la trouva si charmante, qu'il résolut de se remarier avec elle : mais il n'en eut que la volonté, sa mort subite luy en ôta le pouvoir.

Carados fut couronné, & le bon Roy étant arrivé avec la Reine, on fit le mariage de Carados & d'Adelis, ce ne furent que magnificences, que jeux, que fêtes, Isene la belle y étoit si belle, qu'on doutoit qui remporteroit l'avantage d'elle ou d'Adelis.

Un inconnu eut tous les prix, & charma toute la Cour par sa bonne mine, il avoit un Bouclier d'or ; & s'avancant vers le bon Roy & le Roy Carados, il leur dit que la boucle de son Bouclier avoit une telle vertu, qu'elle remettoit tout ce qui manquoit, & que s'il plaisoit à Adelis d'en faire l'épreuve, il luy remettroit le bout du sein. Elle eut quelque peine à s'y refoudre par modestie : mais Carados luy ayant défait les agraffes de sa robe, elle fit paroître le plus beau sein du monde. L'inconnu en approche la boucle de son Bouclier, qui s'y prit tout aussitôt : & voilà un joly bout d'or qui se fait au sein de la Reine, & l'on l'appella depuis la Reine au bout du téton d'or.

Cet inconnu se fit reconnoître pour le Seigneur des Isles lointaines, pere de Carados ; on luy fit grande fête. Il demanda Isene la belle pour femme, on la luy accorda, il étoit bien juste de recompenser un si long amour, si ardent & si fidele. Ces quatre époux vécurent dans un bonheur perpetuel.

*Par differens chemins on arrive au bonheur,
Le vice nous y mene auffi-bien que l'honneur :
Témoin ce que l'on voit en Ifene la belle,
Après des tourmens meritez,
Elle eut mille prosperitez,
Et la sage Adelis fi tendre & fi fidelle
Long-temps perfecutée à tort,
Jouït enfin d'un pareil fort,
Aveugle Deité, fortune trop cruelle,
Accordez mieux tout ce qui vient de vous,
Accablez les méchans d'une peine éternelle,
Donnez aux vertueux le bonheur le plus doux.*



TOURBILLON.

CONTE.

AU temps jadis il y eut un Roy dans le païs d'Armenie, qui se trouvant veuf, & ayant perdu une belle Princesse qu'il aimoit tendrement ; prit une espece d'averfion pour toutes les autres femmes, & refusa tous les partis qu'on luy presenta.

Uliciane Reine du Promontoire merveilleux, celebre par sa beauté, & plus encore par sa science, tenta plusieurs efforts inutiles pour obliger ce Roy à l'épouser. Elle descendoit en droite ligne d'Ulyffe & de Circé, & le savoir de cette fameuse Fée étoit venu jusqu'à elle de mere en mere.

Elle avoit ses raisons pour fouhaiter d'épouser le Roy d'Armenie : elle avoit connu par ses livres qu'une petite fille qu'il avoit feroit tout le malheur de sa vie, & l'empêcheroit d'être aimée de l'homme du monde qu'elle aimoit le plus. Cette connoissance l'obligea à mettre tout en œuvre pour venir à ses fins ; elle ne vouloit être Reine d'Armenie que pour avoir entre ses mains Pretintin, c'est ainfi que s'appelloit la petite Princesse ; & Uliciane favoit que si elle la faisoit mourir avant que cet enfant eût atteint sa quatrième année, rien ne troubleroit la felicité de sa passion amoureuse.

Est-il rien d'impossible à une Fée, ou plutôt à une femme qui aime ?

Uliciane se trouva un jour dans une forêt où le Roy chassoit : elle avoit un train magnifique, les pavillons étoient dressés, ils brilloient d'un éclat extraordinaire. Le Roy fut fort surpris d'une telle rencontre ; il favoit trop l'usage de la civilité pour ne pas aborder cette Princesse. Il la trouva belle : mais il fut insensible jusqu'au premier morceau qu'il mangea. Elle le pria de s'arrêter quelques momens dans les tentes ; elle luy fit un repas délicieux, & ce pauvre Prince se trouva pris & si charmé d'Uliciane, qu'il luy proposa de l'épouser sans attendre plus long-temps. Elle ne se fit point prier, comme l'on peut croire, & jamais nûces de cette importance ne se firent avec moins de ceremonie.

Il ne fut pas difficile à Uliciane de conserver l'empire qu'elle avoit sur l'esprit du Roy. Elle caressa fort la petite Pretintin, qui étoit passionnément aimée de son pere ; aussi étoit elle la plus aimable creature qu'on pouvoit voir.

Tous les dons de beauté étoient répandus sur sa personne.

Elle approchoit de ses quatre ans, c'étoit le terme prescrit par les destinées, & si elle le passoit il devoit être fatal à l'amour d'Uliciane ; quand cette Fée se confia à son favory, qui étoit le ministre de toutes ses volonteés : il se nommoit Arrogant. Elle luy donna la petite Princesse d'Armenie, luy commanda de luy attacher une pierre au col, & de la noyer, apprehendant que s'il la faisoit mourir d'une autre maniere, on n'eût quelque marque de son trépas.

Arrogant se chargea volontiers d'une si cruelle commission. Il prit Pretintin, & la mena près d'un fleuve, il la posa à terre pour chercher un caillou ; & les caresses charmantes qu'elle luy faisoit n'adoucirent point un naturel si sanguinaire.

À peine fut-elle sur le bord de l'eau qu'il s'éleva une espece d'orage avec un grand Tourbillon ; & quand Arrogant voulut prendre Pretintin pour la noyer, il ne la trouva plus ; & la chercha inutilement.

Il se flata que le vent l'auroit jettée dans le fleuve, & que le courant de l'eau l'auroit emportée.

Il retourna vers Uliciane, & luy dit qu'il avoit executé ses ordres.

Cependant la petite Pretintin se trouva dans un Palais superbe, où elle fut élevée jusqu'à l'âge de huit ans : mais Uliciane voyant qu'elle n'avançoit gueres dans le bonheur de ses amours, son Amant ne l'ayant aimée que peu de temps, fut épouvanté de voir que la certitude de son art luy manquoit pour la premiere fois de sa vie, son bonheur devant être fondé sur la mort de Pretintin.

Elle fut très-agitée d'un mécompte si étonnant ; elle consulta de nouveau ses livres, & sentant son malheur sans le comprendre, elle étudia tant & si bien, qu'elle vit clairement qu'il falloit que Pretintin ne fût pas morte. Elle fit revenir Arrogant, & sans l'intimider elle voulut en tirer la verité par douceur.

Il luy avoüa tout, & luy conta comme la chose s'étoit passée, ne sachant ce qu'étoit devenuë Pretintin. Cet aveu luy suffit ; & étant allée trouver le docte Prothée, elle sçût que la Princesse d'Armenie étoit au pouvoir de son Amant mais qu'elle ne la pourroit ôter de son Palais que par le moyen du plus beau garçon du monde ; où le trouver ? voilà ce qui l'inquietoit. Elle se mit en campagne, pria quelqu'une de ses amies qui possédoit les dons de féerie d'en faire de même.

Tant fut couru, qu'elle sçût qu'il y avoit en France le plus beau Prince qui eût jamais été. C'étoit peu que la beauté, quoy qu'elle fût charmante, il devoit encore par mille & mille perfections rendre un jour la merveille du monde.

Uliciane se transporte à Paris, va jusqu'au lit Royal ravir ce beau Prince endormi, il avoit dix ans ; elle le porte près du Palais qui renfermoit l'aimable Pretintin. La Fée répandit dans toute son enceinte du jus de pavot, hors dans la chambre de la Princesse. Elle avoit accoûtumé de ne faire qu'un somme, & pour la premiere fois de sa vie elle s'éveilla aussi-tôt que le jour parut.

Inquiete elle saute en bas de son lit, elle va dans tout le Palais où tout étoit paisible, elle en sort ; portes en étoient ouvertes, & il n'y avoit point de garde. Elle court comme une petite insensée, & ne s'arrêta que par la rencontre qu'elle fit d'un jeune Prince aussi beau qu'elle. Ils se regarderent avec une joye brillante dans les yeux ; & se tendans les bras, comme s'ils se

fussent connus, ils s'embrassèrent, & sembloient déjà avec leurs petits bras former une chaîne qui devoit les attacher ensemble pour toute leur vie.

Après de longues caresses ces aimables enfans se promenerent au bord de la mer, & appercevant une petite barque peinte de toutes couleurs, ils la trouverent si jolie, que se tenant tous deux par la main ils sauterent dedans.

À peine ce léger fardeau fut-il dans la petite barque, qu'elle partit avec grande vitesse, & eut bien-tôt gagné les côtes d'Armenie. Le Roy & la Reine étoient sur le Port, & reçurent ces aimables Princes. La Reine s'étoit fait un mérite auprès de son mary de la délivrance de la petite Princesse : & comme il avoit été au desespoir de sa perte, il étoit ravi de la retrouver : il croyoit ne la devoir qu'à l'affection d'Uliciane qui l'avoit recouvrée par son grand savoir ; aussi la luy confia-t-il. Elle luy fit accroire qu'un nouveau malheur menaçoit Pretintin, s'il ne luy en laissoit pas la garde.

La Reine avoit fait faire un Palais, qui n'étoit séparé du sien que par un jardin ; ce fut là qu'elle renferma Pretintin, qu'elle haïssoit à mort, par l'indifférence que son Amant avoit pris pour elle. Elle résolut de l'en punir par tous les supplices imaginables ; & pour les mieux faire sentir, elle fut bien-aise de voir allumer une vive flamme dans les cœurs innocens de Pretintin & du beau Nirée : le petit Prince s'appelloit ainsi.

Il y avoit dans ces jeunes cœurs une préparation fatale pour ce que desiroit la Fée. Un fond de tendresse infinie en faisoit les caractères. Elle voulut affliger Pretintin en la personne de son petit Amant, & fut ravi qu'ils s'aimassent éperduement pour les faire ensuite souffrir davantage.

Elle mit le beau Nirée sous la charge d'Arrogant son favori, & une fois tous les jours il voyoit la Princesse d'Armenie, parce qu'elle savoit bien que se voir & s'aimer étoit pour eux la même chose, & qu'elle vouloit qu'ils se vissent, afin qu'ils s'aimassent mieux.

Cette manière de faire dura jusqu'à ce que Pretintin eût quinze ans & le Prince dix-sept, & ils s'aimèrent tant, qu'on ne pouvoit pas aimer plus.

Le Roy s'ennuyoit fort de voir aussi peu souvent sa fille ; elle ne paroissoit que les jours de fêtes, & aux plaisirs d'éclat. Bien des Rois la demandèrent pour femme : mais on les refusa toujours. La Reine amusoit le Roy, elle luy disoit que le destin de la Couronne étoit attaché à celui de sa fille, elle luy faisoit ainsi cent contes à dormir debout.

Une fois que le beau Nirée vint chez la jeune Pretintin, elle le vit triste, & connut qu'il avoit pleuré : les traces de ses larmes étoient encore sur ses belles jouës, semblables à la rosée qu'on voit le matin sur les fleurs.

Qu'avez-vous, lui dit-elle avec un empressement naturel ? que vous est-il arrivé ? ne seriez vous pas heureux chez mon pere ? & vous manque-t-il quelque chose ? Je vous vois, lui répondit-il, & je suis heureux tant que je vous vois. Et comment êtes-vous quand vous ne me voyez pas ? Jusque-icy lui dit-il, je pensois à vous quand je ne vous voyois pas, & j'étois toujours content en y pensant : mais depuis quelques jours Arrogant me fait tous les soirs aller dans un lieu qu'on appelle l'Isle funeste ; j'y trouve un monstre à combattre, je le vainc. On ne m'étonne point par ces travaux, j'occupe ma valeur après cela. On rend ma vie misérable par mille indignitez que j'aurois honte de vous dire, mais le plus grand de tous mes maux, c'est qu'on me menace que je ne vous verray plus. Ce dernier mot fut coupé par des sanglots ; Nirée se mit à pleurer, & Pretintin ne put s'empêcher de répandre des larmes.

Elle l'assura fort qu'elle parleroit au Roy & à la Reine, & qu'elle les prioit de ne les point séparer. Mais le lendemain son desespoir fut extrême, quand elle ne vit point de tout le jour le beau Nirée : Ah ! dit elle, c'en est fait, je ne le verray plus.

Elle ne voulut point souper ; & congédiant toutes ses filles, elle commanda qu'on la laissât seule, ne faisant que s'affliger, & pensant comme elle pourroit faire pour avoir des nouvelles de Nirée. Elle n'avoit pu voir le Roy, & la Reine l'avoit grondée du soin qu'elle avoit marqué.

Que faire donc ? Elle pensoit & repensoit, lors qu'elle entendit un vent impetueux ; les fenêtres de son appartement en tremblèrent, & celles de sa chambre s'ouvrirent. Elle fut effrayée, & pensa crier, quand elle vit entrer un fort beau jeune homme. Il étoit grand, d'une taille surprenante, il avoit dans les yeux une activité éblouissante, l'action vive. Je viens vous offrir mes services, belle Princesse, lui dit-il ; ce ne sont pas les premiers que je vous ay rendus, me reconnoissez-vous ? Non, lui dit-elle, je ne sçay qui vous êtes ; & quand je vous aurois vû, je ne me souviens que de Nirée. L'aveu est franc, reprit il : mais je vous aime aussi bien que Nirée. À quoy cela vous peut il servir, reprit-elle ? À vous aimer, répliqua-t-il, sans se chagriner autrement. Ne savez vous pas, poursuivit-il, qu'aimer est le premier plaisir ?

Je vous vis l'autre jour dans une place publique, je vous vis belle ; & vous me plûtes si fort, que bien que je sois naturellement volage, je crus que je vous aimerois long-temps. Vous me paroissez singulier dans vos expressions, dit elle en l'interrompant ; ne puis je savoir qui vous êtes ? Je vais vous satisfaire, reprit il.

Je suis Tourbillon, d'une nature presque toute divine. Mon pere est Zephir ; je ne suis pas né de Flore, je suis d'un mariage clandestin que mon pere fit avec une de filles d'honneur de la Princesse Felicité : ne prenez pas garde à ce défaut de ma naissance, je n'en suis pas moins fils d'un Dieu.

Mon pere me donna l'empire des airs comme il l'a ; & me voyant léger & impetueux dans mes mouvemens, il accommoda ma fortune à mon humeur. Ma domination me suit en tous lieux, mon Palais est fort beau, je l'emporte toujours avec moy ; & mes sujets, que le vulgaire nomme des Atomes & des petits Corps, gouvernent les cœurs des hommes, & lient leurs inclinations. Ne vous étonnez donc pas si ayant un peuple si galant, je suis d'un naturel si amoureux.

Vous ne sauriez croire quelle commodité c'est que de porter ainsi sa maison & tout son équipage avec soy. Je change de climats suivant les saisons, & je suis dans un printemps continuel, tantôt au sommets des montagnes, tantôt dans les plaines. Je pose mon Palais dans les forêts, au bord de la mer, quand la fantaisie m'en prend ; je cours d'un bout du pole à l'autre, j'habite une fois les Indes, je vais en Asie, je revole en Europe : & toujours faisant de nouvelles amours, je ne m'arrête qu'autant de temps qu'elles durent, & c'est bien peu.

Mon État, mon Palais, & mes Sujets sont invisibles aux mortels autant qu'il me plaît. Ce qu'on appelle un épais Tourbillon envelope tout mon empire ; c'est de là que j'ay pris mon nom, & quand on en voit, c'est que je les transporte d'un lieu à un autre.

Je ne paroiss qu'avec éclat ; mon abord est peu secret, j'aime le bruit, & qui m'oteroit le tintamare qui m'accompagne m'oteroit aussi la vie. Je vais & je viens incessamment. La beauté m'attire, les belles aiment les gens de mon caractere. J'ay aussi plusieurs enfans qui ont toutes mes mauvaises qualitez ; & qui n'ont point les bonnes ; car si je suis volage pour mes maîtresses, je ne suis pas de même pour mes amis, je les aime avec attache,

& n'ay rien qui ne soit en leur pouvoir, je les fers avec une vivacité extrême : ces sortes de cœurs sont rares. J'ay déjà pris soin de vous, & c'est moy qui vous ay dérobée à la fureur d'Uliciane.

Alors Tourbillon fit le recit que j'ay déjà fait ; & la Princesse Pretintin épouvantée de la fureur de sa belle-mere, parut reconnoissante des obligations qu'elle avoit au fils de Zephir.

La Reine vous aime donc, continua-t-elle, & vous ne l'aimez plus ? Non, reprit le Prince de l'air, après des faveurs peu desirées & trop obtenues je l'abandonnay : mais si vous le voulez je pense que je vous aimeray constamment.

Ah ! je vous prie ne parlons point d'amour, répliqua Pretintin, je ne veux point du vôtre, celui de Nirée fait tout le charme de ma vie ; soyez mon amy solide, vous pouvez me servir encore contre les mauvais desseins d'Uliciane. Mais comment pourray-je vous appeller à mon secours, puis qu'on ne fait jamais où vous êtes ? Voilà luy dit-il, une trompette parlante ; quand je serois au bout du monde, appelez-moy, je viendray : Mais ne vous en servez qu'au besoin, continua-t-il ; car quoyque cette trompette n'ait qu'un demy pied de long, le son qui en sort est si terrible, que les peuples effrayez tomberoient d'épouvante à l'entendre ; le cor d'Astolphe n'étoit qu'un faucet au prix. Mais si vous le voulez, belle Pretintin, je demeureray auprès de vous, je vous garderay le jour & la nuit : j'ay un secret de me rendre invisible. Invisible, s'écria-t-elle, ah comment ! En mettant mon petit doigt dans ma bouche, reprit-il, & vous l'allez connoître. Il disparut en disant cela ; & Pretintin s'effrayoit, quand il eut l'audace de prendre un baiser, dont elle fut extrêmement irritée : elle fuyoit sans savoir où. Vous êtes bien hardi, luy dit-elle, laissez-moy ; & tendant les mains, elle sentit qu'elle le touchoit. Reprenez votre figure, continua-t-elle, allez vous-en, que je ne vous voye jamais, je ne veux plus de vos services, Nirée & moy serons malheureux, je le vois bien. Non, ma belle Princesse, reprit-il en se montrant, je viens de faire ma dernière fonction d'Amant auprès de vous, & puisque vous ne le voulez pas, je ne feray que votre amy & celui de Nirée : vous verrez que je puis vous faire de sensibles plaisirs. Je vous quitte, & je vais trouver une des femmes du Mogol, avec qui j'ay un rendez-vous à minuit sonnant.

Je compte donc sur votre amitié, lui dit Pretintin, & je ne suis plus fâchée. Mais ne sauriez-vous me dire où est Nirée, & ce qu'il fait. Je l'ignore, reprit Tourbillon ; demain en ouvrant votre fenêtre vous en saurez des nouvelles. Adieu, je vous donne le bon soir.

Pretintin le vit partir, avec quelque espérance qu'il opposerait son pouvoir à celui d'Uliciane, & qu'il pourrait la secourir. Elle se coucha un peu plus tranquille, elle dormit mieux qu'elle ne le devait faire ; & le matin quand elle fut éveillée, elle courut à sa fenêtre, & l'ouvrit. Elle fut fort étonnée de n'y voir que trois boules de neige avec une goutte de sang sur chacune : elle fremit : & les considérant de plus près, elle vit dans la goutte de sang qui étoit sur la première, l'Isle funeste telle que Nirée la lui avoit dépeinte, elle le vit combattre contre un dragon ailé, qu'il tua. Dans la seconde elle vit le cruel Arrogant qui le livroit entre les mains d'Uliciane, & qui le jettoit dans de profondes ténèbres. Et dans la troisième le sang s'épanchant forma distinctement ces lettres : Vous l'avez perdu pour un an, aucun secours ne peut vous le rendre, partientez.

La pauvre Princesse s'évanouit à cette lecture ; & après être revenue à elle, elle pleura long-temps, & se résolut tout doucement à suivre le conseil qu'on lui donnoit : ce qui fit enragier la Fée quand elle la vit si tranquille.

Il étoit vrai qu'Uliciane avoit tiré le beau Nirée de l'Isle funeste, non pas pour un an, mais croyant le perdre pour toujours, & c'étoit son dessein. Elle le mena fort loin ; s'arrêtant entre des grandes montagnes, elle lui montra deux chemins : C'est icy, lui dit-elle, où nous devons nous séparer, choisissez de ces deux chemins ; l'un mène dans le chemin de la nuit, & si vous le prenez, il faut remettre entre mes mains l'oreiller de Morphée : l'autre route est la carrière du jour ; si vous la suivez, vous m'apporterez un poil de la paupière de l'œil du monde.

Le jeune Nirée sourit amèrement au commandement de la Fée. Demandez plutôt ma mort, Madame, lui dit-il, & donnez-la moi sans tant de façons, & sans vous amuser à me commander des choses impossibles, Quel chemin voulez-vous que je prenne ? Celui que vous voudrez, reprit-elle ; & tirant une pièce d'or ; Voyons à croix pile. Tout étoit indifférent à Nirée, le chemin de la nuit lui échut.

Uliciane luy posa la main sur la tête, & incontinent il se trouva dans l'obscurité. Il marcha toujours, & la nuit étoit perpetuelle ; il avoit beau se reposer & dormir, à son réveil il ne voyoit pas la lumière. Il eut faim & crut bien qu'il étoit perdu : il se resolut en Amant fidele à donner toutes ses pensées à Pretintin, en attendant son dernier moment.

Il n'étoit pas pourtant si occupé de sa passion, qu'il ne s'aperçût d'une petite clarté ; & quand elle fut près de luy, il vit qu'elle provenoit d'une bougie que tenoit à la main un petit garçon plus agréable que Ganimede : c'étoit un Marmiton pourtant ; on voit quelquefois des Princes plus vilains qu'un Marmiton. Celui-cy étoit plus joly qu'un Prince ; il avoit une longue souquenille d'un tissu or & bleu, une serviette bien propre de petite Venise, qui étoit devant luy, & qui faisoit deux nœuds par derriere : il avoit un bonnet rouge sur sa tête, & au dessus de l'oreille des plumes de faisan ; une cuilliere d'or étoit pendue à sa ceinture, & à sa main il tenoit une marmite de même métal. Il s'arrêta auprès de Nirée, & luy fit prendre un peu de bouillon, qui le restaura merveilleusement, & l'assura qu'il le verroit toutes les vingt-quatre heures.

Nirée le voulut questionner : mais soit que le petit garçon n'aimât pas la conversation, ou qu'il s'ennuyât dans ce chemin horrible, il le quitta, & le Prince recommença sa course.

Il comptoit les jours par les visites du petit marmiton, & ce fut avec une grande joye qu'il se vit au bout de l'an.

Il arriva enfin dans une grande maison obscure encore, mais éclairée par quelques lampes. Rien ne luy parut plus vaste que cette demeure. Dans les premiers appartemens il luy apparut des choses si bizarres, & qui changeoient & rechangeoient si promptement, qu'il reconnut que c'étoit les Songes ; il en vit de toutes les façons ; & allant toujours, il se trouva dans la chambre des amoureux, il y reconnut sa figure, & il eut le plaisir d'entendre des discours fort passionnez qu'il tenoit à Pretintin ; il en loua la destinée, & ce fut une grande consolation pour luy de penser que sa maîtresse faisoit des songes qui luy étoient si favorables.

Il s'arrêtoit agréablement dans ce lieu-là ; mais qu'elle surprise pour luy quand il vit Pretintin si belle qu'il ne l'avoit jamais vûe plus charmante ;

elle luy tendoit la main, & il courut à elle tout transporté, & comme il croyoit luy embrasser les genoux, il ne trouva que l'air, & elle disparut.

Il la chercha long-temps, & fut dans plusieurs appartemens, où il vit des choses plus extravagantes les unes que les autres ; enfin il entra dans une chambre très agréable, & il apperçut sur un lit un homme profondément endormi, dont la physionomie étoit douce & paisible.

Il connut que c'étoit Morphée, que les plus malheureux invoquent & appellent à leur secours, & qui suspend la rigueur des plus grands maux : sa couverture étoit faite de peaux de Marmottes, il avoit un oreiller de duvet de Colombes.

Le jeune Nirée prit cet oreiller, comme la Fée Uliciane luy avoit ordonné, & passa outre. Enfin il se trouva hors de cette grande Maison ; & voulant poursuivre son chemin dans les tenebres, il fut arrêté par quelque légère résistance, il l'affranchit, & apercevant les premières clartés du jour, il remarqua un grand voile imperceptible, qui séparoit la nuit d'avec le jour, & qu'il avoit heureusement passé ce léger intervalle.

Il fut tout réjoui de revoir la lumière, & elle grandissoit à mesure qu'il alloit ; il salua l'aurore, il en eut les premiers regards, elle le considéra avec plaisir, & le crut aussi beau que Cephale.

Un peu après Nirée se trouva au lever du Soleil, qu'il vit sortir du sein de Thetis, & il ne comprenoit pas qu'il pût se résoudre à quitter une si belle femme : mais enfin après s'être magnifiquement habillé, & avoir chargé sa tête de ses brillans rayons, il monta sur son Char pour faire sa longue promenade.

Nirée suivit quelque temps le bord de la mer, & ne savoit que devenir, se voyant au bout de l'Orient, quand tout à coup il crut que le vent s'élevoit, & qu'un furieux Tourbillon passoit sur sa tête : mais l'air s'étant rendu calme dans un moment, il vit devant luy un fort beau jeune homme ; c'étoit Tourbillon, qui l'abordant avec un air souriant, luy demanda des nouvelles de son pèlerinage. Il luy apprit que c'étoit luy qui luy avoit envoyé ce joly Marmiton, qui l'avoit empêché de mourir de faim, & qu'Uliciane étant persuadée qu'il étoit mort, ne pensoit plus du tout à luy.

Nirée, dont le naturel étoit fort beau, le remercia, & s'informa de son origine.

Tourbillon fatisfit sa curiosité, & le faisant entrer dans son Palais, ils eurent le temps de s'entretenir & de devenir amis.

Tourbillon le divertit fort par le recit de ses aventures galantes & de la variété qu'il y avoit dans ses amours, que sa grande legereté rendoit passageres, & peu durables. Nirée luy plut fort, & ils se lierent d'une bonne amitié ensemble ; il luy apprit tout ce qui s'étoit passé autrefois entre la Reine d'Armenie & luy, & que le malheureux attachement, dont il étoit l'objet, l'obligeoit à tourmenter Pretintin, parce qu'il l'avoit un peu aimée, qu'elle avoit juré de ne luy pardonner jamais ; qu'Uliciane favoit bien qu'il en pouvoit souffrir un des deux à sa fureur ; mais qu'elle avoit si bien disposé la puissance de son art, qu'il ne sauroit les sauver tous deux, si on ne luy ôtoit sa ceinture qui étoit de métaux constellez, & qu'elle avoit entre sa peau & sa chemise ; que tous ses charmes y étoient attachez, & qu'à moins qu'on la luy prît, l'un des deux seroit toujours misérable.

Le beau Nirée soupira, & craignit que dans ce moment la cruelle Fée ne fît quelque mal à Pretintin, il conjura son cher Tourbillon de voler à son secours. Elle ne doit pas souffrir, luy répondit-il, je luy ay donné une petite trompette, avec laquelle elle m'appelleroit, si elle avoit besoin de moy : mais je vous entend, vous la voulez voir, vous avez raison, & on la punit assez par votre absence.

Tourbillon s'éleva en l'air avec impetuosité, & partit rapidement ; il posa son Palais au bout du jardin du Roy, & tout près de celui où l'on retenoit la Princesse.

Il abbatit d'abord un pan de muraille, & fit faire promptement une porte qui donnoit de l'appartement de Nirée dans celui de Pretintin. La jeune Princesse dormoit quand les deux amis entrèrent dans sa chambre. C'étoit l'Esté, il faisoit chaud, les rideaux de son lit étoient relevez ; elle avoit un bras passé sur sa tête, & son autre main sembloit retenir par modestie le linge qui la couvroit.

Une bougie près de son lit faisoit voir son charmant visage. Nirée se jeta à genoux d'un côté du lit, & Tourbillon passa de l'autre. Nirée respectueux & tendre la considéroit paisiblement sans en oser presque approcher ; Tourbillon emporté & peu circonspect prit sa main avec sa liberté ordinaire, la baïsa, & l'éveilla en sursaut.

Sa surprise la fit tressaillir, elle ne vit en ouvrant les yeux que Nirée, plus beau que le fils de Venus, elle luy tendit la main en rougissant, & tournant la tête elle apperçut Tourbillon, qui prompt en toutes choses, luy conta dans un moment tout ce qui étoit arrivé à Nirée.

Elle remercia le Prince de l'air, de tant d'obligations ; elle entendit avec plaisir tout ce que son Amant luy voulut dire, & y répondit comme il le souhaitoit.

Tourbillon, qui ne demouroit gueres long-temps en même endroit, luy dit qu'il se dispoit à partir bientôt, qu'il luy laisseroit Nirée, & qu'elle le cachât parmi les filles.

Pretintin ne pouvoit y consentir par bienfiance. Eh bien ! luy dit brusquement Tourbillon, qui vouloit favoriser son amy, il faut donc que je le remette dans l'Isle funeste, oui que je le remene dans le chemin de la nuit.

Eh quoi ! luy répondit tendrement Pretintin, n'y a-t-il pour moy que ces deux extremités ? Tourbillon souïrioit déjà, & alloit proposer un plus doux expedient, quand il remarqua que Pretintin étoit toute épouvantée de voir arriver Uliciane dans sa Chambre.

Je ne vous trouve pas mal accompagnée, luy dit-elle, & vous passez vos nuits bien agreablement : sa fureur étoit extrême. Tourbillon luy jetta un coup d'œil impetueux, & la railla sur les nuits qu'elle voudroit avoir semblables. Ce n'est pas le temps de rire, luy disoit tout bas Pretintin plus morte que vive, nous sommes perdus.

Mais Tourbillon continuant dans une vivacité excessive ne fit qu'irriter davantage l'amoureuse Fée. Le beau Nirée le conjuroit vainement de l'adoucir par quelque legere satisfaction. Tourbillon se mocquoit, & par des traits piquans il la desesperoit, & ne pouvoit se contraindre. Il sortit enfin en emmenant Nirée, & disant à Pretintin qu'elle savoit bien le moyen de le rappeler quand il en seroit temps.

Uliciane à ce départ inopiné perdit toute patience ; elle alla trouver le Roy, luy fit un monstre de la conduite de sa fille, luy faisant craindre qu'on ne l'enlevât encore, & qu'ainsi il ne perdît sa Couronne comme elle luy avoit prédit.

Le Roy épouvanté luy dit de faire de Pretintin ce qu'elle voudroit. Se voyant absoluë elle la conduisit dans l'Isle funeste, & la mit sous le

gouvernement d'Arrogant.

Quel séjour pour une si belle Princesse, si délicate & si propre, de se voir dans un lieu horrible ? On la mit dans le creux d'un arbre qui étoit au milieu de l'Isle, on luy donna quelques racines & quelques dattes pour son souper. Tous les oiseaux de mauvais augure étoient perchez sur les branches de cet arbre : les corbeaux, les chathuans y jetoient des cris funestes, & dès le matin une méchante choüette fit son ordure sur la tête de Pretintin.

Elle souffroit d'un état si triste, consolée toutefois de souffrir seule, & que le beau Nirée fut en seureté par le moyen de Tourbillon. Oubliant la vûe de sa misere presente, elle pensoit aussi tranquillement à son Amant que si elle eût encore été dans le Palais de son pere, quand portant la vûe de tous côtez, elle apperçût la Fée avec Arrogant, qui tenoit dans ses mains un fatal cordon, & deux Nains contrefaits qui le suivoient.

Elle se douta que c'étoit sa dernière heure, & qu'on l'alloit faire mourir. Quelque fermeté d'ame dont elle se piquât, elle eut grande peur, & un sentiment naturel luy fit porter à sa bouche sa petite trompette parlante qu'elle avoit dans sa poche ; elle appela de toute sa force Tourbillon.

Ce son fut si prodigieux qu'il causa un tremblement de terre universel. Quelques villes en abîmerent, des montagnes tomberent, les tigres & les lions doux en ce temps-là comme des chiens & des agneaux sont devenus depuis terribles.

Bien des gens moururent de frayeur, le Roy d'Armenie passa le pas, & la Fée qui n'étoit pas preparée à cet événement tomba évanouie. Arrogant & les Nains creverent : & l'arbre dans lequel étoit Pretintin se secoüant horriblement, elle apperçut avec admiration qu'il étoit devenu tout d'or, que ses branches étoient toutes brillantes de divers émaux de couleurs, tout chargé de pierreries lumineuses ; le creux dans lequel elle habitoit étoit une belle chambre que tous les ornemens imaginables embellissoient.

Mais rien ne la satisfit tant que la vûe du beau Nirée, & celle de Tourbillon, elle fit un cri de joye ; Tourbillon s'amusoit à badiner sur la frayeur où tout l'univers étoit plongé : mais Nirée que son amour éclairoit ne perdit pas de temps, & voyant l'évanouissement si profond de la Fée, il porta une main hardie sous ses jupes, & luy defit la fatale ceinture. Joyeux d'un tel butin, il le montra à la Princesse ; Tourbillon, qui loüa sa presence

d'esprit, rentra dans son Palais, il fut prendre l'oreiller de Morphée, & le mettant doucement sous la tête d'Uliciane :

Elle dormira, dit-il à Nirée, jusqu'à ce qu'une fille qui naîtra de vous & de Pretintin, & qui sera aussi belle que sa mere, l'éveille & la tire de là, ayant autant de bonté qu'elle a été jusqu'icy cruelle.

En disant cela Tourbillon & Nirée la porterent dans l'arbre d'or, & la mirent dans la magnifique chambre, l'oreiller sous sa tête ; sa ceinture fut pendue à une branche de l'arbre, & les deux Nains furent mis avec Arrogant à l'entrée de l'Isle.

Uliciane reposa ainsi long-temps ; & le Roy d'Armenie étant mort, la belle Pretintin fut couronnée Reine, & se maria avec le beau Nirée, ne devant leur bonne fortune qu'aux obligations

qu'ils avoient à leur bon amy Tourbillon.

*Quelques défauts que soient en vous,
Volontiers on les souffre tous,
Si la bonté du cœur se montre toute pleine :
Si vous savez à point servir un malheureux,
Et si vous êtes genereux,
Sans reflexion & sans piene,
Un amy d'un tel prix est bien tôt éprouvé ;
Heureux celui qui l'a trouvé.*



VERD ET BLEU.

CONTE.

IL y avoit une fois une Reine, qui se trouvant grosse appella une de ses sœurs, qui se nommoit Sublime : c'étoit une Fée d'un savoir profond & certain. Elle la pria de se trouver à ses couches, & de luy dire la destinée de son enfant.

Elle donna naissance à une petite fille que la Fée prit dans ses bras, & l'ayant attentivement considérée, elle vit dans sa physionomie une élévation extraordinaire, une noblesse & une fierté digne du sang dont elle sortoit : mais aussi elle remarqua une fatalité infaillible, si elle aimoit un homme ordinaire ; en un mot elle connut qu'elle ne seroit parfaitement heureuse que lors qu'elle s'uniroit à quelqu'un d'aimable, mais qui luy seroit entierement opposé, & que ce ne pourroit être qu'après plusieurs travaux.

Ces prédictions & ces contrarietez embarassoient la Fée. Elle ne croyoit pas qu'il fût aisé de les accomplir. Cette opposition luy paroissoit un obstacle, elle en voyoit encore un plus grand à trouver un homme parfait : la nature defaillante de ce temps-là ne produisoit plus que difficilement, & les

personnes extraordinaires étoient pour lors aussi rares qu'elles le sont à présent.

La Fée se consulta quelques momens pour savoir ce qu'elle feroit de la petite Princesse, & voulant l'ôter absolument hors de la portée des hommes, elle la mit avec sa Nourrice & quatre Princesses de son Sang, de même âge qu'elle, dans une nuée ; ce fut là qu'elle établit sa demeure, si éloignée de la Terre & de ses corruptions, qu'elle espéra avec ses soins la rendre un jour une fille achevée.

Cette Princesse avoit les plus beaux yeux du monde, ils étoient bleus, si animez & si vifs, que la pénétration de leurs regards rendit ce nuage de la même couleur. De-là vint que la Fée, en peine du nom qu'elle lui donneroit, la nomma la Princesse Bleu.

Sublime donna tous ses soins à faire que l'ame de la Princesse fût aussi belle que son corps étoit parfait ; elle eut la satisfaction de la voir dignement répondre à ses espérances. Bleu avoit le plus grand esprit de la Terre ; il fut embelli de toutes les belles connoissances, & à la noire science près, elle n'ignoroit rien. Elle avoit autant de raison que d'esprit. La Fée lui confia le sort qu'il lui falloit éviter. L'orgueil de la Princesse la pouffoit naturellement à son heureux destin, trouvant dans ses sentimens qu'il ne lui feroit pas aisé de s'accommoder d'un Prince, comme étoit la plupart de ceux qu'on voyoit sur la Terre.

Ce goût difficile plaisoit à Sublime. Elle n'avoit pas travaillé seule à donner ce logement si singulier à la Princesse Bleu. Il y avoit un fameux Magicien qui étoit son amy intime ; la médifance assuroit même qu'il y avoit quelque chose de plus, & que Thiphis (c'étoit ainsi qu'on l'appelloit) avoit depuis long-temps une galanterie avec elle ; ce qu'il y avoit de certain, c'est qu'ils ne faisoient pas une grande chose l'un sans l'autre, qu'ils se communiquoient tous leurs desseins, vivoient très-privément ensemble.

Thiphis avoit un fils nommé Zelindor, qu'il avoit eu d'une Reine qu'il avoit tendrement aimée. Ce Prince étoit si bien fait, il avoit tant de belles qualitez, & il sentoit déjà tant d'amour pour la Princesse qu'il voyoit souvent, que Sublime croyoit quelquefois que Zelindor étoit l'illustre Amant qui lui étoit destiné : mais elle perdoit bien-tôt cette pensée, ne voyant rien

d'opposé entre l'un & l'autre, & ne prévoyant pas qu'ils eussent de traverses à effuyer, quand Thiphis & elle auroient envie de les marier ensemble.

Mais laissons pour quelque temps ces paisibles habitans de l'air, il faut revenir à la Terre. Deux ans auparavant la naissance de la Princesse Bleu, il y avoit un jeune Monarque qui gouvernoit tout l'Univers, autant par son pouvoir, que par sa douceur & ses agrémens ; sa beauté même servoit à luy donner des sujets ; son nom étoit Printems. Toute la Terre étoit égayée sous son Regne ; tout fleurissoit sous son aimable Empire, & on l'aimoit jusqu'à l'adoration.

Mais les destinées ravirent bientôt à la Terre le charmant Printems : ce fut un deuil general que sa perte. La Reine son épouse se trouva grosse à sa mort ; & les Philosophes ayant dans ce temps-là réglé le cours de l'année, & divisé les Saisons, on donna le nom de cet aimable Roy à la plus agreable de toutes, qui depuis a toujours conservé le nom de Printems.

La Reine accoucha ensuite d'un fils, qui dans le premier âge fit voir tous les agrémens de son pere, ce qui obligea à l'appeller le Prince Verd. Son enfance fut si riante & si vive, qu'on ne sauroit le représenter dans les charmes brillans de sa belle jeunesse : on l'aima comme celui qui lui avoit donné la vie ; il faisoit entierement souvenir de luy ; & jamais fils ne fut si digne de son pere.

Sa Cour étoit belle & galante, & parmi tant de beautés qui briguoient à l'envie sa conquête, aucune n'eût la gloire de toucher un cœur superbe, que l'amour vouloit pourtant s'assujettir.

Il sortoit d'une victoire pénible, & il venoit de vaincre un vieux Prince, celebre par ses rigueurs, c'étoit un Tyran qui desoloit toute la nature : après quoi il ne chercha qu'à se délasser par des Fêtes galantes & des divertissemens continuels.

Le bruit de sa renommée voloit par tout, il ne fut pas ignoré de Thiphis & de Sublime, qui l'admiroient comme les autres. Zelindor étoit ému d'une secrète jalousie pour tant de louanges qu'on luy donnoit, & la Princesse Bleu encore plus émue, ne pouvoit s'empêcher en secret de se destiner à un Prince si charmant, & de souhaiter, au péril de mille travaux, qu'il fut celui qui luy étoit promis par les destinées.

Elle s'abandonnoit à ses pensées, voyant bien qu'elle n'aimeroit jamais un homme ordinaire ; & tout aimable & amoureux que luy paroïssoit Zelindor, quand elle le comparoit à ce qu'elle entendoit dire du Prince Verd, elle ne le trouvoit plus qu'un homme ordinaire.

La Fée Sublime lisoit dans le secret de ses pensées, & elle les approuvoit ; & comme elle se fioit entierement à son courage & aux grands sentimens dont elle étoit capable, elle luy permettoit quelquefois de descendre sur les montagnes, & de là dans les plaines, & de chasser avec ses quatre Princesses. Elle avoit même construit dans un valon une fontaine admirable, afin qu'elle pût se baigner quand elle seroit lassée, & qu'elle voudroit se rafraîchir.

La Princesse Bleu pouffoit même quelquefois ses promenades plus loin ; elle alloit dans les Citez voir les spectacles, & les autres choses curieuses ou divertissantes. Mais comme Sublime ne vouloit pas que l'on vît cette prodigieuse beauté, elle la rendoit invisible par le moyen d'un voile qui avoit le don de la soustraire aux yeux humains. C'étoit le voile d'illusion, qui cache les choses veritables, & qui fait paroître souvent celles qui ne le sont pas. En effet, quand Bleu se vouloit divertir, elle le mettoit sur sa tête, & en faisoit tenir les bouts par les quatre Princesses ; elle sembloit prendre incontinent la figure qu'elle vouloit : tantôt c'étoit un superbe édifice, une autre fois une cabane, une touffe d'arbres ou un obélisque, selon ce qu'elle imaginoit, & de cette sorte elle marchoit en fûreté.

Un jour qu'elle visitoit un Parc d'une beauté merveilleuse, elle entendit un bruit de chasse, soudain faisant déplier son voile mystérieux, elle voulut paroître une statuë de Girafol, couchée sur quatre piliers de saphirs ; sous cette forme elle vit passer & repasser plusieurs-fois toute la chasse, & chacun s'étonna de la merveille qu'ils voyoient : enfin elle aperçut un jeune homme à cheval, en qui la nature avoit déployé toutes ses perfections. Dès qu'il porta ses regards sur ce bel Ouvrage, il se jette legerement à terre, & ayant considéré quelque temps la statuë qui avoit tous les traits & tous les agrémens de la Princesse, & qui luy ressembloit si bien qu'on eût dit qu'elle étoit animée, il se mit à genoux tout éperdu ; Ô Dieu ! s'écria-t-il, pourquoi faut il que ce chef d'œuvre parte de la main d'un homme ?

La Princesse considoroit ce jeune homme inconnu avec d'étranges mouvemens, jamais rien de si charmant n'avoit paru à ses yeux ; il étoit d'une grandeur extraordinaire, mais sa taille avoit une beauté & un

agrément inexprimable. Son vifage étoit gay & riant, les Graces y avoient répandu tous leurs charmes.

Bleu se perdoit dans l'examen d'un homme si parfait, elle y trouva un poison mortel pour son cœur : Helas ! dit-elle en soy-même, feroit-ce celui dont les qualitez communes me doivent rendre si malheureuse ? car les beautez de la perfonne ne font rien fans les ornemens de l'esprit & les qualitez de l'ame.

Cette imagination luy duroit peu, & elle se flatoit que le dedans répondroit au dehors.

Le Prince pendant ces reflexions, étoit dans une confideration si attentive, qu'il en avoit oublié toute autre chose, quand une des jeunes Princesses propofa tout bas à Bleu, de leur permettre de faire un concert pour achever de le confondre.

L'aimable Bleu fouîrit, & luy dit qu'elle le trouvoit bon ; & lors les quatre Princesses chanterent distinctement ces paroles :

*Tu vois devant tes yeux ce qui seul peut charmer,
L'Objet seul que l'on peut aimer.
Il presente à ton cœur de glorieuses chaînes,
L'amour a fait pour toy ces liens précieux,
Espere, & souviens-toy qu'après de longues peines
On peut trouver un fort delicieux.*

Le Prince fut d'abord si épouvanté d'entendre des voix si belles sortir de ces colonnes de saphirs, & s'accorder avec une justesse qui alloit chercher dans son ame toute la disposition qu'il avoit lors pour la tendresse, qu'il ne favoit dans un si grand prodige si son état étoit bien naturel, & s'il ne demeurait pas toujours enchanté. Ces paroles se repeterent si souvent qu'il n'en perdit aucune, & se laissant emporter à une flateuse esperance : Que faut il faire, s'écria-t-il, pour meriter de brûler de ce feu. & pour en esperer la récompense ? : Quels travaux peuvent m'étonner ? Je ferois plus qu'Hercule.

Une seule voix luy répondit :

*Cherche, & trouve l'Objet qui t'a scû
plaire.*

La seconde pourfuivit :

Perfuade & plais à ton tour.

La troisi me continua :

*Qu'aimer soit pour ton cœur la principale
affaire.*

La quatrième finit en chantant :

L'amour est le prix de l'amour.

  la fin de ces paroles, Bleu de concert avec les Princesses disparut, & son voile la d roba aux yeux de l'Inconnu, qui demeura dans une forte d'étonnement qui approchoit de la stupidité. Où allez-vous ? s'écria-t-il encore, & s'arrêtant tout interdit : Qu'êtes vous devenuë, reprenoit-il, divine Figure, dont l'image est rest e si vivement empreinte dans mon cœur ? Mais quoi ! pourfuivoit-il, c'est un prestige, quelques charmes ont formé ce que j'ay v . Suis-je amoureux d'une statu , & pourrois-je  sperer d'être le Pygmalion de mon siècle ?

Après maintes reflexions, ce pauvre Prince eut beau appeller sa raison, elle ne le vint point secourir ; & quoi qu'il se pût dire sur la chimere qu'il aimoit, il l'aima, & cette fatale idée le suivoit & le pers cutoit par tout.

Cependant l'aimable Bleu n'étoit pas dans un meilleur état que luy. Elle n'avoit pris la resolution de le quitter si brusquement, & de disparoître   sa v  , que parce qu'elle vit bien que si elle dem uroit plus long temps, elle ne pourroit peut-être s'empêcher de se montrer tout   fait   luy dans sa forme naturelle. La fuite luy parut un moyen sûr de sauver sa gloire, & de cacher une foiblesse   laquelle elle auroit c d  malgré tout son courage.

Elle se rendit dans sa haute demeure avec un battement de cœur dont elle connut bien l'origine. Je cede donc   mon destin, disoit-elle, est-il bon, est-il mauvais ? J'aime un Inconnu qui peut-être n'a point de naissance, & dont le caractere me feroit rougir si je le connoissois. Mais non, reprit elle, si j'en crois mon cœur, tout répond en luy   une si belle representation ; je ne puis rien aimer qui ne soit digne que je l'aime.

Le Prince Zelindor se presentoit   elle le plus souvent qu'il pouvoit ; sa v   luy devenoit insupportable, elle l'accabloit d'une froideur qui le d sesperoit, elle étoit naturellement douce, il ne pouvoit comprendre d'où

venoit un si grand changement, elle devint rêveuse, & par conséquent solitaire : il craignit que quelqu'un ne l'occupât, il résolut de l'observer, & suivoit souvent de loin les pas de la Princesse.

Elle avoit chassé tout un jour, & sur le soir elle se rendit à cette admirable Fontaine que la Fée Sublime avoit faite exprès pour elle.

C'étoit des eaux claires qui couloient dans une Opalle brillante ; les derniers rayons du Soleil sembloient les percer pour y chercher leur demeure. Les feux qui partoient des yeux de Bleu faisoient encore un effet plus prodigieux, on eût dit qu'ils alloient allumer ces eaux, & embraser toute la contrée. Elle se baignoit, & son beau corps n'étoit couvert que d'un linge transparent. Ses Princesses étoient aussi avec elle, & quoi qu'ils fissent pour la réjouir, son esprit occupé ne pensoit qu'à l'aimable Inconnu.

Mais quelle joye & quelle surprise ! lorsque se joüant avec ses compagnes, elle l'aperçut tout d'un coup appuyé contre un arbre, qui la confideroit avec des yeux tout remplis d'amour.

C'étoit le Prince Verd ; quel autre au monde pouvoit être fait comme luy ? Le hazard l'avoit conduit là, & son ravissement, étoit extrême de trouver le merveilleux original de la belle Statuë qu'il avoit vûë, & qu'il avoit toujours depuis dans l'imagination. Il étoit charmé de voir qu'il y eût une fille au monde faite comme celle qu'il voyoit. Il se flatoit qu'elle ne seroit pas insensible à tout l'amour qu'il ressentoit, & que l'ayant par tout cherchée & trouvée enfin, les derniers Vers qu'on luy avoit chantez pourroient avoir leur accomplissement.

Dans cette pensée il confideroit avidement tant de merveilles qu'il avoit devant les yeux, quand la Princesse l'aperçut : elle étoit plongée dans l'eau. Elle se leva inconsidérément sans savoir ce qu'elle faisoit, & par là elle offrit de nouvelles beautés aux regards du Prince amoureux. La proportion & les graces de cette divine Figure luy causerent un si tendre transport, qu'il ne put s'empêcher de luy dire avec impetuosité tout ce qu'il ressentoit. Bleu ne pouvoit se cacher, elle n'avoit plus le voile d'illusion, il étoit à terre avec ses habits ; & à dire le vray elle n'en fut pas fâchée, & trouva quelque plaisir à l'effet que produisoit sa beauté. Il y avoit même tant d'esprit à ce que le Prince luy disoit, & ses sentimens paroissoient si nobles & si naturels, que la Princesse par un instinct qui est presque toujours sur, ne douta pas qu'il ne fût

celuy que le Ciel avoit fait naître pour son bonheur. Elle voulut luy répondre avec fierté, mais elle n'eut que de la modestie. En le priant de la laisser, elle le retenoit par une action passionnée ; elle vouloit qu'il ne luy parlât plus d'amour, & ses regards luy faisoient voir que son cœur en étoit tout rempli. Enfin il luy obéit : mais il obtint pour prix de sa soumission, qu'elle luy permit de se trouver le lendemain au même endroit.

Quand il fut parti, l'aimable Bleu prenant ses habits à la hâte, se coucha au bord de cette fontaine, en attendant que les Princesses fussent habillées ; mais elle n'eut pas le tême de rêver ; Zelindor l'aborda, & luy fit connoître qu'il avoit été témoin de ce qui venoit de se passer. Elle trouva son indiscretion grande, & elle la blâma. Ha, luy dit-il, je vous perds ! Et comme la penetration d'un Amant est extrême, il devina qui étoit son Rival : C'est le Prince Verd, luy dit il, & je n'en doute point. Je m'en étois presque bien doutée, dit la Princesse en elle-même. Vous l'aimez, reprit-il, je l'ay vû : mais tout le pouvoir de mon pere me manquera, ou je sauray bien empêcher qu'un autre ne jouïsse d'un bien que les soins de Thiphis ne m'ont que trop acquis :

Il la laissa avec ces paroles menaçantes. La Princesse se retira, bien résoluë de se confier à la Fée Sublime quand elle auroit vû son Amant, & qu'elle sauroit s'il étoit le Prince Verd.

Elle prévint que Zelindor se trouveroit le lendemain à son rendez-vous ; & s'adressant à un Pelican qu'elle aimoit fort, & qui avoit un esprit raisonnable, il mit le voile d'illusion dans son sein, à cette ouverture par laquelle il donne la nourriture à ses petits, & le porta au Prince, afin qu'il pût se cacher aux yeux de son Rival.

Il y avoit long-temps qu'il s'étoit rendu à la fontaine, & qu'il attendoit ; effet ordinaire de l'impatience des Amans. Le Pelican luy donna le voile, & luy, apprit de la maniere qu'il devoit s'en servir : après cela Bleu partit, & se rendit à la fontaine. Le Prince Verd courut au devant d'elle d'aussi loin qu'il la vit, & luy parla dans les termes les plus fort, les plus tendrez & les plus passionnez. La Princesse s'assit à terre ; il prit la forme d'un petit buisson d'épine fleurie : il étoit à genoux auprès Bleu. Il luy avoua qu'il étoit le Prince Verd ; elle luy conta aussi qu'elle étoit fille de la Reine des Indes, & luy dit tout ce qui luy étoit arrivé depuis sa naissance, & l'étrange habitation qu'on luy avoit donnée pour la garantir d'une inclination qui luy feroit

funeste, si elle n'étoit pas pour un Prince plein de merite : mais que neanmoins il falloit qu'il y eût entr'eux quelque opposition.

Tout étoit égal dans ces deux personnes ; & n'y voyant rien d'opposé, ils ne comprenoient pas qu'ils ne fussent point destinez l'un pour l'autre, puis qu'ils s'aimoient déjà avec tant de passion. Bleu luy dit qu'elle parleroit à Sublime, ne doutant pas qu'elle ne la mît absolument dans leurs intérêts. Il se jurèrent une fidelité éternelle, & se separerent.

Zelindor s'étoit rendu près de la fontaine, & n'ayant point vû son Rival avec la Princesse, il se douta de quelque mystere ; & ne voulant pas l'aborder, il porta ses pas d'un autre côté, & justement sur ceux du Prince Verd, qui ne se doutant pas de son malheur avoit ôté le voile d'illusion, & parut à découvert aux yeux de Zelindor. On ne peut exprimer sa fureur ; il connut par là l'intelligence qui étoit entre son Rival & la Maîtresse : & tout plein des impetueux mouvemens de sa jalousie il fut trouver Thiphis, à qui il fit part de toutes ses douleurs. Thiphis les écouta en pere tendre, & les partagea en homme qui peut tout : c'étoit un grand point.

Il alla sans tarder faire ses plaintes à la Fée Sublime, qui venoit d'être instruite par la Princesse Bleu de tout ce qui la regardoit : il ne la trouva pas disposée à entrer dans ses sentimens. Ils se parlerent l'un & l'autre avec tant de chaleur, qu'enfin ils se quitterent, se broüillerent & se separerent. Quand Thiphis avoit proposé à la Fée de donner Bleu à Zelindor, elle s'étoit moquée de luy, & luy avoit répondu que son fils n'étoit pas digne de pretendre à une personne de la perfection qu'étoit Bleu.

La broüillerie étant donc bien établie entr'eux, chacun retourna chez soy, & la Princesse Bleu renvoya son fidele Pelican au Prince Verd pour l'avertir de tout ce qui étoit arrivé, & luy marquer le lieu où il pourroit la Voir.

Ils se rendirent l'un & l'autre dans un bois de roses muscades, dont chaque arbre étoit environné de petits jassamins : un lieu si aimable sembloit être fait pour servir à la felicity de ces Amans parfaits. Ils s'apperçurent chacun au bout d'une allée prodgieusement longue ; & s'élançant ils commençoient à courre legerement, quand ils se sentirent arrêtez par les pieds : c'étoit des filets qui sortirent de la terre, & qui les fixerent sans pouvoir avancer. Ils étoient encore à une distance si éloignée l'un de l'autre qu'ils ne faisoient que se voir, & ne pouvoient pas se parler. (C'est tout en

amour de se voir quand on ne peut pas faire plus) Ces malheureux Amans firent cent efforts inutiles pour se débarasser, & par leurs gestes ils se témoignoiént assez leur douleur.

Les quatre Princesses se sentirent aussi prises de la même maniere, & tout ce qu'elles purent faire, ce fut de déplorer avec Bleu une aventure si facheuse.

La nuit vint, enfin ; il étoit inouï qu'une personne de l'importance de Bleu la passât de cette sorte, il falut s'y résoudre, ce ne fut pas sans verser des pleurs.

Le jour revint ; & dès qu'il parut on apperçut en l'air une Escarpolette galante, dont le siège étoit magnifique & commode, & les cordages de soye or & bleu étoient soutenus par quatre enfans aîlez qui arrêterent l'Escarpolette. Le Prince Zelindor descendit à terre, coupa les liens de l'aimable Bleu, & la pria de se mettre sur le siège : elle voulut faire de la résistance, il l'y mit de force, & se plaça à son côté.

Quelle douleur pour elle de quitter ce qu'elle aimoit, & de suivre l'objet de son aversion : & quel spectacle pour le Prince Verd qui voyoit son Rival enlever sa Maîtresse !

Elle se separoit pour la première fois de sa vie de ses quatre Princesses : elle leur fit un adieu bien tendre, & ces misérables percerent l'air de leurs cris douloureux.

L'Escarpolet s'éleva, & s'arrêta tout auprès du défolé Prince Verd ; & Zelindor pour insulter à sa peine, luy chan ta ces paroles :

*Rien n'est égal à mon amour extrême,
Rien n'est égal à mon bonheur :
Éclatez, transports de mon cœur,
Je vais posséder ce que j'aime.*

La Princesses sentit vivement le coup que Zelinder portoit au Prince Verd ; s'aidant de tout le feu de son amour, elle luy dit toute en larmes :

*Je te seray toujours fidelle,
Ton Rival ni la mort n'éteindront pas mes feux.
Aimons-nous tendrement tous deux,
Bravons la Fortune cruelle :*

*Quand deux cœurs sont unis d'une amour mutuelle,
Il vient un temps qu'ils sont heureux.*

Elle pleuroit en chantant. C'est depuis ce temps-là que l'on a fait des Operas où l'on suit encore cette methode.

Zelindor surpris d'une marque d'amour si, emportée, fit partir son Escarpolette, qui ne s'arrêta que le superbe Palais de Thiphis. Les jardins sur tout en étoient merveilleux ; c'est sur leur modele qu'on a fait ceux de Versailles.

On donnoit tous les jours des plaisirs à la Princesse, & ces jours si agréablement diversifiés auroient été des jours filez d'or & de soye pour une coquette : mais la constante Princesse n'y trouvoit que de l'amertume, & chaque journée luy duroit un siècle en la presence de Zelindor & absence du Prince Verd.

Thiphis luy même employoit ses soins pour la fléchir en faveur de son fils, & pour la convaincre qu'il étoit l'heureux Amant promis par les destinées. Il luy disoit qu'il ne falloit pas chercher une plus grande opposition que celle de leurs cœurs, puisque celui de Zelindor brûloit pour elle, & que le sien étoit tout de glace pour luy. Ah ! laissez-moy, répondit la Princesse, quel raisonnement pitoyable : Le Ciel me promet du bonheur par quelque opposition : mais ce n'est pas dans les cœurs qu'il la veut. Je ne saurois être heureuse qu'en aimant autant que je seray aimée.

Elle vivoit tristement dans ce beau lieu, tandis que la Fée Sublime, surprise de ne la point voir revenir chez elle, envoya son Pelican la chercher. Il fit tant de tours, qu'il arriva le lendemain du départ de Bleu dans cet aimable bois où le Prince & les quatre Princesses étoient arrêtées : il rompit les filets qui les retenoient avec son bec & ses serres. Le Prince Verd l'embrassa mille fois pour le remercier de sa délivrance ; après quoy l'oiseau le quitta, & ramena les Princesses auprès de la Fée Sublime.

Le Prince leur dit bien de belles choses, & elles à luy : mais il falut le quitter. Il sortit de ce petit bois, & ne vit devant luy qu'une plaine prodigieuse, sterile, & sans aucun arbre. À peine eut-il marché quelque temps, que le Soleil qui étoit dans sa force l'incommodoit extrêmement par sa chaleur ; & n'ayant mangé depuis trois jours il étoit presque à l'agonie. Il voulut donc rentrer dans le petit bois pour y trouver quelque soulagement :

mais il ne put en aborder, & les pas malgré luy le conduisoient dans cette affreuse étendue de pais si sec & si incommode.

Il souffroit, & son tourment étoit horrible : il avoit besoin de ses pensées tendrez pour arrêter ses desseins furieux, ayant souvent envie de se passer l'épée à travers le corps. Dans cet état affreux levant la tête vers le Soleil brûlant, il apperçut tout l'air obscurci sans en sentir de fraîcheur, & il ne savoit ce que c'étoit ; quand enfin démêlant les objets, il vit une multitude innombrable d'oiseaux de toute espece & de toute couleurs ; on en voyoit depuis le Phenix jusqu'au Roitelet. Son Messager de bonne nouvelle étoit à la tête de cette légion, son cher Pelican, qui s'arrêtant auprès du Prince, au même instant la plupart de ces oiseaux se posèrent à terre, les autres demeurèrent en l'air, & tous se joignant & se pressant formerent un Palais d'une structure nouvelle.

Le Prince fut très-surpris, il entra par un portique merveilleux. Les appartemens étoient bigarrez de mille couleurs différentes, les parquets étoient des coques des œufs de ces oiseaux, & les plafonds de cette matiere dont ils font leurs admirables nids.

Ce fut dans cette prodigieuse demeure que la Fée Sublime luy fit sentir qu'elle avoit quelque pouvoir sur ces mêmes airs qui avoient été jusqu'alors l'habitation de sa chere Princesse ; il fut toujours servi par son Pelican, & nourri des mets les plus délicieux.

Il pensoit incessamment à la Princesse Bleu, & il avoit résolu de prier le Pelican de chercher où elle pourroit être, quand il vit arriver un jour une femme de bonne mine, suivie de quatre Princesses. Il se douta que c'étoit la Fée Sublime : il se jeta à ses pieds, elle luy fit mille caresses, & l'aborda d'un visage riant.

Je desespérois, luy dit elle, de finir vos malheurs & ceux de la Princesse Bleu, Thiphis étant d'un savoir aussi grand que le mien : mais j'ay tant étudié votre destin, que j'ay enfin appris qu'aussitôt que je saurois ce qu'il y a d'opposition entre vous deux, les charmes de Thiphis se romproient, & que je n'aurois qu'à suivre mon Pelican : que je retrouverois la Princesse, & que je n'aurois qu'à la reprendre.

Je me suis creusé la tête inutilement à chercher cette opposition ; j'avoue ma stupidité ; je ne l'ay point trouvée : il y a six mois que je vis inquiète,

separée d'une fille que j'aime tant, & qui merite toute la vivacité de ma tendresse.

Je me promenois un jour pleine de tristesse, & je m'arretay insensiblement à confiderer l'œconomie excellente des fourmis. Il y avoit une de ces petites Republiques qui étoit occupé à son travail ordinaire ; je les observois avec plaisir, quand je m'apperçûs qu'elles faisoient de differentes figures, & qu'étant de petits corps joints ensemble formoient ces paroles distinctement :

*C'est dans le nom de ces Amans
Qu'on trouvera la fin de leurs tourment.*

Je frapay les mains l'une contre l'autre d'étonnement à cette vûë, & faisant ensuite un grand éclat de rire : Que je suis stupide, m'écriay-je ! ô prudence humaine, que vous êtes aveugle ! les plus simples en savent quelquefois plus que les savans.

J'admiray cent fois que ce fût si peu de chose qui m'avoit si long temps embarrassée, en avouant que le Verd & le Bleu avoient toujours paru au vulgaire des couleurs incompatibles ; mais j'esperay bien-tôt de les assembler par l'union des deux personnes qui en portoient les noms.

Aussi-tôt je suis venuë vous trouver, continua la Fée, & je vous prie, ne tardons pas d'aller chez Thiphis où nous trouverons la Princesse. Sera-t-elle encore fidelle, reprit le Prince ? Je vous en assure, continua Sublime. Allons donc, poursuivit-il. Et lors le judicieux Pelican prenant un vol rapide, il fut incontinent suivi de toute la maison volante, & l'on fit promptement un voyage qui ne promettoit que du plaisir.

Ce Palais s'arrêta près de celui de Thiphis, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. La Fée Sublime y entra sans obstacle, tenant par la main le Prince Verd, & suivie des quatre Princeses.

Thiphis étonné de les voir, ne sçût que faire ni que dire. La Princesse Bleu, qui revoit au bord d'une fontaine qui s'appelloit Lancelade, entendant du bruit tourna lentement la tête, & appercevant ce qu'elle aimoit le mieux au monde, elle se leva brusquement, & courut vers eux, toute transportée de joye. Je vous revois donc, s'écria le Prince, en se jettant à ses pieds, & vous me revoyez fidele comme je vous l'avois promis.

La Fée qui ne vouloit pas perdre le temps en des discours frivoles, ni s'amuser au defespoir de Zelindor, leur fit reprendre le chemin de leur Palais volant, qui les porta chez la Reine des Indes, mere de la Princeſſe Bleu.

Quelle joye pour elle, quelle allegreſſe pour ces fideles Amans ! Tout fut galant & ſuperbe dans des fêtes qui durerent long-temps.

Le jour de leurs Nôces la Fée Sublime leur donna des vêtemens dont la ſingularité n'a jamais eu de pareille, leurs habits enchantez étoient d'un tiffu d'herbes menuës, ſemées d'hyacintes bleuës, leurs mantaus étoient de même, doublées de mouſſe veloutée d'un verd naiſſant.

Ils parurent ſi beaux avec une parure ſi ſimple & ſi belle, & qui avoit tant de rapport à leurs noms, qu'on ne ſe laſſoit point de les admirer. On fit mille vœux au Ciel pour leur proſperité ; elle fut longue & durable, parce qu'il s'aimèrent toujours. L'union des cœurs peut ſeule faire le bonheur de la vie.

*Un rien ſepare les Amans,
On ſe perd faute de ſ'entendre.
En cet état-là qu'un Cœur tendre
Se dérobe d'heureux momens !*

Ce Conte ayant été ſçû par un des plus grans Princes de l'Europe, il le trouva ſi agréable, & le Prince Verd luy plut tellement, qu'il fit gloire de porter ſon nom.



LE PAYS DES DELICES.

CONTE.

UN Roy eut une fille belle en toute perfection ; elle devint amoureuse d'un brave Cavalier, fils d'un Roy, ennemi de son pere : & comme elle jugea bien qu'une telle inclination ne seroit pas approuvée, elle la cacha soigneusement, & résolut d'épouser son Amant en secret.

Bientôt après elle se trouva grosse ; elle craignit la fureur du Roy & pour elle & pour son enfant. Elle feignit d'être indisposée, & véritablement elle l'étoit : mais elle supposa un autre mal. Elle se tenoit enfermée dans son appartement, se laissant peu voir, & allant avec une seule Confidente se promener dans son jardin, au pied duquel étoit une belle riviere.

La Princesse étoit fort en peine du soin de l'enfant qui naîtroit ; elle n'en voulut confier la destinée à personne, & elle résolut de l'abandonner aux Dieux.

Elle donna la naissance à un Prince plus beau que l'Amour ; & après avoir arrosé son visage de ses larmes, la nécessité la forçant, elle le fit mettre

bien proprement dans un Berceau de bois de la Chine du plus beau lac du monde : elle orna ce cher Enfant de bijoux & de langes précieux, & commanda à sa Confidente de l'exposer sur la rivière.

Cette rivière se jettoit dans la mer. Le Berceau y fut porté avec rapidité, & il s'arrêta heureusement dans les filets d'un Pêcheur, qui surpris & ravi d'une rencontre si miraculeuse, accueillit ce bel Enfant, le fit nourrir par sa femme & s'enrichit de ses dépouilles.

Il nomma ce Prince *Miracle*, & l'éleva avec beaucoup de soin, mais selon la grossièreté de la profession.

Il devint grand, si bien formé, & si beau, qu'il méritoit d'avoir un autre théâtre que les bords de la mer, & un autre exercice que celui de Pêcheur.

Il étoit incessamment avec ses filets ou avec sa ligne & ses hameçons : mais il portoit des yeux bien plus capables de prendre des cœurs, que tout ce qu'il employoit pour prendre des poissons.

Il approchoit de sa vingtième année, & ne connoissant que son métier, un instinct naturel lui faisoit imaginer qu'il y avoit quelque chose de meilleur à faire pour lui ; quand un matin qu'il avoit toute sa pêche étalée au bord de la mer, il eut assez d'appetit pour vouloir déjeuner de quelques huîtres qu'il avoit prises.

Elles étoient excellentes en ces quartiers là, & il s'en faut bien que celles d'Angleterre aient un goût si exquis. Le Prince en mangea raisonnablement ; & en prenant une plus grande que les autres, comme il l'eut dans sa main, & qu'il portoit le couteau, elle s'entr'ouvrit d'elle même, & il en sortit une voix qui le fit trembler. Eh, mon pauvre Miracle, lui disoit cette voix, ne m'ouvres pas, ne me détruis point, respectes mon écaille qui est si belle & si polie !

Le Prince s'effraya, & il pensa laisser tomber l'huître. Ne vous étonnez pas, lui dit-elle, conservez-moy la vie, & donnez-moy la liberté ; rentrez dans votre barque, & voguez auprès de ce grand rocher qui est à deux cent pas d'icy, j'y fais ma demeure, je veux que vous m'y remettiez, je vous promets une belle récompense.

Miracle étoit humain, il sauta légèrement dans son petit vaisseau, tenant toujours l'huître merveilleuse. Mais qui vous a donné la faculté de la parole, lui dit-il ? Enfin mon fils, reprit elle, ce sont de grandes merveilles, il ne

vous importe de les favoir ; qu'il vous fuffife que je vous rendray dans peu un homme incomparable : je ne vous demande que quinze jours, pendant lesquels vous me viendrez voir. Vous êtes beau à charmer, vous avez la taille d'un Heros. Je vous apprendray toutes les fciences qu'un grand Prince doit favoir. Vous êtes Prince auffi, ne croyez pas être le fils d'un miserable Pêcheur ; auffi vous veux-je rendre digne de regner, & vous regnerez fi vous vous abandonnez à ma conduite : pofez moy là, voilà mon Palais. Adieu, jeune Miracle, jufqu'à demain.

On peut croire que Miracle fut bien furpris de tant de chofes étonnantes ; il ne dormit gueres de toute la nuit, & au point du jour, fans confiderer fi l'huître, jouïffoit encore des douceurs du fommeil, il s'embarqua & va à fon rocher, il l'appela avec toute l'inconfideration d'un jeune homme impatient. Il fortit quelque éclat brillant d'une concavité du rocher, l'huître parut.

Pour abreger mon Conte, je diray qu'il la fut voir quinze jours de fuite, & au bout de ce temps-là il fut le plus favant, le plus poli & le plus galant Prince du monde. Il avoit honte de fe reffouvenir de fon premier état, & il pria l'huître de le conduire aux grandes aventures.

Mon fils, luy dit-elle, je veux par mes confeils vous faire acquerir un Royaume, & vous rendre poffeffeur de la plus charmante Princeffe qui fut jamais : mais la conquête de l'un & de l'autre fe doit faire d'une maniere toute finguliere.

Écoutez-moy, ; il y a dans l'Univers un pays qu'on appelle *le Pays des Delices*, vous ne l'avez pas vû quand je vous ay montré la Geographie, il n'eft point fur la Carte, c'eft un myftere que cela.

Vous comprenez bien par le nom de ce pays, qu'il a toutes les beautez enfemble ; laissez aller vôtre imagination, elle demeurera encore bien au deffous, & ne fauroit paffer à tous les charmes qui compofent cet agreable Empire.

La Souveraine de ces lieux charmans fe nomme Faveur ; elle nâquit des deux plus parfaits Amans qui euflent jamais été. Cet Empire n'eft gueres peuplé, les habitans font femblables aux Dieux, la Princeffe eft divine. Ce pays eft une prefqu'Ifle ; il n'eft feparé de celui des Avances que par une muraille de lait qui atteint jufqu'aux cieux. Il femble que ce n'eft rien : mais

s'est tout pourtant ; & le bronze & le fer ne sont pas plus forts ; les oiseaux même n'ont point de communication d'un Royaume à l'autre.

Il y a une Princesse aussi dans les Avances, & qui les fait toutes, pour decevoir ceux qui aspirent à aborder dans le Pays des Delices. On n'y va que par mer. Cette Princesse a un faux air de Faveur, & bien des gens se contentent d'elle, croyant que c'est Faveur.

La mer qui entoure presque tout le Pays des Delices, est toute pleine d'Avanturiers qui cherchent ses heureux bords : mais il est très-difficile d'y avoir entrée, & peu de ceux qui ont le bonheur d'y arriver y font un long séjour.

Prenez, continua l'huître, cet habit qui est moins superbe que galant, il est attaché à cette branche de corail. Voilà des lignes & des hameçons, & dans ce vase d'ambre gris vous trouverez votre nourriture. Mettez tout cela dans votre petite barque, & la laissez aller, elle s'arrêtera quand il en fera temps, & lorsque je vous croiray heureux je vous iray voir. Adieu, mon fils.

L'huître rentra dans le rocher, & le beau Miracle s'ajusta de son habit, prit son vase & ses lignes, & laissa aller sa barque au gré des vents & de la fortune.

Après quelques jours de trajet, un matin à son réveil il luy sembla que l'air qu'il respiroit étoit plus pur que de coutume. Il aperçût la terre, une terre qui causa quelque émotion à son cœur ; les arbres en étoient hauts & verts ; mille oiseaux d'un plumage rare, & dont le chant étoit harmonieux, faisoient retentir tout le rivage. Mais quel aspect Miracle n'aperçût-il pas sur la mer ! Il vit de loin une superbe Flote, où il sçût depuis que c'étoit un puissant Empereur, qui fit d'inutiles efforts pour aborder dans le Pays des Delices, Il vit des Navires magnifiques qui firent aussi peu de progrès. Il remarqua dans quelques Vaisseaux beaucoup de Dames voilées qui ne purent aborder, & qui étoient incognito. Il remarqua une quantité innombrable d'hommes bien faits qui tentoient vainement la descente dans ce charmant pays.

Eh ! que feray je moy, s'écria le Prince Miracle ? Comment, seul ! Et de quelle maniere entrerois-je dans un pays où je desire déjà si passionnément d'être.

Sa barque tourna d'elle même ; & prenant un chemin particulier, il fut encore un jour à voguer : & laissant enfin tous ces vaisseaux, il s'en offroit peu à sa vûe, quand la barque s'arrêta dans un endroit solitaire & très-agréable. Miracle ne savoit s'il mettroit pied à terre, & s'il oseroit descendre dans ce pays charmant. Il ajusta ses hameçons, & s'amusa à pêcher, en attendant qu'il eût pris sa résolution : & comme il étoit de la sorte, un petit bruit luy fit tourner la tête : il aperçût entre quelques arbres une personne si charmante, que par un pressentiment trop vrai , il ne manqua pas à la prendre pour Faveur. C'étoit elle aussi qui se promenoit ainsi solitaire.

Si vous n'êtes pas une Déesse, luy dit le Prince, vous devez être Faveur. Je suis celle que vous dites, reprit elle, avec un souris charmant : Mais, agréable Pêcheur, continua-t-elle, avez-vous fait quelque belle prise ? Jetez un peu votre ligne. Le Prince luy obéit, tout interdit, & quand il la retira, ses hameçons étoient tous chargés de pierreries les plus rares, & les mieux mises en œuvre. Faveur en fut ébloüie, le Prince en fut étonné ; il les jeta aux pieds de la Princesse, & s'y élançant en même temps : J'aspire à d'autres trésors, luy dit-il, & depuis que je suis frappé de l'éclat de vos charmes, je ne puis aimer que vous.

Bien d'autres m'aiment, luy répondit la Princesse ; je ne puis me donner qu'au plus fidele, on l'est un temps, mais on ne l'est pas toujours : voilà pourquoy personne ne me possède qu'imparfaitement. C'est toujours beaucoup que d'entrer dans le Pays des Delices ; vous y êtes, craignez de n'y pas demeurer longtemps.

Disant ces paroles elle s'avança pour s'en aller. Le Prince la voulut suivre : Je ne saurois demeurer avec vous, luy dit-elle. Elle partit ; & le Prince la voulant retenir, un de ses rubans luy resta dans la main, & sa course fut si prompte & si précipitée, que demeurant tout épouvanté, sans qu'il luy fût possible de faire un pas : Legere Faveur, s'écria-t-il, vous vous envoliez bien vite, je vous perds au moment que je vous ay.

À ces paroles il se trouva dans une barque, & quoy qu'il pût faire, il luy fut impossible de regagner aucun Port.

Ce n'étoit pas la même barque qui l'avoit conduit dans ce climat, elle étoit plus propre & plus commode : il y avoit une petite chambre avec un lit, afin qu'il pût se reposer quand la fantaisie luy en prendroit. Deux jeunes

garçons la conduisoient, & avoient le soin de donner à Miracle ce qui luy étoit nécessaire : il avoit tous les jours un habit neuf, chose essentielle pour plaire à la plûpart des Dames.

Le Prince le favoit bien, aussi prenoit-il un grand soin de se parer.

Il fut long-temps à ne faire que voir le Royaume des Delices, & à desirer la charmante Faveur, mais c'étoit tout. Il ne pouvoit prendre terre, il crut y aborder, & c'étoit le Royaume des Avances. La Reine étoit sur le Port ; de loin il la prit pour Faveur ; il vola à elle, & il n'y trouva aucun empêchement. Elle le reçût de la maniere la plus obligeante, & à laquelle il s'attendoit le moins.

Il fut très-étonné quand il connut sa méprise. Ah ! ce n'est pas la divine Faveur, dit-il, tout hors de luy. Avance fut piquée, mais ce n'étoit pas son caractere de rebuter les gens ; elle alla pour Miracle jusques à la bafesse, elle ne le toucha point. Elle avoit un certain air qui paroissoit quelquefois très-charmant ; à la voir de certain côté elle étoit très-agreable, mais par d'autres elle étoit rebutante : elle ne plaïoit gueres aux personnes d'un goût sensible & délicat.

Le Prince Miracle quitta bientôt le pays & la Reine ; il regagna sa petite barque, & dès le lendemain il reçut un nœud d'épée de la part de la Reine des Avances : elle continua les jours suivans à l'accabler, & non pas à le satisfaire.

Il cherchoit toujours quelque entrée favorable au Pays des Delices, & comme cela arrive souvent, il s'y trouva lors qu'il s'y attendoit le moins. Il ne vit qu'un peuple charmant, jeune & beau : les uns étoient gais, les autres sous des airs froids renfermoient les plus délicieux contentemens. Il n'y avoit pas beaucoup d'habitans naturels, & il étoit rare que les étrangers s'y fissent un long séjour. La terre produisoit d'elle-même sans le secours de l'art ; il n'y avoit aucune sorte d'ouvriers : de grands Magasins de tout ce qu'on pouvoit desirer se trouvoient dans ce beau Pays. On n'y voyoit point de Villes, mais de magnifiques Palais, avec des Jardins d'une beauté extraordinaire. Miracle ne put aborder celui de Faveur, il y avoit bien des gardes à passer ; celles des Caresses étoient à la porte de son appartement.

Il fut bien logé, comme on le peut croire : mais il ne voyoit Faveur que de loin. Il s'étonnoit de sentir un Printemps éternel dans ce charmant Pays :

mais on luy dit que, comme la plus aimable chose du monde qui seroit toûjours ennuyeroit horriblement l'esprit & l'humeur de l'homme, aimant la diversité, il y avoit dans plusieurs endroits du Pays un chaud exceffif, & dans d'autres un grand froid , & cela pour contenter les voluptueux. Le jeune Miracle voulut y aller. Quand il commença à sentir le chaud, il vit au bord des forêts ou dans des prairies des tentes superbes où l'on pouvoit goûter la fraîcheur. Des rivières d'eau de senteur offroient un bain agreable, & tout ce que l'imagination humaine a inventé de vif & de delicat s'y trouvoit.

Au lieu où le froid dominoit il y avoit de grandes Places publiques où l'on donnoit divers spectacles, des Palais fort beaux où l'on faisoit des bals ; des appartemens particuliers, avec de bons feux de bois d'Aloës & de Calambour : les bougies qui éclairoient étoient faites de ces gommès précieuses qui sont seulement en Arabie, & l'on bafinoit les lits avec une legere braise de grains de Coriandre.

On ne craignoit point les vapeurs dans ce Pays-là, la cause en étoit inconnüe.

Enfin le beau Miracle s'approcha de Faveur, & elle luy fit envisager qu'elle se donneroit à sa perseverance, s'il continuoit dans une maniere si propre à persuader sa fidelité.

Il fut peu avec elle ; & contraint encore une fois à regagner sa petite-barque, il erra long-temps, & les Châteaux en Espagne qu'il faisoit étoient sa seule consolation.

L'Huître favorable qui l'avoit aidé jusques-là n'étoit pas une Huître ordinaire ; elle avoit la même origine de Venus, elle nâquit au même moment & de la même sorte : elle regnoit sur la Mer comme la Déesse sur la Terre, & elle étoit toute puissante auprès de sa Sœur. Elle aimoit Miracle, qu'elle regardoit comme un enfant des Eaux, & qu'elle vouloit rendre heureux : elle disposa tout en sa faveur.

Il rentra dans le Pays des Delices, tout luy rit à cette fois. Tous les habitans venoient au devant de luy avec des chapeaux de roses sur leurs têtes, jettant des fleurs sur son passage ; & parfumant son chemin comme on faisoit autrefois au grand Alexandre. Il n'étoit pas tout à fait si grand que luy, mais il fut plus heureux.

Mille fons charmans s'élevoient jufques aux Cieux, quand au travers d'une foule de peuple agreable il apperçut la Caleche de Faveur. Voicy de quelle maniere étoit fon équipage.

Cette Caleche étoit doublée d'une magnifique étoffe jaune piquée, matelaffée, & pleine des plus rares odeurs. Le Cinamome des Anciens n'y étoit pas oublié, les rideaux étoient de peaux d'Efpaña, attachez avec des cordons jaunes & argent : par cette couleur on voit bien que la Princeffe devoit être brune. Les glaces du côté étoient d'un feul diamant, il n'y en avoit point devant, parce que l'Amour étoit le Cocher, & que rien ne doit feparer Faveur de l'Amour. La Joüiffance étoit auprès de ce Dieu, habillée en Efclave ; car il la tient fouvent pour telle, quoi qu'il tient tout d'elle. Huit beaux chevaux poudrez de poudre de Chypre traînoient l'Amour & fa fuite ; l'Heure du Berger fervoit de poftillon, & les Plaiïirs procedoient & fuivoient cette Caleche admirable. Faveur y étoit affife, elle s'appuyoit un peu fur la Modestie qui étoit près d'elle ; les Graces étoient aux portieres, & la plus jolie entre les genoux.

Tout ce brillant équipage s'arrêta devant l'aimable Miracle ; la Modestie luy ceda fa place, & Faveur fut à luy par le commandement de l'Amour. Il nâquit des fruits charmans d'une union fi defirée. Le Prince fut tout le refte de fa vie heureux, toujours dans les delices, & toujours comblé de Faveurs.

Il mourut dans une grande vielleffe, & fa vie ne luy parut qu'un moment à l'heure de fa mort.

Faveur fe devoit à d'autres ; elle fait la felicité des Mortels.

*Heureux qui peut vous obtenir,
Faveur, prife d'un cœur fidele & tendre,
Vous vous faites long-temps attendre,
Et bien malaiïément on peut vous retenir.*



LA PUISSANCE D'AMOUR.

CONTE.

IL y eut autrefois dans l'Arabie heureuse un grand Magicien. Son fils s'appelloit Panpan, Prince de Sabée Les secrets de l'art de son pere ne purent lui donner rien d'acquis, parce que la nature toute seule le rendit parfait, soit pour les charmes de la personne, soit pour les dons de l'ame & de l'esprit.

Panpan brilla dans le monde dans un âge qui ne le separoit pas encore de l'enfance. Il fut les delices de tous les yeux qui le regarderent, & il porta des desirs de l'aimer dans tous les cœurs.

Comme il avoit un grand feu dans l'esprit, qu'il étoit dans une Cour galante, la premiere jeunesse fut pleine d'impetuosité. L'emportement de ses sens guida son cœur ; Il eut autant de Maîtresses qu'il vit de beautez. On ne luy foisoit pas une longue resistance.

Mais l'Amour n'étoit pas content de ces conquêtes frivoles, il vouloit faire un autre usage d'un cœur sur lequel il vouloit prendre de veritables droits.

La Princesse de l'Arabie heureuse qui se nommoit Lantine, étoit née pour l'assujettir. Sa personne étoit si aimable & si gracieuse, qu'on ne la pouvoit

voir sans sentir des mouvemens qu'elle seule étoit capable d'inspirer.

Sa taille n'étoit pas grande : mais elle étoit si aisée, elle marchoit , elle dançoit avec tant de grace, qu'elle plaçoit par toute son action. Ses yeux étoient le trône de l'Amour, ou plutôt elle n'avoit pas un regard qui n'eût un Amour en particulier. Le desir de plaire étoit aussi le plus fort de tous les desirs : de là vint qu'elle prit des manieres coquettes, & qu'elle devint coquette. Tout aimoit autour d'elle, & tout esperoit d'être aimé.

Le Seigneur du Roc affreux se mit sur les rangs comme les autres. C'étoit un Enchanteur qui voulut employer la force de son art pour se rendre possesseur d'une si charmante personne. Il se lia, pour réussir dans ses desseins, avec la Fée Absoluë, qui avoit un grand pouvoir sur la Princesse de l'Arabie heureuse : il la ravit, & la tint un temps considerable dans une espece de captivité. Ses agrémens & sa douceur l'obligerent à luy rendre sa liberté. Elle revit ses peuples, & sa presence ramena les Fêtes & les Jeux.

Ce fut dans ce temps que le jeune Prince de Sabée vit la belle Lantine : la voir & l'aimer furent la même chose. Mais qu'il trouva son cœur changé ! Ce n'étoit plus ce cœur volage si penetré de tant de traits differens, & si capable de prendre l'impression de toute sorte d'objets. Ses sentimens si fougueux devinrent solides, cette legereté impetueuse se passa, & tout ce feu se fixant pour la Princesse, il crut dès ce moment qu'il l'aima, n'avoir jamais aimé qu'elle.

Ce ne fut pas le seul effet de la Puissance d'Amour ; le même miracle se produisit dans l'ame de Lantine, elle ne voulut plus plaire qu'à un seul. Elle connut qu'elle étoit aimée du Prince Panpan, elle l'aima à son tour. Elle n'eut plus de desir, que pour luy, & se renfermant dans le plaisir de cette conquête, elle haïssoit les charmes quand ils continuoient de luy gagner des cœurs.

Il y avoit un jour de l'année qui étoit destiné pour recevoir les tributs que tant de Princes faisoient à la Princesse. Ils étoient tous assemblez au pied de son Trône dans une grande Salle pleine de Courtisans. La Princesse avec sa suite la traversa, monta sur ce Trône, y brilla un moment ; & se dépouillant, pour ainsi dire, d'une majesté embarrassante, elle passa seule, dans un magnifique Cabinet, où l'on faisoit entrer l'un après l'autre chacun de ses illustres Tributaires.

Ils luy firent des presens d'une magnificence & d'une galanterie extraordinaire ; & quand ce fut le tour du Prince de Sabée, qu'elle n'avoit point encore vû jusqu'à ce moment, elle eut une surprise qu'elle ne put cacher.

Elle vit un jeune homme d'une taille agreable, & d'un visage si charmant, qu'elle luy donna avec toute son attention la plus sensible tendresse de son cœur. Il avoit les traits reguliers, de grands yeux noirs, vifs & passionnez, la bouche soûriante, de belles dents, une grande quantité de cheveux bruns & frisez, plantez avec un agrément sans pareil sur le haut de sa tête ; ils faisoient une pointe extrêmement marquée, qui luy donnoit une physionomie singuliere qui plaifoit.

Panpan avoit déjà vû la Princesse, il en étoit amoureux. Il se presenta devant elle d'un air hardy : mais les premiers regards qu'elle jetta sur luy l'humilierent. Il voulut la regarder, il ne l'osa faire. Il baissa la tête ; & mettant un genou devant elle, il demeura tout interdit. Son silence fut long. Enfin parlant avec une voix timide : Je n'ay rien à vous donner, luy dit-il ; vous avez tout quand vous avez mon cœur, je vous apporte les hommages. Ce que les autres vous donnent est indigne de vous ; ce que je vous offre seul peut vous être offert. Je le reçois, luy répondit la Princesse, je méprise tout le reste ; soyez fidele.

Le Prince se retira, pour faire place à ceux qui restoient encore à paroître. Il fortit, l'ame penetrée d'amour ; celle de Lantine en fut vivement atteinte.

Le lendemain la Princesse fit prendre cet amas de tant de belles & riches choses qu'on luy avoit données ; elle en fit dresser un trophée, qui étoit renouë avec des ceintures magnifiques, où l'on voyoit écrits ces quatre Vers en lettres de Pierreries.

*Superbes raretez, presens si précieus,
Que le destin vous est contraire,
Vous n'êtes pas celui que je cheris le mieux ;
Cédez, cédez au seul qui m'a sçü plaire.*

L'esperance du Prince Panpan fut merveilleusement flatée par un aveu si delicat où personne n'entendoit rien, & dont il connoissoit tout le charme. Il goûta quelque temps une felicité parfaite dans les manieres tendres &

sensibles de la Princesse d'Arabie : mais quoi ! elle étoit trop aimable, pouvoit il long-temps être heureux ?

La jalousie se mêla de le tourmenter ; il avoit autant de Rivaux qu'il voyoit d'hommes. La Fée Absoluë luy déroboit souvent l'entretien de sa Princesse ; le Seigneur du Roc affreux l'obsédoit de près, & cent autres l'incommodoient par des assiduez éternelles.

Il étoit dans une peine extrême pour faire savoir à Lantine tout ce qui se passoit dans son cœur : mais il n'avoit aucune intelligence avec elle. Il étoit bien éloigné d'avoir la science de son pere ; il regrettoit la mort de ce grand Enchanteur, dont le pouvoir l'auroit secouru au besoin.

Il devint rêveur & solitaire. Il s'étoit retiré une fois dans une Orangerie ; il prit les Vers d'Anacreon, croyant que la lecture d'un Poëte si agreable dissiperoit pour un moment son chagrin : il le feüilleta. Il ne faisoit que le parcourir, quand il tomba sur l'Ode troisième. Cette ingénieuse description de l'arrivée & de la malice de l'Amour l'occupoit avec quelque plaisir, lorsqu'un éclat ébloüissant luy frapa les yeux, & luy fit tomber le livre des mains. Sa vûë s'étant rassurée, il vit l'Amour luy même comme on nous le represente, bel Enfant nud, armé d'un Flambeau, d'un Arc, & de ses Flèches.

Que vois-je ! s'écria Panpan. Est ce que je lis encore, ou vois-je en effet ce que je lisois ? Tu vois ton Maître, luy dit l'Amour, tu vois le Seigneur de toute la nature. En vain tu regrettes les secours que ton pere te pouvoit donner ; si je te favorise, tous tes desirs s'accompliront. C'est moi qui suis le pere des Fées & de tous les Enchanteurs. Tout Enfant que je paroïs, j'ay donné la naissance aux plus grandes Puissances du monde ; & tel que tu me vois, je suis le plus grand Sorcier qu'il y ait jamais eu. À quoi sert tout cela, reprit Panpan, si vous ne voulez m'être bon à rien ? J'aime Lantine, j'en suis peut être aimé ; rompez les obstacles qui nous separent, unissez nous. Vous allez bien vite, mon Cavalier, répliqua l'Amour : vous ne faites que de commencer le Roman de votre vie, & vous en voudriez voir le bout. Je vais quelquefois aussi promptement que vous le desirez : mais dans votre affaire la destinée resserre un peu mon pouvoir, & j'avouë franchement aussi, que je me veux un peu divertir par la diversité des aventures, par où je pretends vous conduire.

Panpan l'alloit conjurer d'abreger ses peines, & s'alloit peut-être embarasser dans un long discours. Il ouvroit la bouche pour le commencer,

quand il ne vit plus rien auprès de luy qu'une grande trace de lumiere, & une Flèche à ses pieds.

Ah Sorcier ! s'écria-t-il en la relevant, qui jettes tes charmes dans le fonds de mon cœur ; fais que la durée en soit éternelle par une abondante fuite de douceurs.

Il crut que l'Amour l'aideroit. Dans cette pensée il resolut d'aller au Palais où l'on retenoit sa belle Princesse ; il avoit à sa main la Flèche que ce petit Démon luy avoit laissée, Il fut bien étonné de trouver des Corps de Gardes avancées dont l'espece le surprit. C'étoit une rangée de Statuës de marbre, qui toutes avoient l'arc tendu. Elles décocherent leurs traits dès qu'il parut de loin, & il connut bien qu'il ne pouvoit approcher sans un évident peril de sa vie.

Il s'arrêta comme on le peut juger, & voulut prendre une autre route : mais ces mêmes Archers se presentoient toujours.

Le pauvre Prince s'effraya, & jugea bien qu'il n'y avoit que le Seigneur du Roc affreux qui pût animer les pierres mêmes pour sa ruïne.

Que feray-je ? disoit-il tout desolé. Je ne vaincray jamais ces guerriers si terribles. Il soupiroit, il se tourmentoit, il ne savoit que faire. Enfin il s'avisa de prononcer cette invocation à l'Amour.

*Ô ! toy dont le pouvoir s'étend jusqu'aux Enfers,
Charmant Sorcier ; donnes-moy ta science,
Ces obstacles me sont offerts
Pour me faire sentir d'un Jaloux la puissance :
Je perds Lantine, je la perds,
Si je n'ay pas ta magique assistance.*

À peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit tout animé ; & se ressouvénant de la Flèche qu'il avoit à la main, il crut qu'elle valoit bien la Baguette de la plus grande Fée : de sorte qu'il la lança avec vigueur contre l'Escadron armé. Elle toucha tous ces Fantômes, qui baissant leurs Arcs, & mettant un genou en terre, s'ouvrirent, & laisserent un espace par où le Prince pût passer. Il reprit sa bonne Flèche, & s'avança tout joyeux. Il traversa un Parc d'une beauté merveilleuse, & il découvroit déjà le Palais tant désiré, quand il aperçut une pallissade qui s'élevoit insensiblement, formée de Tubereuses, d'Oeillets, de Jacinthes & de Jonquilles.

Qu'est cecy, s'écria Panpan un peu étonné ? Ce ne fera qu'une foible résistance, & se prenant à rire, il dit assez gayement :

*Sorcier, charmant Sorcier, je ne t'invoque pas ;
Cet obstacle est peu difficile,
Pour le franchir sans toy tout doit m'être facile,
Des Fleurs n'arrêtent point mes pas.*

En disant ces paroles il crut d'un coup de pied abattre cette palissade. Il fut épouvanté de voir qu'elle étoit plus ferme qu'une muraille de bronze. Je reconnois la Fée Absoluë à cet enchantement, reprit-il ; voicy de ses artifices pour m'interdire la vûe de ma belle Princesse.

*Ô toy ! s'écria t-il, viens vite à mon secours,
Détruis ce surprenant mystere,
Cher Maître de mon cœur, Protecteur de Mes jours.
Tu m'es encore neceffaire.*

Et se ressouvenant de sa bonne Flèche, il en presenta la pointe à cette aimable palissade, qui se separant aussitôt, luy laissa un passage parfumé. Le Prince de Sabée avança, & n'ayant plus qu'un parterre à traverser, il le vit se changer, en un Lac d'une prodigieuse étendue. Il s'arrêta assez interdit ; car il ne pensoit à sa Flèche que quand il avoit invoqué l'Amour. Il la posa à terre, pour détacher un cordon de soye qui tenoit à une petite barque, & dans le même temps la Fée Absoluë se presentant à luy, ramassa cette Flèche. Innocent, luy dit elle, oublies-tu ainsi tes plus fortes armes ; Pour moy qui en connois toute la vertu, je m'en serviray pour te nuire. Et lors rompant ce frelle bois en mille morceaux : Matière combustible, s'écria-t-elle, en le jettant dans le Lac, faites vôtre effet. Et lors s'allumant de luy même, cette Flèche produisit un grand feu, qui consumma dans un moment toutes les eaux : il demeura vif & clair en élevant ses flammes jusqu'au Ciel.

Le Prince de Sabée fut desesperé de la sottise qu'il avoit faite, d'avoir abandonné sa bonne Flèche : ainsi d'ordinaire on ne reconnoît les fautes que l'on fait que lors qu'on en sent le préjudice. Il demeura les bras croisez, à considérer l'impetuosité de ces flammes, & il étoit dans une tristesse profonde.

Veux tu embraser tout l'univers, dit-il, enfin Démon cruel ? Voilà de tes tours ; après les biens que tu m'as laissé goûter, tu m'en fais trouver la perte

insupportable. Tu changes suivant ta nature, tu m'abandonnes, & tuournes à mon dommage les mêmes faveurs que tu m'avois faites.

Le jeune Prince se tut après ces mots, & se mit à penser avec une grande application de quelle sorte il pourroit surmonter son malheur. Enfin il se souvint qu'il ne vivoit que dans les flammes depuis qu'il aimoit Lantine, & qu'un feu allumé par les traits de l'Amour ne sauroit offenser la personne. Peut-être continua-t-il, que ces flammes qui me paroissent si terribles sont semblables aux exaggerations dont se servent les Amans, & que je ne trouveray rien moins que ce que je crois voir. À tout hazard je risque peu de chose ; dans la fureur où je suis j'aime autant mourir que de ne voir point Lantine.

En achevant ces paroles, il se jeta tête baissée au travers de ces feux. Il crut être dans un bain délicieux ; il alloit & venoit parmy ces flammes avec autant de facilité que s'il eût été dans un jardin. Il sentoît une certaine volupté qui enchantoit ses sens : il luy sembloit qu'il ne luy manquoit que la présence de sa chere Princesse ; encore croyoit-il quelquefois qu'il s'en pouvoit passer. Il avouoit en luy même que bien souvent les plaisirs de l'imagination valent mieux que les plaisirs réels.

Tandis qu'il est si paisiblement dans un lieu qui devroit être si chaud, la Princesse de l'Arabie heureuse étoit renfermée dans un Palais par les soins de la Fée absoluë, par la jalousie du Seigneur du Roc affreux. Elle n'avoit d'autre compagnie que celle de ses Filles, qui tâchoient avec empressement de la divertir, mais qui n'y réussissoient pas toujours. Elle avoit des momens sombres, & sa gayeté naturelle se perdoit bien souvent dans le souvenir qu'elle avoit du Prince de Sabée.

Elle étoit un soir toute seule dans sa chambre, assise au coin de son feu, un pied appuyé sur la grille, sa vûë étoit attaché sur quelque Peinture agréable. Elle l'en détourna par un petillement extraordinaire qui venoit de son feu, elle y porta ses regards, il en sortit un nombre infini d'étincelles qui volerent autour d'elle, & qui s'attacherent à ses habits.

Elle eut peur d'être brûlée, & les secoua avec promptitude : mais toutes ces étincelles l'environnerent, & sembloient se jouer en cent façons différentes, faisant le même bourdonnement des abeilles. Lantine s'accoutuma bientôt à cette nouveauté, voyant que ces feux n'avoient point de malice. Elle les trouva fort jolis ; ils se posoient sur son visage & sur toute

la personne : & voulant essayer d'en prendre, ils avoient une grande subtilité à s'échaper. Enfin elle en attrapa un : mais elle sentit un chatouillement extraordinaire dans la main, de sorte qu'elle l'ouvrit promptement. Et lors ils se rassemblèrent tous vers le milieu de la chambre ; & se dissipant tout d'un coup, Lantine vit en leur place un petit vieillard, qui avoit une barbe aussi grande que luy : il avoit le teint frais, les yeux vifs, & l'air souïrant.

Elle n'eût point de frayeur, & cela devoit paroître fort-étrange ; au contraire elle s'appaocha gayement de luy. Pere de tous les humains, luy dit-elle, ne croyant pas si bien dire, à vôtre longue barbe je vous crois tel, d'où venez vous ? que voulez vous ? Je viens de quitter Panpan, luy répondit-il ; je veux vous unir, si vous vous abandonnez à ma conduite, & si vous faites exactement ce que je vous diray. Vous avez raison de m'avoir nommé comme vous avez fait. J'ay vû l'enfance du monde, je suis l'Amour. L'Amour, s'écria Lantine, l'Amour vieux & barbu ! on le peint si beau & si jeune. N'en savez-vous autre chose, reprit-il ? tenez je vais paroître à vos yeux comme je suis devant Pfiché. Et se metamorphosant dans un clin d'œil, elle fut surprise de la belle forme & de la beauté merveilleuse. Ne vous étonnez pas, poursuivit-il, je puis changer aussi souvent & aussi promptement que les décorations de l'Opera. Vous êtes donc plus qu'une Fée, luy répondit-elle. Bon, répart-il, leur science est bien au dessous de la mienne, mes enchantemens passent tous les autres enchantemens, je suis le seul veritable Magicien.

Il luy recita lors ce qu'il avoit fait en faveur de Panpan, & comme il le tenoit fraîchement au milieu des flammes. Voudriez-vous le venir trouver, poursuivit-il ? Je suis gardée dans ces lieux d'une maniere trop exacte, luy répondit-elle, je n'en puis sortir. Ne vous ay je pas dit, répliqua-t-il, que j'en say plus que personne, & que je puis renverser tous les desseins du Seigneur du Roc affreux & de la Fée Absoluë ? Mais la bienfiance ne veut pas que j'aïlle trouver le Prince de Sabée, reprit-elle, il seroit plus dans l'ordre de me l'amener. Eh bien, dit l'Amour, parez-vous & toutes vos Filles aussi ; je viendray vous prendre dans deux heures, je veux vous donner une Fête galante, & j'y conduiray Panpan.

L'Amour se separa ainsi de la Princesse. Elle fit appeller toutes ses Filles, elle leur ordonna de s'aller ajuster ; elle leur prêta même toutes ses pierreries, & leur dit de revenir la trouver quand elles seroient dans la

derniere parure. Lantine changea d'habit, elle en mit un blanc, qui n'étoit agréable que par sa simplicité, elle se coëffa avec des fleurs ; belle de sa seule beauté.

Quand elle fût prête, & que les Filles furent revenuës, elle n'attendoit que le moment que l'Amour alloit paroître : elle fut un peu déconcertée de voir arriver la Fée Absoluë & le Seigneur du Roc Affreux. Ce contre-temps luy fit de la peine.

Vous voilà donc faite d'une maniere à conquerir toute la Terre, luy dit le Seigneur du Roc affreux ? Pourquoi donc la parure de toutes vos Filles, interrompit brusquement la Fée ? pourquoi font-elles de la sorte ? Pour me récréer les yeux, reprit Lantine ; je me divertis à ce que je puis dans la captivité où vous me tenez. Eh bien, Princesse, répartit l'Enchanteur, je vais vous faire preparer un Bal ; vous aimez la danse. Comme je puis fatisfaire ces desirs-là, que ne puis-je même être l'objet de tous ceux que vous pouvez avoir ? J'ay mal à un pied, Seigneur, luy répliqua la Princesse, il me seroit de danser. Eh bien, dit-il, on dansera devant vous, Et lors prenant sa Baguette, & disant quelques paroles, il presenta la main à Lantine, & la conduisit dans une salle, où il y avoit un grand nombre de belles & de Courtisans, avec toute la preparation d'une Fête magnifique.

Lantine soupiroit de temps en temps, & voyoit tout cet appareil sans plaisir. Quelle Fête, disoit-elle en elle-même ; qu'elle est differente de celle que je croyois avoir ! elle s'ennuyoit mortellement. Il n'y avoit pas un quart d'heure que le Bal étoit commencé, qu'elle croyoit qu'il y en avoit cent. Son chagrin paroissoit sur son visage, la Fée s'en apperçût & l'en gronda ; & voulant continuer sa gronderie, elle ouvrit la bouche pour parler, elle ne la put plus refermer, & demeura en cet état : ce qui surprit un peu la Princesse. En ce même temps le Seigneur du Roc affreux dansoit, & la femme qui figuroit avec luy ayant achevé sa danse, elle fut se remettre à sa place ; il dansa tout seul, & dansa toujours : ce qui ne causa pas un mediocre étonnement à toute l'Assemblée ; Lantine en rit comme les autres, sans s'en pouvoir empêcher. En même temps les violons cessèrent de jouer ; ils s'endormirent, & tout dormit, hors le Seigeneur du Roc affreux, qui ne cessa point de danser. Et la Princesse de l'Arabie heureuse, avec toutes les Filles, fut conduite sans savoir par qui, jusques dans un vestibule, où un Theatre se roulant de la Cour, & venant jusqu'à elle, elle y passa avec les filles : il

s'éleva doucement en l'air, & fut ainsi jusques sur le bord d'une belle Riviere, où il y avoit des sièges de corail incarnat, avec des Carreaux de plumes d'Alcions.

Rien n'étoit si superbe ; ni de si galant que la decoration de cette Riviere. Il sembloit que des cordons de feu pendoient de chaque étoile & qu'à la hauteur qu'il falloit ils soutinssent une quantité de feux qui formoient des figures toutes differentes, qui representoient les attributs de l'Amour ; les Jeux, les Ris jouïoient de plusieurs instrumens : les Graces & les Plaîfirs commencerent le Bal.

La Princesse Lantine étoit ravie de voir un si charmant spectacle : mais par des regards inquiets elle témoignoit qu'elle auroit voulu autre chose. En ce moment même elle vit l'Amour & le Prince de Sabée, l'un aussi beau que l'autre. Vous me l'aviez bien promis ; luy dit-elle, avec un épanchement de joye qu'elle ne put retenir, qu'il ne manqueroit rien à la Fête que vous me donneriez. Vous jouiez de bonheur, reprit l'Amour ; car je ne tiens pas toujours ce que je promets. Et Panpan venant prendre la Princesse pour danser, ils couloient si doucement sur la surface des eaux, que c'étoit une merveille de ce qu'ils n'enfonçoient pas, & que cette liquide glace eût toute la solidité qu'il falloit pour les soutenir.

Le Prince de Sabée dit cent jolies choses à la Princesse, & elle luy en répondit pour le moins autant. Après quoy on leur servit une collation admirablement bonne, & l'Amour ayant présenté à boire à Panpan, la Princesse remarqua qu'aussi-tôt qu'il eut bû il perdit la raison : de sorte que ce petit Sorcier l'ayant aussi voulu obliger de boire, elle le refusa. Elle étoit trop prudente pour risquer à se mettre dans un état honteux ; & regardant finement l'Amour, elle chanta cette chanson.

*Bacchus est assez dangereux :
Amour, n'y mêlés point tes charmes ni tes feux :
Arrête, Dieu cruel, arrête.
Dans ce bon vin délicieux & frais
Il a déjà trempé la pointe de ses traits,
Et son venin cruel va du cœur à la tête.*

L'Amour se mit à rire avec Lantine, & luy dit qu'il n'y en auroit pas une entre mille qui eût la force de faire ce qu'elle avoit fait. Après cela il jugeoit qu'il falloit la ramener ; ils se mirent sur le même Théâtre qui les avoit

apportez, & se rendirent au Palais de la Absoluë. Ils la trouverent au même état où ils l'avoient laissée, la bouche ouverte & dormant ; le Seigneur du Roc affreux dançoit encore, & tout le reste dormoit. Ils se divertirent de l'avoir fait danser si long-temps. L'Amour ordonna qu'ils fussent tous mis dans leurs lits, dans un moment la chose fut faite. Il donna le bon soir à Lantine, & ramena son Amant dans sa maison.

Le lendemain la Fée & l'Enchanteur

$\text{♩} = 120$

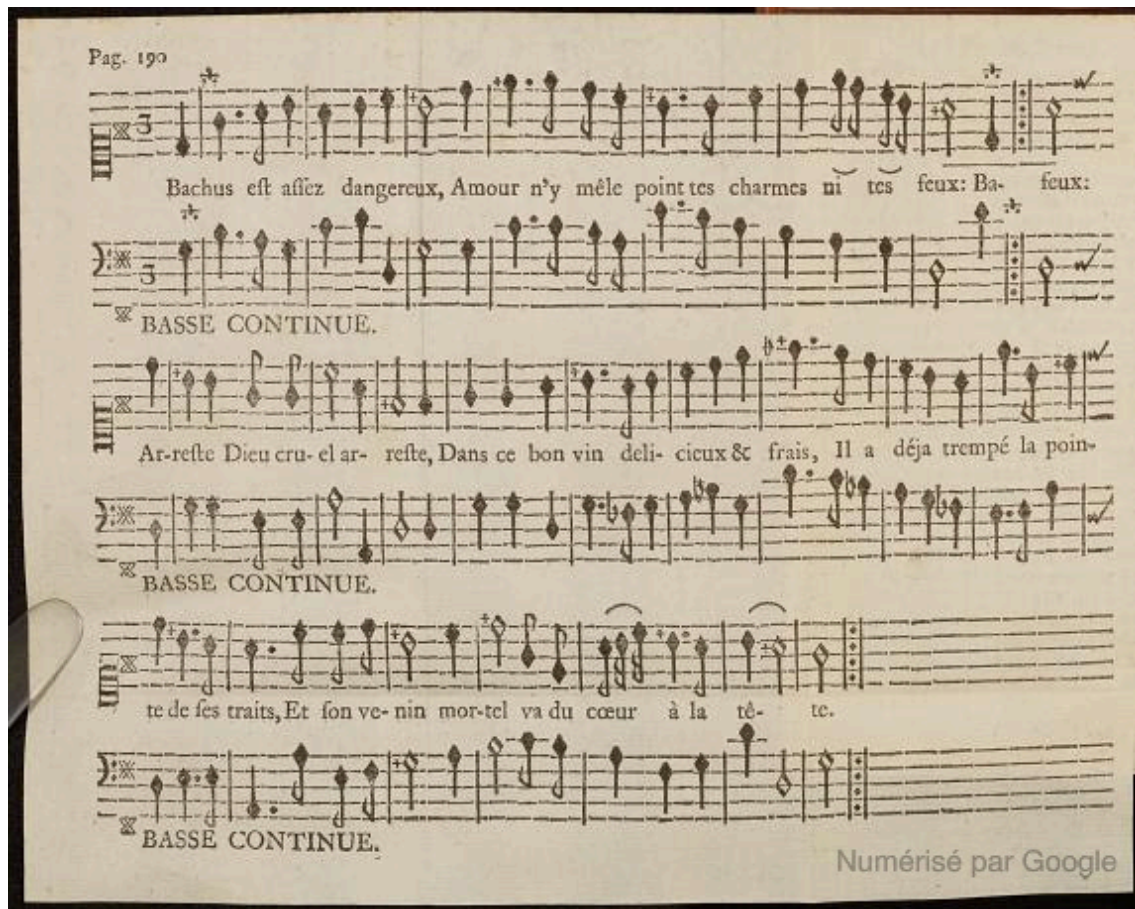
Ba - chus est af - fez dan - ge - reux, A - mour n'y

mê - le point tes char - mes ni tes feux : Ba - feux :

Ar - ref - te Dieu cru - el ar - ref - te, Dans ce bon vin

dé - li - ci - eux & frais, Il a dé - jà trem - pé la poin -

18 te de ses traits, Et son ve - nin mor - tel va du cœur à la tête.



600em

crurent que tout ce qui leur étoit arrivé

n'avoit été qu'un songe ; tant il est vrai que les aventures d'Amour, quand elles sont passées, ont plus que toute autre chose cet air là. L'Enchanteur se trouva si las qu'il n'en pouvoit plus ; il sentoit une douleur horrible à la plante des pieds.

La Fée fut comme à son ordinaire faire la visite dans tout son Palais. Son art ne l'avertissoit point des circonstances de la nuit dernière, parce qu'il cedioit à un plus grand que le sien. Mais une petite indiscrette, à qui l'Amour avoit joué d'un mauvais tour, luy raconta tout ce qui s'étoit passé. La Fée fut dans une extrême colère, sans s'étonner néanmoins, parce que c'étoit les effets ordinaires de l'Amour. Elle fut trouver le Seigneur du Roc affreux, &

luy fit part de cette belle Histoire. Il résolut sur le champ d'aller trouver l'Amour, de le conjurer de ne luy être plus contraire, & de cesser de favoriser Panpan.

Dans ce dessein il étudia pour savoir où ce Maître Enchanter pourroit être, & l'ayant deviné, il se rendit auprès de luy. Seigneur, luy dit-il, je fay la malice que vous me fîtes hier au soir. Avez-vous résolu de ravir Lantine à ce tendre amour que vous avez allumé dans mon cœur. L'Amour se prit à rire, & luy avoua ce qu'il avoit fait. Le Seigneur du Roc affreux le pria de blesser Lantine en sa faveur, s'il n'aimoit mieux le rendre volage ; luy declarant qu'elle ne pouvoit vivre heureux tandis qu'elle luy prefereroit son Rival.

L'Amour luy répondit qu'il ne changeroit rien à ses ordonnances, & qu'il vouloit que la Princesse de l'Arabie heureuse fût au Prince de Sabée, qu'il ne l'importunât plus, & qu'il se retirât.

Le Seigneur du Roc affreux trouva cette réponse aussi sèche qu'elle l'étoit, & la sentit vivement : mais il résolut en luy même de dissimuler, & il pensa que l'Amour avoit tant de choses à faire, qu'il ne pourroit pas toujours être occupé de Lantine & de Panpan ; qu'après tout il pourroit avoit aussi quelques bons momens, que d'Enchanter à Enchanter il n'y avoit que la main, & que souvent le moindre pouvoit embarasser le plus grand.

L'Amour sourit, il connut sa pensée, il le congédia, résolu de quitter tout plutôt que de ne se pas donner du passe-temps de pieces qu'il luy vouloit faire.

Le Seigneur du Roc affreux se retira, & il alla trouver la Fée Absoluë : il luy conta le mauvais accueil qu'il avoit reçu du Maître de tous les Sorciers : ils se trouverent bien empêchez à savoir ce qu'ils auroient à faire. Enfin ils se déterminèrent, & jugerent que la maniere la plus simple seroit la meilleure pour tromper tout le monde & même l'Amour : de sorte qu'ils donnerent leurs ordres pour s'en retourner à la Ville Capitale. Mais dès qu'ils furent arrivez ils transporterent la Princesse & quelques unes de ces Filles dans ce même Palais qu'ils venoient de quitter. Il y avoit des voûtes souterraines d'une admirable beauté, & dont personne qu'eux n'avoit la connoissance ; les appartemens en étoient d'une magnificence extraordinaire. Ce fut là qu'on mit Lantine. L'Enchanter prit son logement tout auprès du sien, résolu de la garder luy même. Rien n'est plus surveillant qu'un jaloux.

La Princesse fut un peu affligée de se trouver ainsi en si petite compagnie, & sous le pouvoir de son persecuteur : elle luy fit fort mauvais visage, elle auroit bien désiré revoir son petit vieillard qui luy avoit fait tant de plaisir ; & demeurant seule elle passa dans un cabinet, dont elle ferma la porte sur elle. Mais quelle fut sa surprise & sa joye d'y trouver le Prince de Sabée ?

Belle Princesse, luy dit-il, je suis trop heureux de vous voir dans mon appartement. Comment, luy répondit elle, vous vous moquez, je suis chez absolue. L'Amour m'a logé icy, répliqua-t-il, je n'en partiray point tant que vous y serez. Mais, luy dit-elle, puis je y demeurer avec bienfiance avec vous ? Vous y souffrez bien le Seigneur du Roc affreux, interrompit-il. Je ne puis l'empêcher, poursuivit-elle : Voulez-vous ma mort, répartit-il ? vous n'avez qu'à aller dire que je suis icy. Cette considération fut puissante, & obligea la Princesse à souffrir ce qu'elle ne pouvoit empêcher.

Le temps qu'ils passerent ensemble leur parut doux, & quand elle fut rentrée dans sa chambre, ses filles la mirent au lit.

Plusieurs jours s'écoulerent de la sorte, qu'ils se voyoient librement : mais cette liberté devint insupportable à Panpan, parce qu'il n'en fut pas plus heureux. Il voyoit la Princesse, il l'aimoit, il en étoit aimé, il auroit voulu la posséder entierement. Un jour qu'il trouva l'Amour en bel humeur : il le pria de ne le faire plus languir, & d'achever d'établir sa fortune ; il luy promit de le contenter, il fit venir la Fée Absoluë en sa présence, & dans un moment il luy tourna la tête ; de sorte qu'elle consentit que Panpan épousât Lantine.

L'Amour toujours peste, qui a toujours quelqu'un qui sert de but à ses méchancetez, voulut que le Seigneur du Roc affreux fût spectateur de la felicité du Prince de Sabée. Il le fit prendre par le desespoir, qui l'emporta d'une maniere violente dans le lieu destiné pour l'union de ces Amans.

Cette ceremonie se devoit faire dans un Vallon agréable, bordé de côteaux verts & fleuris de chaque côté. Une grotte galante ajustée par tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux, enfin ornée par les mains de l'Amour, devoit servir de Chambre nuptiale.

On eut toute sorte de divertissemens, & une Comedie qui representoit l'Histoire de Venus. Le souper fut aussi beau que celui de nûces de Thetis : & s'il n'y eut pas de fatale pomme, on y vit un objet plus précieux, & qui devoit apporter autant de bien à l'univers que la pomme y causa de mal.

Comme on n'étoit occupé que du plaisir de la bonne chere, on entendit un coup de tonnerre, on vit de brillans éclairs ; & les Cieux s'ouvrant ; il en descendit une petite Dame d'environ onze à douze ans, formée avec la derniere perfection. Elle étoit soutenue par une femme, dont la mine étoit douce & relevée. Cet objet étoit si plein de majesté, qu'on n'en pouvoit presque soutenir l'éclat.

L'Amour en parut tout étonné ; il fut saisi d'un si grand respect accompagné de tant de crainte, que dans un instant il se retira dans sa grotte avec toute sa fuite.

Pourquoy cette prompte retraite, luy dit Lantine ? Je ne vois rien de plus agréable que cette petite Dame, & celle qui la soutient, dites-moy qui ce peut-être.

C'est la Fille du Ciel, reprit l'Amour, que la vertu gouverne ; elle est donnée à la terre pour faire sa felicité. Mais pourquoy la fuyez vous, répliqua Lantine ? qui a-t-il d'incompatible entre vous deux ? Je suis un enfant gâté, répartit-il, je ne suis pas en état de me montrer devant des regards si purs.

*Je fuiray toujours sa presence ;
Déréglé, libertin, vivant en insensé,
Perfide, injuste, intéressé,
Cruel, & rempli d'inconstance,
Puis-je de cet objet soutenir l'excellence ?*

*Elle, dont le cœur est formé
Par la Pudeur, par la Noblesse,
Dont l'esprit est tout animé
Des divines leçons qu'inspire la Sageffe ?
La Prudence conduit ses pas, ses actions.
Sans connoître les passions,
Elle a tout ce qu'il faut pour dompter leurs caprices.
Haïssant, detestant les vices,
Cherissant le merite, aimant les vertueux,
L'innocence des mœurs est son partage heureux.*

C'est donc une Fille toute divine, s'écria la Princesse de l'Arabie heureuse, & vous n'êtes qu'un scelerat. C'est une grande merveille, que vous ne nous ayez pas conduits à nôtre perte Panpan & moy. Je vois bien qu'il y a un

grand hazard aux choses dont vous vous mêlez ; & quoyque je me trouve bien d'être legitiment au Prince de Sabée, il auroit mieux valu que cette affaire se fût faite sans votre moyen.

Depuis que je vois cette Fille du Ciel, j'ay des lumieres qui ne s'étoient jamais presentées à mon esprit, & je ne conseilleraï jamais personne de se mettre sous votre conduite.

*Pour un heureux Amour sous votre empire,
On en voit mille malheureux ;
On devroit abhorrer vos feux,
Ne les sentir jamais, encore moins le dire,
Ils gâtent les esprits, ils corrompent les mœurs :
On ne sauroit sentir de tranquilles bonheurs,
Tant qu'on est chargé de vos chaînes.
Que l'on soit satisfait au gré de ses desirs,
On trouvera que les plaisirs
Sont moins sensibles que les peines.*



Quatre personnes assises sur un banc. En arrière plan, un bâtiment classique avec colonnes et fronton.

LA BONNE FEMME.

CONTE.

IL y avoit une fois, une bonne Femme, qui avoit de l'honnêteté, de la franchise & du courage. Elle avoit senti tous les revers qui sont capables d'agiter la vie.

Elle avoit été à la Cour, & y avoit éprouvé tous les orages qui y sont si ordinaires ; trahisons, perfidies, point de bonne foy, perte de biens, perte d'amis. De sorte que rebutée d'être dans un lieu où la dissimulation & l'hypocrisie ont établi leur empire, & lassée d'un commerce où les cœurs ne se montrent jamais tels qu'ils sont, elle résolut de quitter son pays & de s'en aller si loin, qu'elle put oublier tout le monde, & qu'on n'entendit jamais parler d'elle,

Quand elle crut être bien éloignée, elle fit une petite maisonnette dans un lieu où la situation étoit extrêmement agréable. Tout ce qu'elle put faire fut d'acheter un petit troupeau, dont le lait servoit à sa nourriture, & la toison pour se vêtir.

À peine fut-elle quelque temps de la sorte, qu'elle se trouva heureuse. Il est donc un état dans la vie où l'on peut-être contente, disoit-elle, & par le choix que j'ay fait je n'ay plus rien à désirer. Elle alloit tous les jours filant sa quenouille, & conduisant son petit troupeau : elle auroit bien souhaité quelquefois d'avoir de la compagnie, mais elle en craignoit le danger.

Elle s'étoit insensiblement accoutumée à la vie qu'elle menoit ; quand un jour voulant ramasser son troupeau, il se mit à se répandre par la campagne & à la fuir. Il la fuit en effet si bien, qu'en peu de temps elle ne vit plus pas un de ses moutons. Suis je un Loup ravissant, s'écria-t-elle ? que veut dire cette merveille ? Et appelant sa brebis la mieux aimée, elle ne reconnut plus sa voix ; elle courut après. Je me consoleray de perdre tout le troupeau, luy disoit-elle, pourveu que tu me demeures. Mais l'ingrate le fut jusqu'au bout, elle s'en alla avec le reste.

La Bonne Femme fut très-affligée de la perte qu'elle avoit faite. Je n'ay plus rien, s'écrioit-elle ; encore peut-être que je ne retrouveray pas mon jardin, & que ma petite maison ne sera plus à sa place.

Elle s'en retourna tout doucement, car elle étoit bien lassée de la course qu'elle avoit faite ; des fruits & des legumes la nourrirent quelque temps, avec une provision de fromage.

Elle commençoit à voir la fin de toutes les choses. Fortune, disoit-elle, tu as beau me chercher pour me persécuter, aux lieux même les plus reculez, tu n'empêcheras pas que je ne sois prête à voir les portes de la mort sans frayeur, & après tant de travaux je descendray avec tranquillité dans les lieux paisibles.

Elle n'avoit plus de quoy filer, elle n'avoit plus de quoy vivre : & s'appuyant sur sa quenouille, elle prit son chemin dans un petit bois, & cherchant de l'œil une place pour se reposer, elle fut bien étonnée de voir courir vers elle trois petits enfans plus beaux que le plus beaux jour. Elle fut toute réjoüie de voir une si gracieuse compagnie. Ils luy firent cent caresses, & se mettant à terre pour les recevoir plus commodément, l'un luy passoit les petits bras autour du col, l'autre la prenoit par derrière, & le troisiéme l'appelloit sa mere. Elle attendit long-temps pour voir si on ne les viendroit point chercher, croyant que ceux qui les avoient amenez là ne manqueroient pas de les venir reprendre. Tout le jour se passa sans qu'elle vit personne.

Elle se résolut à les mener chez elles, & crut que le Ciel luy rendoit ce petit troupeau en la place de celui qu'elle avoit perdu. Il étoit composé de deux filles qui n'avoient que deux & trois ans, & d'un petit garçon qui en avoit cinq.

Ils avoient chacun de petits cordons pendus au col, auxquels étoient attachez de petits bijoux. L'un étoit une Cerise d'or émaillée d'incarnat, & il y avoit gravé tout autour ces paroles, *Lirette*. Elle crut que c'étoit le nom de la petite fille, & elle se résolut de l'appeller ainsi. L'autre étoit une Azerolle, où il y avoit écrit, *Mirtis*. Et le petit garçon avoit une Amande d'un bel émail verd, où il y avoit autour, *Finfin*. La Bonne Femme comprit bien que c'étoient leurs noms.

Les petites filles avoient quelques pierreries à leurs coëffures, & plus qu'il n'en falloit pour mettre la Bonne Femme à son aise. Elle eut bientôt acheté un autre troupeau ; & se donna les commoditez nécessaires pour nourrir son aimable famille. Elle leur faisoit pour l'Hyver des habits d'écorces d'arbres, & l'Esté ils étoient vêtus de toile de coton bien blanche.

Tout petits qu'ils étoient, ils gardoient leur troupeau. Et pour cette fois leur troupeau leur fut fidele ; il leur étoit plus docile & plus obéissant qu'à de grands chiens qu'ils avoient, & ces chiens étoient doux & flateurs pour eux.

Ils croissoient à vûë d'œil, & ils passoient leur vie dans une grande innocence : ils aimoient la Bonne Femme, & ils s'aimoient infiniment tous trois.

Ils s'occupoient à garder leurs moutons ; quelquefois ils pêchoient à la ligne, ils tendoient des rets pour prendre des oiseaux, ils travailloient à un petit jardin qu'ils avoient, & ils employoient leurs mains délicates à faire venir des Fleurs.

Il y avoit un Rosier que la jeune Lirette aimoit fort : elle l'arrosait souvent, elle en prenoit beaucoup de foin ; elle ne trouvoit rien de si beau que la Rose, elle l'aimoit sur toutes les Fleurs. Il luy prit une fois envie d'entr'ouvrir un bouton, & elle s'occupoit à en chercher le cœur, quand elle se piqua le doigt avec une épine. Cette blessure luy fut fort sensible, elle se mit à pleurer ; & le beau Finfin qui ne la quittoit gueres, s'étant approché,

pleura aussi de la douleur qu'elle ressentait. Il prit son petit doigt, le pressait, & en faisait sortir le sang tout doucement.

La Bonne Femme qui vit leur allarme pour cette blessure, s'approcha d'eux ; & sachant ce qui l'avait causée : Quelle curiosité aussi, lui dit-elle ? Pourquoi dépouiller cette Fleur que vous aimez tant ? Je voulais son cœur, reprit Lirette. Ces desirs sont toujours funestes, repliqua la Bonne Femme. Mais, ma mere, interrompit Lirette, pourquoi cette Fleur qui est si belle & qui me plaît tant, a-t-elle des épines ? Pour vous montrer, poursuivit la Bonne Femme, qu'il faut nous défier de la plupart des choses qui plaisent à nos yeux, & que les objets les plus agréables cachent des pièges qui peuvent nous être mortels. Comment, reprit Lirette, il ne faut donc pas aimer tout ce qui paraît aimable ? Non sans doute, lui dit la Bonne Femme, & il s'en faut bien garder. Mais j'aime mon frere de tout mon cœur, reprit-elle ; il est si beau & si charmant. Vous pouvez aimer votre frere, reprit la mere : mais s'il n'étoit pas votre frere, vous ne le devriez pas aimer.

Lirette branlait la tête, & trouvait cette règle bien dure. Enfin étoit cependant toujours occupé de son doigt ; il pressait sur la piqueuse du jus de feuilles de Rose, & il l'en enveloppait. La Bonne Femme lui demandait pourquoi il faisait cela : Parce que je crois, lui dit-il, que le remède peut venir de la même cause dont est parti le mal. La Bonne Femme sourit de ce raisonnement : Mon cher enfant , lui répondit-elle, ce n'est pas en cette occasion. Je croyais que cela étoit en tout, reprit-il, car quelquefois que Lirette me regarde, elle me trouble entièrement ; je me sens tout ému, & le moment d'après les mêmes regards me font un plaisir que je ne saurois vous dire ; quand elle me gronde quelquefois , je suis très-touché : mais qu'elle me dise enfin une parole de douceur, je me trouve tout joyeux.

La Bonne Femme admira ce que ces enfans étoient capables de penser ; elle ne savait ce qu'ils s'étoient les uns aux autres, & elle craignoit qu'ils ne vinssent à s'aimer trop. Elle eût bien voulu savoir s'ils étoient freres, son ignorance la mettoit dans une terrible inquiétude. Leur grande jeunesse la rassuroit.

Enfin étoit déjà tout rempli de soins pour la petite Lirette, il l'aimoit mieux que Mirtis. Il lui avait une fois donné des Perdreaux les plus jolis du monde qu'il avait pris. Elle en avait élevé un qui devint Perdrix, dont le plumage étoit fort beau : Lirette l'aimoit infiniment, & la donna à Enfin.

Elle le suivoit par tout ; il luy apprenoit mille choses divertissantes. Il l'avoit une fois menée avec luy tandis qu'il gardoit son troupeau ; il ne trouva plus la Perdrix, il la chercha, il s'affligea extrêmement de la perte ; Mirtis le voulut consoler, mais elle n'y réussit pas. Ma sœur, luy disoit-il, je suis au desespoir, Lirette fera fâchée, tout ce que vous me dites ne diminuë point ma douleur. Eh bien, mon frere, luy dit-elle, nous nous leverons demain de bon matin, & nous en irons chercher une autre ; je ne faurois vous voir affligé comme vous êtes.

Lirette arriva comme elle disoit cela ; & ayant sçû le chagrin de Finfin, elle se mit à sourire : Mon cher frere, luy dit-elle, nous retrouverons une autre Perdrix, il n'y a que l'état où je vous vois qui me fait de la peine. Ces paroles suffirent pour ramener la serenité & le calme dans le cœur & sur le visage de Finfin,

Pourquoi, disoit-il en luy-même, Mirtis ne m'a-t-elle pû remettre l'esprit par ses bontez ? & Lirette l'a fait d'un seul petit mot ; elles sont trop d'être deux, Lirette me suffit.

D'autre part Mirtis voyoit bien que son frere faisoit de la difference d'elle à Lirette. Nous ne sommes pas icy assez de trois, disoit-elle, il faudroit que j'eusse un autre frere qui m'aimât autant que Finfin aime ma sœur.

Lirette avoit déjà douze ans, Mirtis treize, & Finfin quinze ; quand un soir après soupé, ils étoient tous assis au devant de leur maisonnette avec la Bonne Femme, qui les instruisoit de cent choses agreables. Le jeune Finfin voyant Lirette qui se joüoit avec le bijou qu'elle avoit au col, il demanda à sa chere mere à quoi il étoit bon : elle lui répondit qu'elle les avoit trouvez en ayant chacun un, lors qu'ils étoient tombez entre ses mains. Et lors Lirette dit. Si le mien vouloit faire ce que je dirois, je ferois bien aise. Eh que voudriez-vous, luy demanda Finfin ? Vous l'allez voir, dit-elle. Et lors prenant le bout de son cordon : Petite Cerise, continua-t-elle, je voudrois avoir une belle maison de Roses.

En même temps ils entendirent un petit bruit derriere eux. Mirtis se tourna la premiere, & fit un grand cry, elle avoit raison de le faire ; car en la place de la maisonnette de la Bonne Femme, il y en parut une la plus charmante que l'on eût pû voir. Elle n'étoit pas élevée, le toit en étoit tout de Roses aussi bien en Hyver qu'en Esté. Ils y furent & entrèrent dedans ; ils

y trouverent des appartemens agreables, meublez avec magnificence. Au milieu de chaque chambre il y avoit un Rosier toujours fleuri dans un vase precieux, & dans la premiere où l'on entra on retrouva la Perdrix de Finfin, qui vola sur son épaule, & qui luy fit cent caresses.

N'y a-t-il qu'à souhaiter, dit Mirtis ? Et prenant son cordon : Petite Azerole, poursuivit-elle, donnez nous un jardin plus beau que le nôtre.

À peine eut-elle achevé de parler, qu'il s'en presenta un devant leurs yeux d'une beauté extraordinaire, où tout ce qui se peut imaginer pour contenter tous les sens se trouvoit dans la derniere perfection.

Ces jeunes enfans se mirent d'abord à courir dans les belles allées, dans les parterres, & au bord des fontaines.

Souhaitez quelque chose, mon frere, luy dit Lirette. Mais je ne desirerois, luy dit-il, que d'être aimé de vous autant que je vous aime. Ô ! luy répondit-elle, c'est à mon cœur à vous satisfaire ; la chose ne sauroit dépendre de votre Amande. Eh bien, dit Finfin, Amande, petite Amande, je voudrois qu'il s'élevât près d'icy une grande forêt où le fils du Roy vint chasser, & qu'il devint amoureux de Mirtis.

Que vous ay je fait, luy répondit cette belle fille ? je ne veux point sortir de la vie innocente que nous menons. Vous avez raison, mon enfant, luy dit la Bonne Femme, & je reconnois votre sagesse à des sentimens si reglez ; aussi bien on dit que ce Roy est un cruel, un usurpateur, qui a fait mourir le veritable Roy & toute sa famille ; peut-être que le fils ne sera pas meilleur que le pere.

Cependant la Bonne Femme étoit toute étonnée des souhaits étranges de ces miraculeux enfans, elle ne savoit que penser.

Quand la nuit fut venue elle se retira dans la maison des Roses, & elle apprit le lendemain qu'il y avoit une grand forêt assez près de la maison. Ce fut un fort beau lieu de chasse pour nos jeunes Bergers ; Finfin y prenoit souvent à la course des Biches, des Dains & des Chevreüils.

Il donna un Fan plus blanc que la neige à la belle Lirette. Il la suivoit comme la Perdrix suivoit Finfin, & quand ils se separoient pour quelques momens, ils s'écrivoient par eux ; c'étoit la plus jolie chose du monde.

Cette petite troupe vivoit ainſi paſſiblement, s'occupant à divers exercices ſuivant les faiſons. Ils gardoient touſjours leur troupeau ; mais l'Eſté leurs occupations étoient plus douces. Ils chaffoient extrêmement l'Hyver ; ils avoient des arcs & des fleches, & faiſoient quelquefois des courſes penibles, après leſquelles ils revenoient au petit pas & tout gelez dans la maiſon des Roſes.

La Bonne Femme les recevoit avec un grand feu ; elle ne ſavoit par lequel commencer pour les réchauffer. Lirette, ma fille Lirette, luy diſoit-elle, approchez vos petits pieds ; & mettant Mirtis dans ſon ſein : Mirtis, mon enfant, continuoit elle, donnez-moy vos belles mains que je les échauffe : Et vous, mon fils Finfin, approchez-vous. Et les mettant dans un bon canapée tous trois, elle leur rendoit ſes ſoins fort agreables par ſes manieres & ſa douceur.

Ils vivoient ainſi dans une paix charmante. La Bonne Femme admiroit la ſympathie qu'il y avoit entre Finfin & Lirette ; car Mirtis étoit auſſi belle, & n'avoit pas des qualitez moins aimables, & cependant il s'en falloir bien que Finfin ne l'aimât ſi vivement. S'ils ſont freres, comme je le crois, diſoit la Bonne Femme, à leur beauté ſans pareille, que feray-je ? Ils ſont ſi égaux en tout, qu'ils ſont aſſurément formez d'un même ſang. Si la choſe eſt, cette amitié ſeroit tres-dangereuſe ; s'ils ne ſont rien, je puis la rendre legitime en les mariant, & ils m'aiment tant les uns & les autres, que cette union feroit la joye & le repos de mes jours.

Dans l'ignorance où elle étoit elle avoit défendu à Lirette, qui étoit déjà un peu grande, de ſe trouver jamais ſeule avec Finfin, & elle avoit ordonné à Mirtis d'être touſjours avec eux. Lirette luy obéiſſoit avec une entiere ſoumiſſion, & Mirtis faiſoit auſſi ce qu'elle luy avoit recommandé. Elle avoit entendu parler d'une habile Fée, elle ſe réſolut de l'aller trouver pour s'éclaircir du fort de ces enfants.

Un jour que Lirette avoit une legere incommodité, Mirtis & Finfin furent à la chaffe : la Bonne Femme vit que cette occaſion étoit commode pour aller trouver Madame Tu Tu ; la Fée s'appelloit ainſi. Elle laiſſa donc Lirette à la maiſon des Roſes : & comme elle avançoit ſon chemin, elle rencontra le Fan de Lirette, qui alloit vers la forêt, & elle vit en même temps la Perdrix de Finfin qui en revenoit. Ils ſe joignirent tous deux près d'elle. Ce ne fut pas ſans étonnement qu'elle leur vit à chacun un petit ruban au col avec un

papier. Elle appella la Perdrix, qui vola à elle, & luy prenant le papier, elle y trouva ces Vers.

B I L L E T.

Volez, chere Perdrix, allez trouver Lirette.

Je meurs pour un moment que j'en suis séparé.

Peiguez-luy mon ardeur, & ma peine discrète.

Helas ! je suis presque assuré

Qu'une passion si parfaite

Ne se fait point sentir à son cœur endurci.

Je ferois content si Lirette

Pouvoit un jour avoir un semblable soucy.

Quelles paroles, s'écria la Bonne Femme ! quelles expressions ! La simple amitié ne s'explique pas avec tant de feu. Et arrêtant le Fan qui luy vint lécher la main, elle détacha son papier, elle l'ouvrit, & y trouva ces paroles.

BILLET.

Le jour s'en va finir, & vous chassez encore ;

Revenez, aimable Finfin,

Vous êtes parti ce matin

Avant le lever de l'aurore :

Quelle absence, bon Dieu ! n'a-t-elle point de fin ?

Voilà comme l'on faisoit quand j'étois dans le monde, continua la Bonne Femme ; qui en a tant appris à Lirette dans ce desert ? Comment feray-je pour couper de bonne heure la racine d'un mal si pernicieux ? Eh Madame, de quoi vous inquietez-vous, luy dit alors la Perdrix ? laissez-les faire, ceux qui les conduisent en savent plus que vous.

La Bonne Femme demeura toute interdite ; elle connut bien que la Perdrix parloit par la force d'un art surnaturel. Les Billets luy tomberent des mains de frayeur ; le Fan & la Perdrix les ramassèrent, l'un courut, & l'autre vola : & la Perdrix luy chanta si souvent Tu Tu, qu'elle crut que cette puissante Fée la faisoit parler. Elle se remit un peu après cette reflexion ; & n'ayant pas la force d'achever son petit voyage, elle reprit le chemin de la maison des Roses.

Cependant Finfin & Mirtis avoient chassé tout le long du jour ; & étant las, ils avoient porté leur gibier à terre, & s'étoient couchez sous un arbre pour se reposer : ils s'endormirent.

Le fils du Roy chassoit aussi ce jour-là dans cette forêt. Il s'écarta de ses gens, & vint dans l'endroit où reposoient nos deux jeunes Bergers : il les considéra quelque temps avec admiration. Finfin avoit la tête appuyée sur sa trouffe, & Mirtis avoit la sienne sur l'estomac de Finfin.

Le Prince la trouva si belle, qu'il descendit precipitamment de cheval, & la regardoit avec une grande attention. Il jugea à leurs pannetieres & à la simplicité de leurs habits que ce n'étoit que des Bergers : il en soupira de douleur, parce qu'il avoit déjà soupiré d'amour ; cet amour même fut suivi dans un instant de la jalousie. La maniere dont ces jeunes gens étoient luy fit croire qu'une telle familiarité ne venoit que de l'amour qui les unissoit.

Dans cette pensée inquiète, ne pouvant souffrir un sommeil trop long, il toucha de son épieu le beau Finfin. Il se réveilla en sursaut, & voyant un homme devant luy, il passa la main sur le visage de Mirtis, & l'éveilla aussi en l'appellant sa sœur ; parole qui rassura dans le même moment le jeune Prince.

Mirtis se leva toute étonnée : elle n'avoit jamais vû que Finfin. Le jeune Prince étoit de même âge qu'elle. Il étoit superbement vêtu, & il avoit un visage tout rempli d'agrément.

Il luy dit d'abord bien des douceurs ; elle les entendit avec un plaisir qu'elle n'avoit pas encore senti, & elle y répondit d'une maniere naïve, pleine de grace. Finfin voyoit qu'il se faisoit tard, & le Fan étoit venu luy porter son Billet ; il dit à sa sœur qu'il falloit se retirer. Venez, mon frere, dit-elle au jeune Prince, en lui tendant la main, venez avec nous dans la maison des Roses.

Comme elle croyoit Finfin son frere, elle pensoit que tout ce qui étoit joli comme luy le devoit être aussi.

Le jeune Prince ne se fit pas prier pour la suivre. Enfin chargea le dos de son Fan de la chasse qu'il avoit faite, & le beau Prince porta l'arc & la trouffe de Mirtis.

En cet état ils arriverent à la maison des Roses. Lirette fut au devant d'eux ; elle fit un accueil riant au Prince, & se tournant vers Mirtis : Je suis

bien aïse, luy dit-elle, que vous ayez fait une fi belle chasse.

Ils furent tous ensemble trouver la Bonne Femme, à qui le Prince fit savoir sa naissance. Elle eut grand soin d'un hôte si illustre, elle luy donna un beau logement.

Il demeura ainsi deux ou trois jours avec elle, & ce fut assez pour achever de s'enflammer pour Mirtis, selon que Finfin l'avoit demandé à sa petite Amande.

Cependant les gens du Prince avoient été bien étonnez de ne le point voir. Ils avoient trouvé son cheval, & ils craignoient que quelque accident funeste ne luy fût arrivé. On le cherchoit par tout, & le méchant Roy qui étoit son pere, étoit dans une grande fureur de ce qu'on ne le trouvoit point. La Reine sa mere qui étoit vertueuse, & sœur du Roy qu'il avoit fait cruellement mourir, étoit dans une douleur inconcevable de la perte de son fils.

Dans son extrême affliction elle envoya chercher secrettement Madame Tu Tu, qui étoit son ancienne amie, mais qu'il y avoit long temps qu'elle n'avoit vûë, parce que ce Roy la haïssoit, & luy avoit fait de sanglantes pieces en une personne aimée.

Madame Tu Tu se rendit, sans qu'on l'apperçût, dans le cabinet de la Reine. Après qu'elles se furent bien embrassées, car il n'y a pas une grande difference d'une Fée à une Reine, ayant presque le même pouvoir, la Fée Tu Tu luy dit qu'elle verroit bientôt son fils ; qu'elle la prioit de ne s'inquieter point, & de ne prendre aucun chagrin de tout ce qu'elle verroit arriver ; qu'elle seroit bien trompée, ou qu'elle luy promettoit une joye à laquelle elle ne s'attendoit pas, & qu'elle seroit un jour la plus heureuse de toutes les créatures.

Les gens du Roy s'enquirent tant du Prince, & le chercherent avec tant de soin, qu'étant arrivez à la maison des Roses ils le trouverent.

Ils le ramenerent au Roy, qui le gronda brutalement, comme s'il n'eût pas été le plus joli garçon du monde. Il vivoit triste auprès de son pere, pensant à la belle Mirtis. Enfin son chagrin parut si fort sur son visage, qu'il fut obligé d'en faire confidence à la Reine sa mere, qui le consoloit extrêmement. Si vous vouliez monter sur votre belle Haquenée, luy disoit-il, & venir à la maison des Roses, vous seriez charmée de ce que vous y verriez. La Reine y

consentit volontiers ; elle y mena son fils, qui fut ravi de revoir sa chère maîtresse.

La Reine fut étonnée de sa grande beauté, de celle de Lirette & de Finfin. Elle les embrassa avec autant de tendresse que s'ils eussent tous été ses enfans, & conçut dès ce moment même une grande amitié pour la Bonne Femme.

Elle admira la maison, le jardin, toutes les singularitez qu'elle y vit. Quand elle fut retournée, le Roy voulut qu'elle lui rendît conte de son voyage : elle le fit naturellement. Il lui prit une forte envie d'aller voir aussi tant de merveilles. Son fils lui demanda la permission de l'accompagner ; il y consentit d'un air bourru, parce qu'il ne faisoit jamais rien de bonne grace. D'abord qu'il vit la maison des Roses, il la convoita : il ne prit pas seulement garde aux charmans habitans d'un si beau lieu, & pour commencer à s'en emparer, il dit qu'il y vouloit coucher ce soir là.

La Bonne Femme fut très-fâchée d'une telle résolution. Elle entendit un tintamarre, & vit un desordre chez elle qui l'effraya. Qu'allez vous devenir, s'écria-t-elle, heureuse tranquillité que je goûtois ? Le moindre air de fortune renverse tout le calme de la vie.

Elle donna au Roy un lit excellent, & se retira à un coin du logis avec sa petite famille. Quand le méchant Roy fut couché, il lui fut impossible de dormir ; & ouvrant les yeux, il vit au pied de son lit une petite Vieille qui n'étoit pas plus haute que le coude, & qui étoit aussi large : elle avoit de grandes lunettes qui couvroient tout son visage, elle lui faisoit des grimaces effroyables. Les lâches sont sujets à la peur ; il en eut une épouvantable, & il sentit en même temps mille pointes d'aiguilles qui le perçoient de toutes parts. Dans un si grand tourment de corps & d'esprit il fut éveillé toute la nuit, & l'on fit un bruit étrange. Le Roy tempêtoit, & disoit des paroles qui n'étoient point du tout bienfaisantes à sa dignité. Dormez, dormez, Sire, lui dit la Perdrix, ou laissez nous dormir ; si l'état de la Royauté est rempli de tant d'inquiétudes, j'aime encore mieux être Perdrix que d'être Roy. Ce Prince acheva de s'épouvanter à ces paroles ; il commanda qu'on prît la Perdrix qui se reposoit dans une jatte de porcelaine : mais elle s'enfuit à cet ordre, & s'envola en lui battant des aîles sur le visage.

Il avoit toujours la même vifion & il sentoît les mêmes piqueures ; il étoit fort effrayé, la colere en devint plus furieuse. Ah ! dit il, c'est un charme de cette Sorciere, qu'on appelle la Bonne Femme : il faut que je me délivre d'elle & de toute sa race, & que je la fasse mourir.

Il se leva, ne pouvant demeurer dans son lit ; & dès que le jour parut, il commanda à ses Gendarmes de prendre toute l'innocente petite famille, & de la conduire dans des cachots : il se les fit amener devant luy, pour être témoin de leur desespoir. Ces charmans visages qui étoient tout arrosez de pleurs ne le touchoient point, au contraire il en avoit une maligne joye.

Son fils, dont le tendre cœur étoit déchiré par un spectacle si sensible, ne pouvoit tourner les yeux sur Mirtis sans ressentir une douleur à laquelle rien n'étoit comparable.

Un véritable Amant dans ces occasions souffre encore plus que la personne aimée.

On prit ces pauvres innocens, & l'on les amenoit déjà, quand le jeune Finfin, qui n'avoit point d'armes pour opposer à ces barbares, prit tout d'un coup le cordon de son col. Petite *Amande*, s'écria-t-il, je voudrois que nous puissions être hors de la puissance du Roy. Avec ses plus grands ennemis, ma chere *Cerise*, continua Lirette. Et que nous emmenions le beau Prince, mon *Azerole*, poursuivit Mirtis.

Ils avoient à peine proferé ces paroles, qu'ils se trouverent tous dans un char avec le Prince, la Perdrix & le Fan, & s'élevant en l'air ils eurent bientôt perdu de vûë le Roy & la maison des Rofes.

Dès que Mirtis eut fait son souhait elle s'en repentit ; elle connut bien qu'elle s'étoit laissée inconsidérément emporter à un premier mouvement dont elle n'avoit pas été la maîtresse : aussi pendant toute la route elle tint les yeux baissés, & elle eut une grande honte. La Bonne Femme luy jetta un coup d'œil severre. Ma fille, luy dit-elle, vous n'avez pas bien fait de separer le Prince de son pere ; quelque injuste qu'il soit, il ne doit pas le quitter. Ah ! Madame, luy répondit le Prince, ne trouvez pas mauvais que j'aye la douceur de vous suivre Je respecte le Roy mon pere : mais je m'en ferois cent fois allé sans la vertu, la bonté & la tendresse de la Reine ma mere, qui m'ont toujours retenu.

En achevant ces paroles ils se trouverent devant un beau Palais, où étant descendus, Madame Tu Tu vint au devant d'eux. C'étoit la plus jolie personne du monde, jeune, vive, gaye.

Elle leur fit cent honnêtetez, & leur avoua que c'étoit elle qui leur avoit fait tous les plaisirs qu'ils avoient eus dans leur vie, & qui avoit donné aux trois Bergers la *Cerife*, l'*Azerole* & l'*Amande*, dont la vertu étoit finie, puis qu'elle les avoit auprès d'elle.

Et s'adressant particulièrement au Prince, elle luy dit qu'il avoit entendu parler mille fois des déplaisirs que son pere luy avoit faits, qu'elle l'avertissoit d'avance qu'il ne l'accusât pas du mal qui luy pourroit arriver : qu'à la verite elle luy faisoit bien quelques malices, mais que c'étoit là tout au plus où pouvoit aller sa vengeance.

Après cela elle les assura qu'ils feroient tous très-heureux chez elle ; qu'ils auroient des troupeaux à garder, des houlettes, des arcs, des fléchez & des lignes, qu'ils se divertiroient à cent plaisirs differens. Elle leur donna des habits de Bergers d'une gentillesse infinie, & au Prince comme aux autres : leurs noms & leurs divises étoient sur leurs houlettes. Dés le soir même le jeune Prince changea la sienne. avec celle de l'aimable Mirtis.

Le lendemain Madame TuTu les mena dans les plus charmantes promenades du monde, & leur montra des bons pâturages pour leurs moutons, & un beau país pour la chasse. Vous pouvez, leur dit-elle, aller de ce côté jusques à cette belle Rievriere, n'allez jamais à l'autre bord, & de ce côté-là chassez dans les bois ; Mais prenez garde, continua-t-elle, de passer un grand Chêne qui est au milieu de la forêt ; il est fort remarquable, parce qu'il a les racines & le tronc de fer. Si vous allez plus avant, il pourroit vous arriver des malheurs dont je ne saurois vous garantir ; & après cela je ne ferois peut-être pas en état de vous secourir promptement, car une Fée a bien de l'occupation.

Ces jeunes Bergers l'assurerent qu'ils feroient exactement ce qu'elle leur prescrivoit ; & se mettant à conduire leur troupeau tous quatre, Madame Tu Tu demeura avec la Bonne Femme. Elle remarqua quelque inquietude dans son air : Qu'avez-vous, Madame, luy dit-elle ? quel nuage s'élève dans votre esprit ? Je ne vous nieray point, reprit la Bonne Femme ; que j'ay de la peine de les laisser ainsi tous ensemble. Il y a quelque temps que je vois avec

chagrin que Finfin & Lirette s'aiment peut-être plus que de raison, & voicy pour m'accabler une autre amitié qui se forme, le Prince & Mirtis ne se haïssent pas, je crains d'abandonner leur jeunesse à l'égarement de leurs cœurs.

Vous avez si bien élevé ces deux jeunes filles répliqua Madame Tu Tu, que vous ne devez rien craindre ; je réponds de leur sagesse. Je vais vous éclaircir de leur destin.

Elle luy apprit que Finfin étoit fils du méchant Roy, & frere du Prince ; que Mirtis & Lirette étoient sœurs, & filles du défunt Roy qu'il avoit fait mourir, frere de la Reine sa femme, que ce cruel Roy avoit épousée, qu'ainsi ils étoient fort proches parens ; que ce méchant Roy étant monté sur le Trône, après avoir commis mille horreurs, les voulut combler en faisant mourir ces deux petites Princesses ; que la Reine fit tout ce qu'elle put pour l'empêcher, & n'y pouvant réussir, elle l'avoit appelée à son secours : qu'alors elle avoit dit à la Reine qu'elle les sauveroit, mais qu'elle ne le pouvoit faire à moins qu'elle ne prît aussi son fils aîné ; qu'elle luy répondit qu'elle le reverroit un jour heureux : qu'à ces conditions la Reine avoit consenti à une séparation qui luy paroissoit d'abord dure ; qu'elle les avoit tous trois enlevés, & avoit voulu confier à ses soins comme à la personne la plus digne d'un tel employ. Après cela la Fée la pria de se mettre en repos, l'assurant que l'union de ces jeunes Princes rendroit la paix à tout le Royaume, où Finfin regneroit avec Lirette.

La Bonne Femme écouta tout ce discours avec une grande admiration, mais ce ne fut pas sans laisser tomber quelques larmes. Madame Tu Tu en fut surprise, & en demanda le sujet. Helas ! dit-elle, je crois qu'ils vont perdre leur innocence par cette grandeur à laquelle ils vont être élevés, & qu'une fortune si éclatante va corrompre toute leur Vertu.

Non, reprit la Fée, ne craignez point un si grand malheur, vous leur avez donné de trop bons principes ; on peut être Roy & honnête homme. Vous savez qu'il en est un dans l'univers, qui est le modele des parfaits monarques : ainsi calmez votre esprit. Je vais être avec vous autant qu'il me sera possible, j'espère que vous serez sans ennuy.

La Bonne Femme la crut, & au bout de quelque temps elle sentit une grande satisfaction. Les jeunes Bergers se trouvoient aussi si contents, qu'ils

ne desiroient que la continuation d'une fortune si agreable. Leurs plaisirs quoyque tranquilles ne laissoient pas d'être vifs. Ils se voyoient tous les jours, & les jours leur sembloient encore trop courts.

Le mauvais Roy apprit qu'ils étoient chez Madame Tu Tu : mais tout son pouvoir ne les en pouvoit pas ôter. Il favoit toutes les dispositions de ses charmes ; il vit bien qu'il ne les sauroit avoir que par ruse. Il n'avoit pû habiter dans la maison des Rosés, par les malices continuelles que Madame Tu Tu luy faisoit. Il l'en haïssoit plus, aussi bien que la Bonne Femme, & cette haine même retomboit jusques sur son fils.

Il employoit toute sorte de stratagemes pour avoir en sa puissance quelqu'un de ces quatre jeunes Bergers : mais son pouvoir & ses artifices ne s'étendoient pas sur les terres de Madame Tu Tu.

Un jour malheureux (il est de tels que l'on ne peut éviter) ces aimables Bergers avoient porté leurs pas du côté du Chêne fatal. La belle Lirette aperçût sur un arbre à vingt pas de là un oiseau d'un si rare plumage, qu'elle eut tiré plutôt sa flèche qu'elle n'y eut pensé ; & voyant l'oiseau mort, elle courut pour le prendre. Tout cela se fit promptement & sans reflexion, de sorte que la pauvre Lirette se livra à la perte & se trouva prise elle même ; car il luy fut impossible de pouvoir s'en retourner, elle n'avoit qu'une volonté impuissante. Elle reconnut sa faute, & tout ce qu'elle put faire fut de tendre les bras pitoyablement à ses freres & à sa sœur. Mirtis se mit à pleurer, & Finfin sans hésiter courut à elle ; Je veux me perdre avec vous, s'écria-t-il ; & dans un moment il l'eut jointe.

Mirtis vouloit les aller trouver, le beau Prince la retint. Allons avertir madame Tu Tu, luy dit-il, c'est le plus grand secours que nous puissions leur donner. En même-temps ils virent les gens du méchant Roy qui les prirent. Tout ce qu'ils purent faire de part & d'autre, fut de se crier adieu.

Le Roy avoit fait mettre là ce bel oiseau par ses chasseurs pour servir de piège à ces Bergers : il s'étoit bien attendu à l'aventure qui arriva. On mena Lirette & Finfin devant ce cruel Prince ; il leur dit mille injures, & les fit enfermer dans une obscure & forte prison. Ce fut alors qu'ils regretterent bien de ce que leur petite *Cerise* & leur petite *Amande* n'avoient plus de vertu. Le Fan & la Perdrix les furent trouver : mais le Fan ne pouvant les voir, jetta quelques larmes de douleur ; & voyant que le Roy commandoit

qu'on le prit & qu'on l'écorchât tout vif, il se sauva à la course vers Mirtis. La Perdrix fut plus heureuse ; elle les voyoit tous les jours à travers la grille de leur prison. Par bonheur le mauvais Roy ne s'étoit pas avisé de les faire separer. Quand on s'aime c'est un plaisir de souffrir ensemble.

La Perdrix revoloit tous les jours, & alloit dire de leurs nouvelles à Madame Tu Tu, à la Bonne Femme & à Mirtis. Mirtis étoit très-affligée, & sans le beau Prince elle auroit été inconsolable. Elle se résolut d'écrire à ces pauvres captifs par la fidelle Perdrix ; elle luy pendit une petite bouteille d'ancre au col avec du papier, & luy mit une plume au bec. La bonne Perdrix ainsi chargée, se rendit aux grilles de la prison. Ce fut une grande joye à nos jeunes Bergers de la revoir. Finfin avança la main, & prit tout ce qu'elle avoit ; après quoy ils se mirent à lire.

Mirtis & le Prince, à Lirette & à Finfin.

*Savez vous que nous languissons
Depuis une si dure absence,
Qu'incessamment nous soupirons,
Que peut-être nous en mourrons ;
Nous l'aurions déjà fait, je pense,
Si nous n'aurions plus d'esperance :
Nous soutenons nôtre vertu
Depuis que Madame Tu Tu
Nous assure de vôtre vie.
Lirette & Finfin, croyez nous,
Nous vous verrons malgré l'envie,
Et nous aurons un sort bien doux.*

Cette Lettre fit un puissant effet sur l'esprit de Lirette & de Finfin ; ils en conçurent une grande joye, & firent sur le champ cette réponse.

Lirette & Finfin, à Mirtis & au Prince

*Nous avons reçu vôtre Lettre
Avec un extrême plaisir,
Nous avons sçu le ressentir
Plus qu'on ne devoit se promettre.*

*Dans ces lieux si remplis d'horreur
Nôtre tourment seroit extrême,
Si nous n'avions pas la douceur
Que nous rencontrons en nous-mêmes.*

*Avec l'objet que fait charmer
On ne ressent aucun supplice,
Et pour ceux qui savent aimer.
Tout peut se tourner en delice.*

*Adieu, beau Prince, adieu Mirtis,
Ayez une ardeur mutuelle,
Sous une tendresse fidelle
Soyez toujours affujetés.*

*Vous nous donnez une esperance
Laquelle nous ressentirons :
Le plus grand bien que nous aurons
Nous viendra de votre presence.*

Finfin ayant attaché ce Billet au col de la Perdrix, elle s'envola bien vite. Les jeunes Bergers la virent avec consolation : mais la Bonne Femme n'en pouvoit recevoir depuis qu'elle étoit séparée de ces personnes si cheres, & qu'elle savoit en si grand peril. Que ma felicité est changée, disoit-elle à Madame Tu Tu ; je ne suis dans le monde que pour être perpetuellement agitée : je croyois avoir pris le seul parti qui me pouvoit mettre dans le repos, qu'on est borné dans les vûes que l'on prend. Et ne savez vous pas, reprit la Fée, qu'il n'est point d'état dans la vie où l'on puisse vivre heureux. Je le say, s'écria tristement la Bonne Femme, & si l'on ne fait son bonheur soy même, on le trouve rarement ailleurs. Mais, Madame, voyez un peu le sort de mes enfans, je vous prie ; je ne saurois vivre inquiète comme je suis. Ils ne se sont pas ressouvenus de l'ordre que je leur avois prescrit, reprit Madame Tu Tu : mais songeons au remede.

Madame Tu Tu entra dans la Bibliotheque avec la Bonne Femme. Elle lut presque toute la nuit : & ayant pris enfin un grand livre qu'elle avoit souvent negligé, quoy qu'il fût couvert de lames d'or, elle se plongea tout à coup

dans une tristesse excessive. Après bien du temps, & sur la petite pointe du jour, la Bonne Femme voyant quelques larmes qui tomboient sur les feuillets de son livre, osa prendre la liberté de luy demander la cause de sa douleur. Je m'afflige, luy dit elle, pour le destin irrevocable qui vient de s'offrir à ma connoissance ; j'en fremis & je tremble à vous le dire. Sont-ils morts ? s'écria la Bonne Femme. Non, poursuivit Madame Tu Tu : mais rien ne les peut sauver , si vous ou moy ne nous allons presenter pour assouvir la vengeance du Roy. Je vous avoue la verité, Madame, poursuivit la Fée, je ne me sens pas assez d'amitié pour eux, ni assez de courage pour aller ainsi m'exposer à sa fureur, & je crois aussi que peu de personnes seroient capables de le faire. Pardonnez-moy, Madame, répliqua la Bonne Femme avec une grande fermeté, j'iray trouver le Roy ; rien ne m'est difficile pour sauver mes enfans, je luy donneray de bon cœur tout le sang que j'ay dans les veines.

Madame Tu Tu ne pouvoit assez admirer une si grande résolution ; elle luy promit de l'assister de tout ce qui seroit en son pouvoir : mais qu'elle le croyoit borné en cette rencontre par la faute qu'ils avoient faite. La Bonne Femme prit congé d'elle, & ne voulut point dire son dessein à Mirtis ni au Prince, de peur de s'attendrir & de les affliger.

Elle partit, la Perdrix vola toujours à côté d'elle ; & ayant passé l'arbre de fer, la Perdrix arracha avec son bec une petite mousse qui étoit autour du tronc, & qu'elle mit dans les mains de la Bonne Femme. Quand vous serez au plus grand peril où vous puissiez être, luy dit elle, jetez cette mousse sur les pieds du Roy. La Bonne Femme retient bien ces paroles ; & à peine eut-elle fait encore quelques pas, qu'elle fut prise par les gens que le méchant Prince tenoit toujours aux environs des terres de Madame Tu Tu.

On l'amena devant luy. Je te tiens donc, méchante créature, luy dit-il, je te feray mourir par les plus cruels supplices. Je ne suis venuë icy que pour cela, luy répondit elle, & tu peux exercer ta cruauté sur moy ; épargenez mes enfans qui sont jeunes, & incapables d'avoir jamais pû t'offenser : voilà ma vie que je t'abandonne.

Tous ceux qui entendirent ces paroles étoient penetrez de pitié pour une telle grandeur d'ame ; le Roy seul n'en fut point émû. La Reine qui étoit presente versoit des torrens de larmes. Le Roy en fut si indigné contr'elle,

qu'il l'auroit tuée si on ne se fût mis entre deux. Elle se sauva en faisant des cris pitoyables.

Ce Roy barbare fit enfermer la Bonne Femme , ordonnant qu'on la nourrît bien, afin de luy rendre une prompte mort plus affreuse. Il commanda qu'on emplît un abîme de couleuvres, de vipères & de serpens, se faisant un plaisir d'y voir précipiter la Bonne Femme. Quel genre de supplice : qu'il est épouvantable !

Les Officiers de cet injuste Prince luy obéirent à regret ; & quand ils se furent acquittés de cette funeste commission, le Roy se rendit sur le lieu. On voulut lier la Bonne Femme ; elle pria qu'on la laissât libre, les assurant qu'elle avoit assez de courage pour aller en cet état à la mort. Et considérant qu'elle n'avoit pas de temps à perdre, elle s'approcha du Roy, & luy jeta sa mouffe sur les pieds. Il étoit auprès de l'effroyable gouffre ; & voulant le considérer encore avec plaisir, les pieds luy glissèrent, & il tomba dedans. À peine y fut-il, que toutes ces bêtes sanguinaires se jetterent sur luy, & le firent mourir en le piquant. La Bonne Femme se trouva en la compagnie de sa chère Perdrix dans la maison des Roses.

Pendant que ces choses se passaient, Finfin & Lirette étoient presque morts de misère dans leur affreuse prison ; leur affection innocente les retenoit encore à la vie. Ils se disoient des choses bien tristes & bien touchantes ; quand ils apperçurent tout d'un coup les portes de leur prison qui s'ouvrirent, & Mirtis, le beau Prince, & Madame Tu Tu, qui se jetterent à leur col, & qui leur parlant tous à la fois, ne laisserent pas dans ce desordre de leur faire entendre la mort du Roy. C'étoit votre père, Finfin, aussi bien que celui du Prince, luy dit Madame Tu Tu : mais c'étoit un dénaturé & un tyran, il a voulu cent fois faire mourir la Reine. Allons la trouver. Ils s'y en allerent. Sa vertu luy fit donner quelques regrets à la mort du Roy son mary ; Finfin & le Prince satisfirent aussi aux devoirs de la nature. Finfin fut reconnu Roy, & Mirtis & Lirette pour Princesses. Ils furent tous ensemble à la maison des Roses, pour voir la genereuse Bonne Femme : elle pensa mourir de joye en les embrassant. Ils luy dirent tous qu'ils luy devoient la vie, & plus que la vie, puis qu'ils luy devoient leur bonheur.

Ce fut pour lors qu'ils se crurent véritablement heureux. On célébra ces mariages avec une grande pompe : le Roy Finfin épousa la Princesse Lirette, & Mirtis le Prince. Quand ces belles noces furent faites, la Bonne Femme

demanda la permission de se retirer à la maison des Rofes ; on eut bien de la peine a y consentir : mais ils se rendirent à sa volonté. La Reine Veuve voulut aussi demeurer avec elle le reste de sa vie : la Perdrix & le Fan y passerent aussi leurs jours. Ils étoient tous rebutez du monde, ils trouverent de la tranquillité dans cette retraite. Madame Tu Tu les alloit souvent visiter, aussi bien que le

Roy & la Reine, le Prince & la Princesse.

*Heureux qui pourroit imiter
Tout ce que fit la Bonne Femme ;
Une pareille grandeur d'ame
Trouve bien de quoi meriter.*

*Ecüeils cruels, on vous peut éviter ;
On ne craint gueres le naufrage,
Quand on peut laisser tout avec tant de courage.
Conduite, esprit vertu que l'on doit à vos soins,
Vous paroissez dans les besoins.*

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- M0tty
- Zyephyrus
- Hsarrazin
- Chrisric
- Cantons-de-l'Est
- JLTB34
- Sapcal22
- LeDeuxiemeTexte
- ManuD
- FreeCorp
- Kilom691

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)